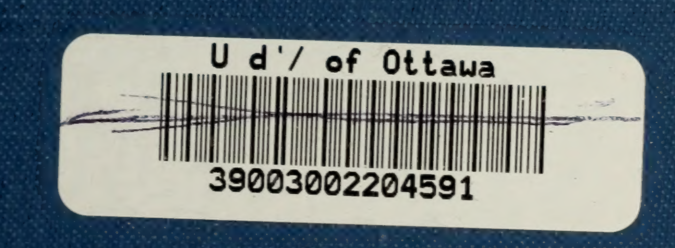

U d'/ of Ottawa
39003002204591

BIBLIOTHECA
Ottaviensis

1-16-29

A
M. Pierre Leguay
bien cordialement
Edmond Pilon

Sites et personnages

DU MÊME AUTEUR

Les Poèmes de mes soirs, poésies (Vanier).
La Maison d'Exil, poésies (*Mercure de France*).
Octave Mirbeau, étude biographique (E. Sansot et Cie).
Portraits français (1re série) (E. Sansot et Cie).
Paul et Victor Margueritte, étude biographique (E. Sansot et Cie).
Portraits français (2e série) (E. Sansot et Cie).
Le Dernier jour de Watteau (E. Sansot et Cie).
Muses et Bourgeoises de jadis (*Mercure de France*).
Francis Jammes et le sentiment de la Nature (Collection *Les Hommes et les Idées*) (*Mercure de France*).
Chardin (Collection *Les Maîtres de l'Art*) (Plon-Nourrit et Cie).
Scènes galantes et libertines des artistes du XVIIIe Siècle (H. Piazza et Cie).
Portraits tendres et pathétiques (*Mercure de France*).
Dans les Jardins et dans les Villes (E. Sansot et Cie).
Watteau et son école (*Bibliothèque de l'Art au XVIIIe Siècle*) (G. Van Œst et Cie).

PUBLIÉ PAR LE MÊME :

Maurice de Guérin : *Le Centaure* suivi de *La Bacchante* et précédé d'une notice (E. Sansot et Cie).
Eugénie de Guérin : *Reliquiæ*, fragments choisis et précédés d'une notice (E. Sansot et Cie).
Mme d'Aulnoy, Mme de Murat, Mlle de la Force, etc... *Bonnes fées d'antan*, avec une introduction et des notes (E. Sansot et Cie).
La Fontaine, textes choisis et commentés (Bibliothèque française) (Plon-Nourrit et Cie).

EDMOND PILON

Sites et personnages

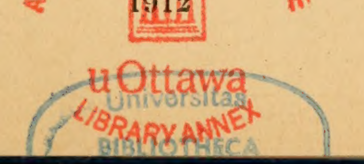
Une forme de piété littéraire
Poussin aux Andelys. — La Maison des Sylvies
Voltaire en Hollande. — Rousseau à Ermenonville
Vérone depuis Shakespeare
Gœthe au jardin. — Pauline de Flaugergues à la Vallée-aux-Loups
Laforgue et Christomanos, etc...

PRÉFACE DE ANDRÉ HALLAYS



PARIS
BERNARD GRASSET
Éditeur
61, Rue des Saints-Pères, 61

1912



ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE

Il a été tiré de cet ouvrage

six exemplaires sur hollande Van Gelder

numérotés de 1 à 6

PN
457
.P5
1912

Est ce par nature, ou par erreur de fantasie, que la veue des places que nous sçavons avoir esté hantees et habitees par personnes desquelles la memoire est en recommandation, nous esmeut aulcunement plus qu'ouïr le recit de leurs faicts, ou lire leurs escripts ?

MONTAIGNE (*Essais : Livre III, Chap. IX*).

PRÉFACE

PRÉFACE

M. Edmond Pilon aurait pu ne point s'en tenir aux trois lignes des Essais *qu'il a placées en épigraphe, à la première page de son livre, et transcrire la suite. Aidé de Cicéron et de Sénèque, Montaigne a dit en peu de mots le plaisir et la leçon du pèlerinage historique, comment notre imagination s'émeut au spectacle des lieux où vécurent les personnes « desquelles la mémoire est en recommandation ».*

Je compléterai la citation :

« Est ce par nature ou par erreur de fantasie, que la veue des places que nous sçavons avoir esté hantees et habitees par personnes desquelles la memoire est en recommandation, nous esmeut aulcunement plus qu'ouïr le recit de leurs faicts, ou lire leurs escripts ? Tanta vis admonitionis inest in locis !... Et id quidem in hac urbe infinitum ; quacumque enim ingredimur, in aliquam historiam vestigium ponimus. *Il me plaist de con-*

sidérer leur visage, leur port, et leurs vestements ; je remasche ces grands noms entre les dents, et les fais retentir à mes aureilles : ego illos veneror, et tantis nominibus semper assurgo. *Des choses qui sont en quelque partie grandes et admirables, j'en admire les parties mesmes communes ; je les veisse volontiers deviser, promener et souper. Ce seroit ingratitude de mespriser les reliques et images de tant d'honnestes hommes et si valeureux, lesquels j'ay veu vivre et mourir, et qui nous donnent tant de bonnes instructions par leur exemple, si nous les sçavions suyvre.* »

C'était dans Rome que Montaigne reconnaissait cette « force d'admonition » : nulle part elle n'est aussi souveraine, aussi impérieuse ; mais, partout, nous posons le pied sur de l'histoire. Si nous savons entendre le langage que parlent les vieilles pierres et les paysages éternels, le passé ressuscitera, de toutes parts, autour de nous, merveilleux, charmant et magnifique. Le prestige d'un grand nom que l'on se murmure à soi-même, comme pour saluer le génie du lieu, suffit à parer les choses les plus communes d'un air de noblesse et de beauté. En même temps le souvenir s'exalte : les figures disparues sortent de l'ombre, s'illuminent, vivent, et c'est un joli divertissement que de se trouver,

un instant, le compagnon de ces ombres chères ou glorieuses.

Ces sortes d'évôcations qui, avant et depuis Montaigne, charmèrent tant de voyageurs et de promeneurs, sont maintenant devenues un genre littéraire. Au siècle dernier, nombre d'essayistes, avec plus ou moins de bonheur, ont tâché de renouveler ainsi l'art du portrait historique. Ils ne se sont plus contentés de composer la figure de leur modèle d'après l'œuvre ou d'après les témoignages des contemporains ; ils ont été demander aux ruines et aux reliques non ce qu'elles peuvent apprendre et qui est peu de chose, mais cet enthousiasme, cette ferveur sans lesquels un artiste ne saurait recréer la vie. Ils ont animé les visages en mettant à l'arrière-plan de leur tableau soit un paysage peint d'après nature, soit l'intérieur d'un logis, et par ces artifices ont donné à leurs images plus d'accent et de lumière. Mêlant leurs impressions de promenade à leurs impressions de lecture, ils se sont évadés de l'atmosphère morne et malodorante des bibliothèques, ils ont fait de la critique de plein air. Sainte-Beuve qui a tout entrevu, tout deviné, a senti l'agrément nouveau de ces études pittoresques ; mais Sainte-Beuve était casanier.

Dans ce genre ingénieux et difficile M. Edmond Pilon a composé quelques petits ouvrages d'une

rare délicatesse de sentiment et de style, comme son Dernier jour de Watteau, *son portrait de Mme Greuze, son étude sur Chardin, pour ne citer que les plus touchants de ses essais. Dans le recueil dont ces lignes forment l'inutile préface, on lira quelques morceaux qui ne le cèdent en rien aux œuvres précédentes. Parmi les contemporains il me semble que nul n'a mieux connu les ressources et les limites d'un art subtil et qui exige chez le conteur les qualités les plus diverses dont la première est le goût : M. Edmond Pilon en est pourvu délicieusement.*

Pour mener à bien une pareille tâche, un grand fonds de lectures et d'études est indispensable. Avant de se mettre en route, il importe d'avoir préparé son bagage ; il faut, s'il s'agit d'un artiste, garder dans les yeux la vision de ses œuvres ; s'il s'agit d'un écrivain, emporter ses livres au fond de la mémoire. La vue des lieux excitera l'imagination du promeneur, mais celui-ci ne subira l'enchantement que si sa ferveur fut dès longtemps éveillée. Bref on n'improvise pas ces sortes de pèlerinages ; il est nécessaire de se mettre d'abord en état de grâce. C'est utile, et c'est prudent, car le lecteur, dont la méfiance est éveillée par l'allure libre et un peu romanesque du récit, se croira mystifié, s'il relève la moindre inexactitude.

Ce grand liseur devra être aussi un bon promeneur capable de savourer, comme disait Rousseau, la joie de « faire route à pied, par un beau temps, dans un beau pays, sans être pressé », et tous les pays s'embellissent, même les plus plats, même les plus mornes, si l'on sait deviner et goûter le charme secret par lequel ils plaisent aux hommes qui y sont nés. Malheur à qui, poursuivi par l'obsession de la littérature, n'écouterait pas la nature et les choses lui conter cent histoires, n'eussent-elles aucun rapport avec celle dont il est venu chercher le décor ! Que le pèlerin prenne le chemin des écoliers, sa nonchalance le servira ; il y a de jolis hasards sur la route.

Parvenu au terme de sa course, sur les lieux mêmes où l'a conduit sa fantaisie d'historien, il lui faudra des yeux attentifs pour percevoir le caractère et les harmonies du site ou du logis. L'amateur de paysages sait découvrir le moment et la saison qui conviennent le mieux à l'aspect d'une vallée, d'un jardin, l'heure la plus propice, celle où les fantômes apparaîtront. Il a prévu tous les déboires qui peuvent contrarier sa recherche : les bûcherons ont rasé les grands arbres du parc ; le vieux jardin français est maintenant pareil à un petit Bois de Boulogne ; un haut fourneau coupe la perspective du vallon ; la maison a été

défigurée ; le manoir de la Renaissance dont on a brisé les meneaux ressemble à une villa de banlieue ; les chambres sont encombrées de meubles du faubourg Saint-Antoine ; ou bien, ce qui parfois est pire encore, la maladroite dévotion des fanatiques a transformé la demeure du génie en un musée fastidieux et ridicule. Mais il sait bien que nulle part les hommes ne sont arrivés à effacer tout à fait les traces du passé ; il finit par découvrir le vestige qui éveillera sa rêverie.

Autre péril, c'est de trop chérir cette rêverie, de perdre de vue le personnage lui-même et d'en faire une simple figure de convention au milieu d'un paysage. Le critique peut s'y exposer, soit qu'il cède à la manie descriptive, soit qu'il donne dans la théorie du « milieu ». Ce dernier écueil n'est pas le moins dangereux. Sans doute les idées de Taine sont passées de mode : nous sentons, tous, aujourd'hui, ce qu'il y avait de factice et de décevant dans le système qui inspira les premières pages de La Fontaine et ses fables ; *Taine lui-même s'en doutait un peu, puisqu'il écrivait : « Ce sont là des raisonnements de voyageur, tels qu'on en fait en errant à l'aventure dans les rues inconnues ou en tournant le soir dans sa chambre d'auberge. Ces vérités sont littéraires, c'est-à-dire vagues ; mais nous n'en avons pas d'autres à présent en*

cette matière, et il faut se contenter de celles-ci, telles quelles, en attendant les chiffres de la statistique et la précision des expériences. » Nous les attendrons longtemps! Nous avons perdu la foi scientifique. Cependant nous aimons toujours à expliquer un homme par les spectacles qui frappèrent ses yeux d'enfant, et ce jeu agréable n'est point toujours futile, si nous consentons à ne pas prendre les vérités littéraires pour la Vérité. Malheureusement il y a beaucoup de joueurs d'un sérieux stupéfiant.

Or M. Edmond Pilon possède toutes ces qualités et ne donne dans aucun de ces excès. Il sait lire, se promener, voir et écrire. Son érudition diverse et sûre fait bon ménage avec sa fraîche et tendre imagination de poète.

André Hallays.

UNE

FORME DE PIÉTÉ LITTÉRAIRE

Une forme de piété littéraire

LA VISITE AUX MAISONS

De toutes les formes de piété littéraire, je crois que celle-ci est la plus charmante, la plus vraie et la plus émue : le pèlerinage aux maisons, la visite aux lieux mêmes où le génie habita, où nous nous représentons, dans leur demeure intime, les hommes vénérés qui marquèrent dans nos cœurs par une durable empreinte. Nous associons si bien tout être à son milieu et nous les confondons dans nos pensées l'un à l'autre si complètement, que chaque fois que nous évoquons quelque maître préféré, c'est, le plus souvent, dans le site adoptif et confidentiel, au milieu des objets dont il aimait la vue, dans le décor ancien où se plaisait son rêve! Ainsi nous reconstituons-nous, grâce aux rares pierres qui demeurent d'une habitation, à l'aide des vieux arbres d'un jardin, des meubles d'une chambre respectée, une image animée de

cette vie admirable et plus chère que la nôtre!

Ah! prestige indicible que prennent à nos yeux, à mesure que nous peuplons leur solitude des images de leurs anciens maîtres, ces ruines venues du passé! Ainsi, un homme a vécu là, a marché sous ces arbres, s'est assis sur ce banc; il a rêvé sous le couvert de ces charmilles. Un autre est né dans une pauvre petite chambre misérable et il a vu le monde, pour la première fois, sous un aspect triste; et certains sont morts dans des chambres pareilles : tel Verlaine. Je me vois encore, montant — avec tant de poètes! — le sombre escalier tortueux de la maison de la rue Descartes. Et Verlaine était là, sur son lit, comme un enfant. Tout le monde pouvait entrer, jeter des fleurs... Mais il y en a encore qui eurent des destins pires; voyez Dostoïewsky qui naquit à Moscou, à l'hôpital des pauvres. C'est un signe, cela! Toute sa vie Fédor Michaïlovitch devait être un pauvre et un maudit comme au jour de sa naissance; ainsi, il y a de ces destinées qui se conforment si bien à l'origine des hommes, que ceux-ci semblent marcher toujours en se souvenant du berceau de leur enfance.

Cependant, qu'importe la maison! Que ce soit sous le chaume ou le lambris d'un château, c'est là que vécut l'homme que l'on vient voir. Les murs de cette pièce ont connu sa présence; il a

regardé ces gravures, gravi ces marches, s'est accoudé souvent à cette fenêtre. On se dit : c'est là qu'il a souffert, qu'il a pleuré, qu'il a aimé et que, le front dans ses mains, il a rêvé chaque soir, devant la nuit bleue, à d'ineffables et poignantes visions. On se dit : c'est là qu'il a écouté son cœur battre un peu plus fort qu'à l'ordinaire, le jour qu'il a écrit tel beau vers, conçu tel chef-d'œuvre. Et puis, on se dit aussi : c'est peut-être bien là qu'il est mort. Alors, on a des désirs religieux de s'agenouiller et de prier ; on songe à des pensées que le poète a eues dans cette chambre tranquille. Un registre est là, sur la table, où l'on met son nom, si humble, à côté de ceux de bien d'autres visiteurs. On voudrait emporter un souvenir, comme si c'était un peu de la personne ou de l'esprit de l'hôte en allé. Le moindre puéril objet fait alors tant de plaisir : la feuille d'un arbre prise au jardin, une fleur de l'allée, une image de la maison ! Et, je songe, en ce moment, à Lamartine passant par Ferrare, visitant, dans le vieil hôpital, le cachot du Tasse et détachant pieusement, avec son couteau, « quelques fragments de la brique la plus rapprochée du chevet du lit du poète et qui devait avoir entendu de plus près les soupirs et les gémissements du prisonnier ».

« Je les emportai, dit Lamartine, comme un mor-

ceau de la croix de ce calvaire poétique et je les fis enchâsser, depuis, dans un anneau d'or que je porte toujours à mon doigt... »

Il y a de ces maisons que j'ai vues, où je suis allé, dont j'ai franchi le seuil. Il me semble que, depuis ce temps-là, je connais mieux le cœur de ceux qui les habitèrent. Ainsi je suis allé vers toutes les maisons de Rousseau : j'ai vu sa maison de Montmorency à l'orée d'une forêt, et, sur la pente d'un coteau, sa maison des Charmettes ; j'ai vu la maison où il naquit dans une vieille rue de Genève et j'ai vu à Ermenonville, au milieu de l'île des Peupliers et seulement visité des cygnes, le tombeau qui contint ses cendres. Je connus, de la sorte, toutes les étapes de sa vie ; je suivis la courbe de ses années ; je reconstituai son destin pour moi-même, et nuls souvenirs ne me sont désormais plus précieux que ceux de ces matins de soleil, où, le cœur plein de filial émoi, je fis visite aux retraites du promeneur solitaire ! De celles-ci pourtant l'une est plus chère que les autres, trahit plus volontiers sa présence : c'est sa maison de Savoie, cette demeure des Charmettes où le vinrent visiter, depuis plus de cent années, toutes les générations. « Que serait Chambéry sans Jean-Jacques Rousseau ? se demande l'auteur de *Raphaël*. L'homme n'anime pas seule-

ment l'homme ; il anime toute une nature, il emporte une immortalité avec lui dans le ciel, il en laisse une autre dans les lieux qu'il a consacrés... » Et, nuls lieux au monde ne portent plus l'empreinte de l'hôte regretté que cette demeure des champs où, de Lamartine à Michelet, de Michelet à André Theuriet, de celui-ci aux plus jeunes poètes contemporains, tous les Français d'un siècle vinrent honorer le souvenir de l'ardent Genevois ! Ici, comme au vieux temps, toutes choses sont en place et bien respectées : le clavecin est là ; le lit n'a pas bougé et, quand on se penche à la fenêtre, on découvre le même paysage que Jean-Jacques aimait : la belle vallée de Chambéry, la Dent de Nivolet et jusqu'à la petite pente de Lémenc où se trouve, dit-on, au cimetière, le corps de Mme de Warens. Au pied, se voient toujours « un jardin en terrasse, une vigne au-dessus, un verger au-dessous » ; l'horizon est très étendu. Mais ce sont les chambres de la maison avec leurs meubles usés, les rideaux et le papier déteints, les gravures d'autrefois, les vieux cadres dédorés de qui l'on emporte l'image émue, le persistant souvenir !

A Ferney, chez Voltaire, l'aspect n'est point le même ; j'y fus un jour de pluie abondante ; il fallut insister longtemps pour être reçu. On n'en-

tre point, ici, comme aux Charmettes et la maison n'est pas de plain pied sur la rue, ouverte aux passants. Enfin j'eus une chance que n'eut pas M. Maurice Barrès, venu, un jour, en visite au palais de Candide [1] ; je fus admis au château, je vis la chambre encombrée de portraits et de tableaux rares, les meubles fastueux, les vestiges d'une gloire souveraine et magnifique. J'avoue que je préférai la charmille mouillée du parc où j'évoquai mieux Voltaire qu'en sa maison de prince. Alors je le voyais réellement devant moi, et il avait sa figure railleuse, ridée comme une pomme d'arrière-saison, une robe longue à fleurs et des bas comme ceux des marquis ; il avançait, se tenant sur sa canne à pomme d'or, et, parfois, s'arrêtait pour rire ou sourire ; une claire lumière aiguë passait dans ses yeux ; je le sentais, devant moi, avec sa belle raison ; mais, ce que j'avais connu aux Charmettes, ce que je n'avais pas trouvé là, c'était un homme avec son cœur.

Il est d'autres pèlerinages que j'ai faits. Je suis allé, plusieurs fois, à Port-Royal-des-Champs ; on ne comprend bien l'âme sensible de Racine, l'in-

1. « Un jour que je passais à Ferney, je voulus visiter la maison de Voltaire ; un valet m'en refusa la porte. » M. Barrès.

flexible rigueur de Pascal, la dignité simple de ces Messieurs qu'au milieu de ces ruines de la vieille abbaye où leur génie brilla, que devant ces pierres brisées où le lierre et l'herbe étendent leur fraîcheur et leur ombre...

J'ai vu, à Mâcon, la « grande et haute maison percée de fenêtres rares » où naquit Lamartine, j'ai vu la maison de Marceline Desbordes-Valmore à Douai, la maison de Hugo aux Feuillantines; j'ai vu à la Vallée-aux-Loups, près de Châtenay, dissimulée derrière l'épais rideau des aulnes et des châtaigniers, la maison de Chateaubriand qui ressemble à un petit temple de la Grèce ; et j'ai vu la maison de Michelet, à Paris, auprès du Luxembourg. Mais il en est bien d'autres encore que j'ai vues !

*
* *

Aucune forme de piété n'est plus charmante, plus rare, plus expressive de l'émotion. Par elle nous peuplons d'amis les lieux les plus divers du monde. Touristes sentimentaux, nous allons par les rues des villes, curieux d'animer les pierres des maisons mortes, d'y chercher le souvenir du visage humain disparu.

Çà et là, des hôtes nous attendent ; ce sont autant d'amis pour lesquels nous venons. Il y a longtemps que nous nous promettions ce voyage. Enfin, le temps en est arrivé. Il s'agit d'aller à la reconnaissance des demeures préférées qu'habitèrent dans les âges quelques-uns des grands hommes de notre esprit. Le plus souvent, la maison est tout isolée, peuplée de solitude, sans bustes ni portraits ; mais la vive imagination qui soutint le visiteur, l'exalta au cours de la route, supplée à l'absence des images visibles. Que sait-on du sublime Shakespeare ? Rien n'est moins certain que l'histoire de sa vie et les faits de ses jours mystérieux ne sont pas plus connus que les traits de son visage. Cela empêche-t-il la religion qu'on a de sa mémoire ? Tous les ans des milliers de pèlerins, venus de tous les points du monde, accomplissent le voyage de Stratford-sur-Avon. Là, deux maisons anciennes reçoivent leur visite attendrie. La première est celle où naquit, dit-on, le grand Will ; la petite chambre, au premier étage, est surtout le but de la dévotion. Les murs y sont à peu près nus, mais chargés d'inscriptions hâtives ; plusieurs générations d'admirateurs fidèles laissèrent là leur empreinte et ce reste une admirable expression du culte shakespearien que la lecture de ces mil-

liers d'hommages signés de noms magnifiques ou d'obscures initiales. La seconde de ces maisons, située non loin de la première, dans son cadre de verdure, ses buissons de roses et de clématites, est le vieux et pourtant toujours printanier cottage d'Ann Hathaway. Que de pas hésitants de fiancés, que de cortèges enlacés d'amants, vinrent, depuis des ans et des ans, de la maison de Shakespeare à celle de son amie, franchirent la petite barrière de bois peinte, et se perdirent sur le sable des allées bordées de fleurs de cette retraite heureuse !

Ah ! maisons, vieilles maisons à peu près délabrées et de qui chaque orage menace encore le toit, demeures de qui chaque hiver arrache un lambeau ou détruit quelque pierre, vous persistez ainsi que les berceaux d'un dieu immortel ; les mains impies n'osent point se porter sur vous ni détruire, en même temps que vos murs ébranlés, le souvenir impérissable de ceux qui vous habitèrent. Une protection tacite enveloppe et défend ces vestiges respectables et vénérés des hommes. Beaucoup veillent avec un soin jaloux à leur conservation ; et, il en est qui gardent avec un zèle filial, contre toutes les tentatives de déprédation, ces demeures honorées. Comment détruire Combourg, après que Flaubert lui-même y vint re-

trouver l'image de Chateaubriand, passa une nuit dans sa demeure familiale et, de sa contemplation, laissa cette page écrite, au lieu même, sur cet homme « qui a commencé là et qui a rempli un demi-siècle du tapage de sa douleur ».

« Sa chambre ! Sa chambre ! sa pauvre petite chambre d'enfant ! s'écrie Flaubert en visite chez Chateaubriand ; c'est là que tourbillonnaient, l'appelaient des fantômes confus qui tourmentaient ses heures et lui demandaient à naître : Atala secouant au vent des Florides les magnolias de sa chevelure ; Velléda au clair de lune, courant sur la bruyère ; Cymodocée voilant son sein nu sous la griffe des léopards et la blanche Amélie et le pâle René[1]. »

Comment, enfin, ne pas respecter les demeures des poètes et des grands hommes au nom de qui se rattachent tant de touchantes années, tant de lointains vestiges ? Parfois la maison n'est qu'une chaumière, comme celle où naquit Jeanne d'Arc à Domrémy ou ce n'est plus qu'une masure misérable, une simple cabane de pêcheur à la façon de celle qu'habita Pierre le Grand à Zaandam. Et cependant voyez : cette chaumière rustique, cette cabane en planches ont résisté au temps; elles

1. *Par les champs et par les grèves.*

ont franchi les âges ; elles se tiennent encore debout aujourd'hui et se penchent, ainsi que des aïeules cassées par le temps, sur les poutres qui les étayent. Et les maisons de Ronsard — sauf celle de Vendôme — aussi sont encore debout ! M. André Hallays, ce fervent défenseur de nos vieilles pierres nationales, les a visitées toutes.

« J'ai été ce pèlerin, dit-il. J'ai suivi la « parlante rive » de Vendôme à la maison natale de Ronsard... J'ai voulu enfin achever ma promenade sur les bords de la Loire, au prieuré de Saint-Cosme-les-Tours, où Ronsard est mort. »

C'est dire assez que l'auteur d'*En flânant* a visité Thoiré, le vieux bourg de Lavardin, le château de la Poissonnière, Croix-Val et l'ancien prieuré où se fermèrent à la douce lumière du jour les yeux enchantés de Ronsard. Et le même touriste, dans la vallée de l'Indre, accomplit un pieux pèlerinage balzacien ; il fut visiter Buffon à Montbard, Mme de Sévigné à Grignan. Et, je pense aussi à M. Paul Mesnard qui refit, après Taine, le voyage de Château-Thierry, de *Chaury*, comme disait La Fontaine, et qui, dans la vieille rue des Cordeliers, vit avec émotion la demeure du Bonhomme.

« Dans sa ville natale, au pied de la montagne que couronnait le vieux château-fort, écrit M. Paul Mesnard, la maison où le charmant poète entra dans la vie est toujours là. »

Le vieux puits est toujours d'un côté de la cour, le pied d'aubépine qu'on dit que le fabuliste avait planté lui-même, enfin le petit perron à la double rampe, qu'on montait pour entrer, subsistent, comme si le maître était encore vivant! Il n'est pas possible d'unir plus étroitement le présent au passé, de retrouver mieux qu'ici l'image de l'hôte visible en tous lieux, au jardin comme à la maison, sur le seuil comme au coin de l'âtre. Illusion ! Le Bonhomme se montre à vos regards, amène et souriant ; il vient à vous et il est heureux, il vous cause et vous nomme ses bêtes ; vous le suivez à travers les pièces, fermez les yeux et le voyez encore avec ses bas mal mis et sa perruque au vent. Il dit de savoureuses choses et vous voilà conquis! Cependant, tout cela est né de la demeure elle-même, de sa vieille poésie douce. Ah! que soient gardées les pierres qui connurent tant de secrets! Que nul ne porte sur elles le fer sacrilège !

∴

Les demeures sont nombreuses, à Paris et en France, à l'étranger aussi, où des ombres lointaines se tiennent encore debout, se dressent sur les portes et se penchent aux croisées. Ainsi les morts ne sont pas tout à fait morts et leur présence anime toujours les maisons! Çà et là, pareilles à de petits temples antiques, consacrés par un fait divin, se dressent les chères habitations de ceux que nous honorons comme autant de héros. Parfois, la demeure entière est conservée ainsi qu'au vieil âge ; toutes choses ont été respectées. Le temps impitoyable n'a pu modifier l'emplacement des portraits, des bahuts, des objets domestiques ; le jardin est toujours planté de fleurs ; les mêmes arbres que jadis ombragent le vieux puits, dominent les allées simples et régulières. Ainsi est cette maison des Plantin-Moretus dont la façade ancienne, place du Vendredi, à Anvers, accueille l'étranger du charme de ses pierres sculptées et vénérables. Ici tout est docte et discret ; les livres et les coffres sont du temps ; la librairie, l'imprimerie existent telles qu'autrefois ; les hôtes eux-mêmes sont visibles aux cadres que Rubens a signés, peuplent les salles anciennes d'une présence amie. Martine et Madeleine Plantin sont là ; voici les Moretus, voici Adrienne Gras, voici Arias Montanus ; enfin, voici un peu plus loin la petite

chambre éclairée en demi-jour avec son bureau de chêne, ses reliures gaufrées et son écritoire où s'accoudait souvent, aux heures du travail et du rêve, le grand Juste Lipse. De cette maison Plantin, si pieusement conservée par des mains fidèles, rien n'a bougé du temps; rien n'a été distrait pour les musées d'Anvers et les hôtes disparus pourraient, s'ils descendaient parfois de leurs cadres immobiles, se retrouver sans changement dans le décor intime où leurs jours s'écoulèrent.

Le même sentiment de conservation, le même esprit de respect ont présidé, à Londres, à l'aménagement de cette maison de Carlyle, *Carlyle's house*, non loin des bords de la Tamise, dans l'une des plus silencieuses des petites rues du quartier de Chelsea. Là, tout est en place, les meubles, les rayons et les manuscrits; et, ce n'est pas sans émotion que l'on foule le sable des allées du jardin où le sage se promenait en méditant de ces hautes spéculations de l'esprit et de la morale qui sont comme un reflet de sa pensée et de son cœur.

La demeure natale de Gœthe à Francfort, elle aussi, a été reconstituée avec soin, dans son intérieur. Et voici, dans leur vétusté émouvante, les objets dont le Conseiller, son fils le petit Johann Wolfgang, et sa femme, Mme la Conseillère Gœthe,

usaient tous les jours. Pas de maison qui soit, plus que celle-là, l'expression de l'enfance d'un homme !

Mais parfois, de ces demeures qui résistèrent au temps et aux démolitions ne subsistent que les murailles, ne s'offrent plus aux yeux que la façade usée, que le banal vestige dont rien d'humain ne persiste.

« Un jour, dit M. Maurice Barrès, errant sur les canaux (de Venise), je trouvai près d'un pont cette inscription allemande : « Gœthe habita ici, du « 28 septembre au 14 octobre 1786. »

Que de choses en ces simples mots, que d'ombres surgissent alors du passé ! Mais c'est le cœur qui les évoque toutes, car la maison elle-même, outragée par les ans et changée par les hommes, ne contient plus rien de celui qui la choisit un jour comme asile à son rêve.

Une brève inscription lue une fois au hasard d'une promenade, au long des tranquilles canaux de La Haye, 32, Pavelojengracht, en face de l'hospice hollandais du Saint-Esprit, m'apprit que Benoît de Spinoza était mort, voici plus de deux siècles déjà, dans cette demeure paisible, toute repeinte à neuf, claustrale et recueillie, où rien du monde extérieur ne pouvait venir troubler,

d'un bruit profane et factice, l'austère réflexion de ce merveilleux homme.

Il est, en Hollande, à Amsterdam, une autre vieille demeure, blottie craintivement dans l'une des rues les plus curieuses et les mieux conservées de l'ancien quartier israélite : c'est, Joden-Breestraat, la modeste maison où vécut seize ans de sa vie, au temps où ne l'avaient pas encore frappé tous les malheurs, le génial artiste de la *Ronde de nuit,* des *Pèlerins d'Emmaüs* et de la *Présentation.* Il sied de venir ici à la fin du jour, quand le crépuscule commence d'envelopper la ville et qu'au-dessus des canaux, le long des quais discrets, s'élève peu à peu le fin brouillard du soir. Alors, toutes choses prennent un aspect lointain, fluide et singulier ; la vieille demeure elle-même, que ne distingue plus des autres qu'une brève inscription, s'enveloppe d'une ombre discrète où ne semblent, çà et là, que briller les ors splendides des casques et des costumes, des velours et des joyaux. Je pense que c'est l'heure choisie où, brisé de travail et de pensée, Rembrandt franchissait le seuil de sa maison et, vêtu de son lourd manteau, coiffé de son riche chapeau d'officier, s'enfonçait, au gré de son pas rapide, dans les ruelles mystérieuses que peuplait son génie de visions éclatantes.

Une autre maison enfin s'impose à mon fervent souvenir ; celle où naquit, à Rotterdam, 3, Wyde Werkrstraat, non loin de l'église Saint-Laurent, du Hollandais Gheraerds de Gouida et d'Elisabeth Van Sevenberg, l'enfant prédestiné qui devait, par la suite, sous le nom d'Erasme, dominer le siècle de son savoir. La façade, ornée d'inscriptions et peinte avec art, est toute petite et basse comme celles des hôtels du xve siècle. Une inscription, une petite statuette taillée à l'image d'Erasme et logée en retrait au-dessus de la porte, rappellent la mémoire du grand humaniste. Lui-même, non loin de là, au milieu du marché qu'encombrent, durant tout le matin, les vendeuses d'herbes, de fruits et de poissons, dresse, par le haut bronze d'Hendrik de Keyser, sa silhouette drapée amplement, coiffée du bonnet des docteurs et telle que Holbein le jeune la vit dans le passé. Erasme, soutenant de sa main gauche quelque savant livre, suit d'un regard attentif le discours érudit, le colloque théologique dont se déroulent à ses yeux, en une suite heureuse, les gothiques caractères ; en même temps, la main droite lève la page suivante et je pense à la belle légende qui veut, selon les gens de Rotterdam, que l'auteur de l'*Eloge de la Folie*, à chaque fois que sonnent, à la grande tour, les douze coups de minuit,

tourne d'un geste lent le feuillet prochain du livre. Ainsi la filiale piété dont les gens d'Amsterdam et de La Haye enveloppent les demeures centenaires de Rembrandt et de Spinoza, honore de son respect et de sa déférence, dans le vieux Rotterdam, l'image et la maison de l'immortel Erasme !

*
* *

Mais, bien d'autres maisons sont encore debout que nous ne connaissons que par l'image. De pieuses mains ont continué d'y entretenir des fleurs et, la plus belle de toutes, la fleur du souvenir scintille au milieu des autres. Des âmes généreuses ont dû conserver, dans le décor des sites adoptifs, les demeures de ceux qui furent, par le cœur et le génie, un moment de la passion et de la beauté humaines. Ainsi la maison de Dante, dans un coin de Florence ancien, via Margarita, dégagée des ruines environnantes, a été mise au jour de la cité ; l'habitation de Dürer, à Nuremberg, se voit encore toute conservée intacte ; celle de Pétrarque, à Arqua, a été protégée et la logetta existe aujourd'hui comme jadis d'où le regard du poète, dominant le petit val tout planté de vignes et d'oliviers, embrassait la campagne

et se perdait en elle. Ailleurs, de pieuses mains allemandes ont acheté, à Marbach, la maison natale de Schiller, le chalet de Gohlis, près Leipzig, le pavillon de Loschwitz, enfin la maison de Weimar où le poète habita ensuite. Des flots de roses, d'odorantes jonchées de fleurs vinrent, ces années dernières, à l'occasion d'un centenaire, couvrir le seuil de ces demeures où vécut le grand Schiller. Et la maison de Frédéric Nietzsche (aujourd'hui Nietszche-Archiv), également à Weimar, domine toute la ville étagée à ses pieds, du souvenir tourmenté de l'homme qui l'habita. Mais, les champêtres maisons de Robert Burns, à Ayr, dans la verte Ecosse, de Longfellow dans le Massachusetts, enfin d'Edgar Allan Poe à Ravenswood, dans le Long-Island, se dressent dans des sites rares et majestueux. En France, la maison de Taine à Vouziers, celle qu'Ernest Renan possédait à Louannec, près de la rade de Perros et où ce charmant maître venait retrouver, l'été, ses sensations d'enfance, sont toujours préférées des touristes littéraires. Ailleurs, se créèrent pour défendre contre l'oubli tant de vénérables demeures, maints comités locaux : à Rouen, pour acheter le pavillon de Croisset que Flaubert habita ; pour restaurer, rue de la Pie, dans la même ville, la maison natale de Corneille ; un autre, à Ports-

mouth, pour arracher au pic des travailleurs la petite maison modeste de la Commercial Road où naquit Charles Dickens. Mais, la maison d'Iwan Tourgueneff à Orel a été vendue aux enchères et je ne passe jamais, à Paris, sans une secrète angoisse, devant la vieille demeure — appelée à disparaître — du boulevard Saint-Germain, où vit le jour Alfred de Musset!...

*
* *

Ainsi toutes les maisons n'ont point le sort heureux des maisons de Gœthe et de Schiller, de celle de Victor Hugo, de la maison de Beethoven abritée sous un rideau de lierre, de la maison de Shakespeare à Stratford-sur-Avon, de la maison de Jean-Jacques sous le ciel de Savoie ; toutes ne conservent point, comme un vestige durable, la mémoire sacrée de ceux qui les adoptèrent pour y passer leur vie. Mais toutes ont un attrait, toutes ont un charme : qu'elles soient modestes ou dans des rues misérables, riches comme des maisons de prince, à la ville ou devant la forêt, penchées sur un coteau ou cachées dans l'impasse sordide d'un vieux quartier de jadis, attirantes par leur visage de vigne et de lierre enlacés, ou vieilles et ruinées avec des façades de pierre

affreuse, on les aime et on les vénère. Il semble, ainsi, qu'on se rapproche de ceux qui les habitèrent et les laissèrent lumineuses de leur présence. Et, de toutes, comme Lamartine à Ferrare, dans le cachot du Tasse, on voudrait emporter la poussière vénérable, l'enfermer dans une bague et la porter toujours comme le divin anneau qui relie, du passé au présent, notre raison et notre cœur aux génies que nous élûmes.

LE JARDIN DES CLASSIQUES

Le Jardin des Classiques

> Je ne vois jamais une vieille maison française de Seine-et-Oise et de Seine-et-Marne avec son jardin aux palissades taillées, sans que mon imagination me représente les livres austères qu'on a lus sous ces allées.
>
> Ernest Renan (*Souvenirs*).

Il fut longtemps de mode d'écrire, après l'éclatant succès des grandes œuvres romantiques, sur l'insensibilité des poètes et des écrivains français du XVIIe siècle à l'égard de la nature.

Aux contemporains littéraires du Lorrain, de Poussin, de Guaspre, on dénia longtemps ce goût des choses champêtres dont Honoré d'Urfé avait, le dernier, avant la venue des maîtres, témoigné avec tant d'apprêt dans son livre. Il était bien admis à la rigueur qu'une certaine grâce rustique, des aspects de campagne agréables apparaissaient, ainsi que dans le lointain voilé de bleu d'un

tableau, çà et là, mais comme accessoires, au travers des *Fables* de La Fontaine, des *Lettres* de Mme de Sévigné, jusque dans les harmonieux et subtils discours que Fénelon tournait en façon de récits pour M. de Bourgogne. Aux mieux informés, le cabinet de verdure « ouvert sur un jardin de fleurs », où la princesse de Clèves fait à son mari l'aveu de l'intérêt si tendre qu'elle porte à M. de Nemours, semblait être l'exemple de l'audace extrême où les grands classiques avaient poussé leur art de la description; mais, au regard des peintures si larges de Rousseau, de Senancour, de Chateaubriand, comme ce petit cabinet de verdure avait peu de grandeur, comme les détails agrestes semblaient parcimonieux dans les *Fables*, les *Lettres*, dans les écrits de M. de Cambrai et, comme, aux yeux de poètes errants et voyageurs tels que Byron et Lamartine, une nature si maigre apparaissait chétive, étouffée, réduite à la petite mesure d'un jardin !

Ce jardin — on allait jusqu'à faire la concession de le reconnaître — ne manquait pas tout à fait d'agrément. Quand c'était Antoine Riquet qui en émondait les branches comme chez Boileau à Auteuil, ou le bon Pilois qui en taillait les espaliers ainsi que chez Mme de Sévigné aux Rochers, en Bretagne, on admettait que les allées en étaient

fraîches, les plates-bandes fleuries et que, sous ses ombrages, il était plaisant de faire la lecture, la collation ou la musique. Un clos de verger semblable à celui que M. de Pontchâteau ensemençait et désherbait chez les solitaires de Port-Royal, près de Chevreuse, avait, de son côté, de quoi convenir à Sainte-Beuve et j'imagine assez que l'étroit jardin de l'évêché de Meaux, que Le Nostre avait dessiné pour Bossuet, et où ce grand homme aimait à venir méditer dans ses loisirs, ne laissait pas indifférent le critique des *Lundis*.

Mais, pour un Sainte-Beuve qui prit parfois plaisir à se promener dans le chemin bordé de buis des jardins de communautés jansénistes, à s'asseoir dans le cabinet de feuillage de Mme de La Fayette, à s'attarder dans les bosquets charmants décrits par une Sévigné ou un La Fontaine, que d'indifférents passèrent sans les comprendre devant les massifs de fleurs, les corbeilles discrètes, les chemins d'ifs et les allées de buis et de troènes de ces vieux et délicieux petits jardins des maîtres, si modestes, si tièdes et si doux que butinent les abeilles, où se posent les oiseaux et où le vers du poète, la pensée du philosophe prennent, en s'accordant aux parfums, aux sons et aux couleurs, une qualité pure, une limpidité de cristal et de lumière.

*
* *

La curieuse critique que La Bruyère a faite, à travers Théophraste, des manières un peu guindées des gentilshommes de la campagne, a laissé supposer longtemps que l'auteur des *Caractères* ne faisait que peu de cas de ceux qui ne savent pas, dit-il, « faire la différence de l'odeur forte du thym ou de la marjolaine avec les parfums les plus délicieux ».

Tous ceux qui ont étudié un peu la vie de La Bruyère, depuis son enfance jusqu'à l'époque de son séjour à Chantilly, verront bien que ce n'est là qu'un badinage. Comment un homme qui, comme celui-là, célébra, au moment de sa présence chez Condé, les surprises de « la chasse sur l'eau, l'enchantement de la Table, la merveille du Labyrinthe » et qui savait jusqu'aux noms de toutes les espèces de tulipes qu'un amateur peut cultiver dans les faubourgs, comment un pareil homme eût-il pu ne pas aimer les parterres verdoyants alimentés de canaux, les pentes de gazon semées de fleurs, l'épaisse voûte des branches élevée sur l'Allée des Philosophes?

L'un des commentateurs anciens de La Bruyère n'est pas sans attribuer à la naissance de notre

auteur proche Dourdan « ce goût des choses rurales et champêtres qui se manifeste en plusieurs endroits de son livre ». Encore que l'on sache aujourd'hui que La Bruyère n'était point campagnard, mais natif de Paris, cela n'enlève rien à la vérité de ce jugement qui tend à nous le montrer, coiffé de feutre, habillé de linge et de beau drap, faisant, tout comme un bourgeois de la Hollande, amitié des œillets et commerce des jacinthes.

L'homme de ce temps-là, cultivé, humaniste adroit, délicat penseur, ressentait trop vivement la beauté des choses pour se distraire de la nature. Il concevait, il est vrai, celle-ci beaucoup plus en jardinier qu'en lyrique ; son regard ne s'étendait jamais beaucoup plus loin qu'une petite treille et des carrés de plantes heureusement choisies qu'il avait disposées lui-même. Quelques arbres fruitiers suffisaient à ses désirs modestes ; le sentiment qu'il avait de la nature s'accommodait en lui à la mondanité que lui avaient enseignée les salons, mais cette mondanité gouvernait son goût sans le distraire, et ne lui empêchait pas d'éprouver la séduction que portent en eux les objets des jardins.

La Fontaine, qui a rencontré le sujet de beaucoup de ses *Fables* à la campagne, n'a pas laissé

de tracer un joli portrait de cet « amateur » quand il a écrit :

Il aimait les jardins, était prêtre de Flore,
Il l'était de Pomone encore [1].

Et ce portrait réduit, fait de deux vers charmants, ne va pas qu'au seul La Fontaine et au seul La Bruyère ! Il va aux plus rudes, aux plus austères de ces hommes-là ; il va à Pascal retiré dans la solitude ; le sévère Vauban, dans sa *Dîme royale*, décrivant les eaux, les moulins, les terres, les vives richesses du sol, n'est pas sans y ressembler, et c'est sans doute de ce jardinier idéal des *Fables* que se rapproche Fénelon, quand il nous fait voir Mélésichthon consolé de ses malheurs et « plein de goût pour tous les travaux de la vie champêtre » [2].

Bossuet, Bossuet lui-même, qui se souvient de son vignoble natal comme Corneille se souvient des pommiers de son pays, n'échappe pas tout entier à ce prestige exquis que les parterres des tulipes, les senteurs des roses exercent sur les poètes tendres et les femmes frivoles ; à Meaux, dans le jardin de l'Evêché, à Paris au doyenné de Saint-Thomas du Louvre, il accepte d'admirer

1. La Fontaine : *L'Ours et l'Amateur des jardins.*
2. Fénelon : *Les Aventures de Mélésichthon.*

les fleurs comme de douces œuvres de Dieu ; et, plus tard, beaucoup plus tard, quand sa bibliothèque sera vendue, comment ne pas s'apercevoir que l'orateur sacré possède, parmi les livres saints et les écrits des Pères, plusieurs éditions de Virgile et d'Horace, les poésies pastorales de Bertaut, les *Bergeries* de Racan et, d'Octavien de Saint-Gelais, le *Vergier d'honneur* [1] ?

Pour Boileau, malgré sa sécheresse apparente et sous sa froideur, il est, bien plus encore que La Bruyère et Vauban, Pascal, Fénelon et Bossuet, l' « amateur des jardins » qu'a dépeint le poète. Boileau, certes, a écrit le *Lutrin*, l'*Art poétique* et les *Satires ;* il a régenté les lettres et fait le pédant plus que d'usage ; sa verve, bien souvent, s'est exercée à tort ; mais, un jour, ce régent a eu son heure d'émotion, ce pédant a senti un instant la nature ; et, c'est la fois que, se promenant autour de sa maison d'Auteuil, il observa son jardinier Antoine qui « poussait la bêche » et « portait l'arrosoir ».

Antoine, gouverneur de mon jardin d'Auteuil
Qui dirige chez moi l'if et le chèvrefeuil...
Antoine, de nous deux, tu crois donc, je le voi
Que le plus occupé dans ce jardin, c'est toi...

1. Ferdinand Brunetière : *Études critiques.*

Toute l'épître a du souffle et du sentiment ; c'est la plus humaine et la plus vivante de Boileau ; la fin surtout est pleine de fraîcheur, charmante dans sa peinture et d'un accord moderne qui n'est pas sans nous plaire :

Aussi bien j'aperçois ces melons qui t'attendent,
Et ces fleurs qui, là-bas, entre elles se demandent
S'il est fête au village, et pour quel saint nouveau
On les laisse aujourd'hui si longtemps manquer d'eau...

Les fleurs, au regard de ces poètes horticulteurs, sont d'exquises compagnes, de jolies confidentes. Il n'y a pas jusqu'aux plus fameux des hommes qui ne soient à ce moment épris d'elles. Condé, le grand Condé lui-même, lors de sa captivité au château de Vincennes, « avait, nous dit Mlle de Scudéry, planté des œillets qu'il arrosait tous les jours ». Et, dans son émotion à se rappeler ce souvenir, l'auteur du *Cyrus* ajoutait en vers :

Souviens-toi qu'Apollon bâtissait des murailles
Et ne t'étonne point si Mars est jardinier.

Quant au roi, si magnifique et si solennel, il n'échappait pas plus que les autres, malgré sa dignité, à ce goût délicat des jardins. Son attachement n'allait pas qu'à Le Nostre, mais nous

savons que, parfois aussi, « après avoir entendu Turenne et Colbert, il s'entretenait avec La Quintinie et qu'il tournait lui-même les arbres... [1] ». Les auteurs, qui le savaient, ne manquaient point, pour faire leur cour au prince, d'assembler à profusion les fleurs dans leurs poèmes et dans leurs pièces. Le quatrième acte de la *Psyché* que Molière, Corneille, Quinault et Lulli composèrent de concert, n'a point d'autre origine ; et c'est là qu'il faut voir comment « le théâtre devient, suivant les indications des auteurs, un palais magnifique, coupé dans le fond par un vestibule, au travers duquel on voit un jardin superbe et charmant, décoré de plusieurs vases d'orangers et d'arbres chargés de toutes sortes de fruits. »

⁂

Imbus, pour la plupart, de l'esprit des poètes de la Pléiade, nés dans un temps où Olivier de Serres, seigneur du Pradel, achevait de planter encore ses vignes et où François de Sales trouvait les mots les plus vaporeux et les plus suaves pour peindre, en fines teintes, ses gentils cantons, les poètes et les écrivains du XVIIe siècle s'étaient

1. Abbé Pluche : *Spectacle de la nature.*

trouvés, depuis longtemps, préparés à cette conception adoucie de la nature. L'origine rurale de beaucoup d'entre eux ajoutait à ce sentiment délicat. Un Champenois comme La Fontaine, un Normand comme Corneille, un provincial comme Pascal ou La Rochefoucauld tenaient par trop de liens à la terre, ils avaient tout jeunes trop respiré le souffle des plaines, le vent des montagnes ou des forêts, pour ne pas ressentir, à certaines minutes, un peu de cette émotion qui devait inspirer plus tard, avec tant d'éclat, le génie des poètes du romantisme. Les églogues de Segrais et de Saint-Amant, celle que le marquis de La Fare consacra à « une belle campagne » ne sont pas, à ce point de vue, les seules dont s'amusèrent les fils de Céladon ; mais Tristan l'Hermite avec le *Promenoir des deux amants*, Théophile de Viau avec sa *Maison de Sylvie*, rivalisèrent de grâce, d'ardeur et de sensibilité dans l'accomplissement de cette délicieuse tâche qui consiste à chanter les eaux, à vanter les bois et les fleurs, à peupler d'oiseaux les bocages. Les plus raffinés des galants, les plus difficiles des précieuses, ne purent point échapper complètement à cette domination toute printanière de la nature. Quand le beau Dorante du *Menteur* de Corneille, fort joliment poudré, paré de bouillons de dentelle, chaussé de bottes

molles, le feutre en tête et l'épée au côté, découvre aux Tuileries

Le pays du beau monde et des galanteries

ne s'efforce-t-il point d'accorder son accent vainqueur, son bel air décisif et son ton de « muguet » à ces jolis parterres de broderies, à ces carreaux de fleurs, à tous ces détours des buissons odorants ?

Que fait Godeau, évêque de Vence et l'un des quarante de l'Académie, en déplorant de n'être pas allé, au retour d'un voyage en Gascogne, jusqu'à Angoulême, auprès de Guez de Balzac ? Dans une lettre à l'auteur du *Socrate chrétien*, il exprime tout le regret qu'il ressent à l'idée des délices champêtres qu'il n'a pu goûter en sa compagnie : « Laissons là, dit-il, les États de Languedoc, parlons de votre solitude que j'avais une merveilleuse envie de voir. Oh ! que je me fusse agréablement promené dans les allées de ce jardin, et sur le rivage de cette belle rivière où vous avez si doctement et si délicatement rêvé. J'aurais trouvé les eaux de votre Charente plus claires que le cristal dont nous formons tous les ruisseaux dans nos vers. » Et, que fait Julie d'Angennes elle-même (Julie d'Angennes de qui Godeau était le *nain* et ami !) au fond de sa *chambre bleue*,

au moment que M. de Montausier vient galamment la voir ? Mais, de ses longs et beaux doigts nacrés, elle reçoit la *Guirlande* que plusieurs poètes ont composée pour elle. Là, Nicolas Robert, le fameux peintre d'insectes, de plantes et d'animaux, a peint l'anémone et le jasmin, le muguet, le narcisse et l'œillet, la violette et l'orange ; et cette guirlande exquise est tout admirable !

Notre tort, à nous autres modernes, est d'avoir méconnu ce fidèle et discret attachement que les hommes et les femmes d'alors portaient à la nature composée des jardins : nous demeurâmes longtemps sans reconnaître assez quel artiste étonnant des fleurs était cet André Le Nostre aux talents duquel nous ne dûmes pas seulement Versailles et Saint-Cloud, mais encore Clagny et Meudon, Sceaux, Vaux-le-Vicomte et Chantilly. Comme Poussin avait peint des sites avec application et comme Jean Racine ordonnait des poèmes d'une unité si belle, on voyait Le Nostre aller parmi ses gens et se mêler lui-même, avec les jardiniers, à l'exécution des plans si vastes qu'il avait conçus. « *Sire*, disait-il à Louis XIV surpris de le voir aider de sa main à tous ces travaux, *Sire, comment pourrais-je oublier ma bêche* ? » Effectivement c'était avec cette bêche grossière, avec sa bêche et son râteau, que cet homme étonnant

était entré dans les préaux fleuris, dans les « quarreaux » de buis, que Mollet et Boyceau avaient tracés sous Henri IV et sous Louis XIII. Et là, bouleversant les allées, développant les parterres, élevant les gradins, plantant les charmilles, creusant les canaux et dressant les terrasses, il avait composé ce jardin français qui est resté son chef-d'œuvre.

Un jour que La Fontaine était à Vaux, chez Fouquet, il lui advint de s'endormir ; et il ne s'était pas plutôt livré au sommeil, qu'aussitôt il fit un songe admirable. Et là le château, le parc et les jardins de Vaux lui apparurent tels qu'ils devaient devenir par la suite, au moment de leur achèvement. « Le Songe, a écrit le poète au début de quelques fragments qu'il a laissés de ce beau rêve, éleva son frêle édifice, et tâcha de me faire voir les choses en leur plus grande perfection. Il choisit pour cela tout ce qu'il y avait de plus beau dans ses magasins ; et, afin que mon plaisir durât davantage, il voulut que cette apparition fût mêlée d'aventures très remarquables. Je vis des plantes, je vis des marbres, je vis des cristaux liquides, je vis des animaux et des hommes [1]. » Mais, ce n'est pas là tout ce que vit La

1. La Fontaine : fragments du *Songe de Vaux*.

Fontaine. Il y eut encore quatre déesses qui apparurent : l'Architecture, la Peinture, le Jardinage et la Poésie. Ces quatre belles personnes discutèrent entre elles de leurs mérites. Il va de soi que le poète accorda la palme à la Poésie, mais, par une tendresse bien naturelle à son cœur, il ne manqua pas d'être sensible aux mérites d'Hortésie, la déesse du Jardinage : « Hortésie, dont le tour était venu, nous dit-il, approcha des juges, mais avec un abord si doux, qu'auparavant qu'elle ouvrît la bouche, ils demeurèrent plus qu'à demi persuadés, et ils eurent beaucoup de peine à ne se pas laisser corrompre aux charmes mêmes de son silence. » Mais, si Hortésie séduisait déjà avant que de parler, à quel point elle était touchante en faisant son discours ! La profusion des fleurs, cascades, futaies, murmures des eaux et des colombes, qui s'échappait de ses lèvres à chaque mot, enchantait le Bonhomme un peu étourdi de ces merveilles. Le discours d'Hortésie dura un bon moment :

Je ne finirais de longtemps
Si j'exprimais toutes ces choses :
On aurait plus tôt au printemps
Compté les œillets et les roses...

Le discours d'Hortésie offre, ainsi que tous les autres fragments du *Songe de Vaux*, trop d'éten-

due pour être donné ici ; mais, en l'indiquant seulement je tenais à montrer, de la part de La Fontaine, quel respect et quel amour un poète aussi tendre, aussi charmant, aussi Français que celui-là avait voués aux jardins et aux fleurs.

Une autre fois qu'il se promenait à Versailles, La Fontaine fut frappé de la grandeur des proportions, de la noblesse du dessin et de toute cette impression de beauté qui se dégage d'un des autres chefs-d'œuvre de Le Nostre. Et, comme il en était à écrire *Les Amours de Psyché et de Cupidon,* il imagina que, son poème étant achevé, il venait en faire, à Versailles, la lecture à ses amis. L'on sait qu'il a, dans cette circonstance, affublé ceux-ci de noms d'emprunt. Ariste, Gelaste et Acante ne sont rien moins que Boileau, Molière et Racine ; lui-même, le Bonhomme, s'est masqué, ici, du surnom de Polyphile. A l'instant que Polyphile eut achevé son récit de *Psyché,* « il demanda jour et rendez-vous pour le lire ». Nous avons plaisir d'apprendre alors qu'Acante, c'est-à-dire Racine, « aimait extrêmement les jardins, les fleurs, les ombrages ». C'est donc lui qui proposa que la lecture fût faite, « en quelque lieu, hors de la ville ». Ariste, ou plutôt Boileau, n'oubliait pas les plaisirs d'Auteuil. C'est lui qui, se ralliant à la proposition d'Acante, apprit aux

amis « qu'il y avait de nouveaux embellissements à Versailles ». Il s'agissait de les aller voir. C'est ce qu'approuvèrent Gelaste (Molière) et Polyphile (La Fontaine). A peine furent-ils parvenus à l'Orangerie, qu'Acante, ému de la beauté de toutes les merveilles qu'il voyait assemblées, se laissa aller à composer des vers. La Fontaine n'a pas manqué de pousser la malice jusqu'à faire en sorte que ceux-ci fussent dignes de Racine.

Peu après leur arrivée, les amis firent la collation, puis, « du château ils passèrent dans les jardins » ; même, en leur honneur, « on fit jouer les eaux ». Ce n'est qu'un peu plus tard qu'ayant rencontré un endroit favorable, Ariste, Gelaste et Acante « s'assirent à l'entour de Polyphile ». Pour celui-ci, il « prit son cahier ; et, ayant toussé pour se nettoyer la voix », il commença le récit des *Amours de Psyché*. Ce récit permit au Bonhomme, tout séduit encore des beautés que Versailles lui avait fait voir, de transporter cette ville dans Cythère et de nous représenter les Jardins de l'amour avec le même décor, les mêmes jets d'eau et les mêmes bosquets que ceux que Le Nostre avait si magnifiquement disposés pour le roi.

Emerveillés d'entendre un conte aussi enchanteur, Ariste, Acante et Gelaste écoutèrent long-

temps Polyphile. Ils ne furent séparés que par le soir qui les chassa du jardin. Mais, qui donc disait que Boileau, Racine et Molière n'aimaient pas les arbres et goûtaient peu la fraîcheur des ruisseaux, la solitude des bois ? Ces *Amours de Psyché* nous disent tout le contraire ; elles viennent nous apprendre que les charmilles, les terrasses et les eaux de Versailles n'avaient pas de visiteurs plus assidus que ces maîtres.

*
* *

Le Bonhomme, toujours dans le même et gracieux ouvrage, nous apprend encore de Psyché que, parvenue près d'une chapelle de Cérès, « elle se prosterna devant l'image de la déesse ; puis, dit-il, elle lui mit au bras un chapeau de fleurs... » Ce présent, qui ne diffère pas beaucoup de ceux que les bergers d'Amyot portaient aux idoles, a le plus heureux sens emblématique ; l'attachement délicat des femmes aux objets les plus charmants de la nature y paraît tout entier. Psyché, sous son voile léger, dans le parfum de sa traîne et parmi ses cheveux épars autour d'elle, n'est peut-être pas autre chose ici que le portrait épuré de ces Françaises si tendrement éprises, vers ce temps du siècle, des refuges odorants des parcs,

du murmure des bois et des eaux, des retraites à l'ombre. Mmes de Sévigné, de Caylus, de La Fayette et Deshoulières, pour ne citer que celles-là, répondent assez, toutes quatre, à ce portrait de bergerie ; elles revêtent, dans le moment où elles vont à la campagne, le même costume exquis que la Psyché du conte ; elles ont des jupes à fleurs, une écharpe à la taille, un chapeau de jardin et s'appuient, tandis qu'elles accèdent aux perrons des terrasses, sur de hautes cannes à pomme d'or ; pour un peu, ainsi que dans les toiles des peintres, des Amours les suivraient et des villageois, en les précédant, joueraient du tambourin et des cornemuses.

Mme de Sévigné n'est point, pour sa part, la moins attachée à ces divertissements que la belle saison apporte après les longs hivers. « Ce que Mme de Sévigné, écrit M. Emile Faguet, chérissait le plus à la campagne, c'étaient les arbres[1]. » Ceux-ci ne laissent point d'être toujours ses favoris, et, comme Ronsard faisait pour sa forêt de Gastine, elle est toute disposée à les défendre. « Vous me voulez, écrit-elle à quelqu'un, tenter de faire abattre ma belle allée de Bourbilly. Non, madame, je veux que ma fille en fasse une partie

1. Émile Faguet. *Les femmes illustres : Madame de Sévigné.*

d'une campagne à son fils. » Et, ce n'est pas seulement Bourbilly, sa terre de Bourgogne, qu'elle protège ainsi ; c'est encore Livry, sa terre près de Paris, ce sont les Rochers, sa terre de Bretagne.

Là, aux Rochers, elle a un pépiniériste dévoué, le bonhomme Pilois. « Mes petits arbres, écrit-elle du fond de sa province à sa fille de Grignan alors en Provence sous les oliviers, mes petits arbres sont d'une beauté surprenante. Pilois les élève jusqu'aux nues avec une probité admirable. » A Livry ce ne sont pas de moindres délices. « Il y a fait, dit-elle, le plus beau temps du monde ; les jardins fort propres, la vue belle et un bruit d'oiseaux qui commencent à chanter le printemps... »

Le charme de ses jardins ne fait point qu'elle reste insensible à celui des autres. Elle a écrit sur Versailles, sur Vaux, sur Chantilly et sur Saint-Cloud, de délicieuses lettres ; mais il n'y a rien de plus beau que ce qu'elle dit de Clagny. « C'est là, écrit-elle, le palais d'Armide. Le bâtiment s'élève à vue d'œil. Les jardins sont faits : vous connaissez la manière de Le Nostre ; il a laissé un petit bois sombre qui fait fort bien ; il y a un petit bois d'orangers dans de grandes caisses ; on s'y promène ; ce sont des allées où l'on est à l'om-

bre et, pour cacher les caisses, il y a des deux côtés des palissades à hauteur d'appui, toutes fleuries de Tubéreuses, de Roses, de Jasmins, d'Œillets. C'est assurément la plus belle, la plus surprenante, la plus enchantée nouveauté qui se puisse imaginer ; on aime fort ce bois. » Ce bois n'est pas le seul ; il y en a d'autres, mais ce qu'elle goûte finement, dans ceux-là, ce sont certains arbres, et dans ces arbres, les feuilles. « Les feuilles qui tombent, dit-elle, sont feuille-morte ; mais celles qui tiennent encore sont vertes ; vous n'avez jamais observé cette beauté. » Et, une autre fois, avec quelle mélancolie elle écrit, de Livry, au moment de l'automne : « Je suis venue ici achever les beaux jours et *dire adieu aux feuilles ;* elles sont encore toutes aux arbres ; elles n'ont fait que changer de couleur ». Cela n'est-il pas de la plus fine nuance ? Quoi de plus touchant ? Que feront de mieux nos modernes ? Quoi de plus heureux que cet « adieu aux feuilles » que George Sand, elle-même, dans ses plus beaux livres, n'aurait pas trouvé ?

Mme de La Fayette, elle, dans ses goûts champêtres, n'a pas le même abandon que Mme de Sévigné ; il semble qu'elle en soit toujours au pavillon ouvert « sur un jardin de fleurs » de la *Princesse de Clèves ;* ses arbres, ses bosquets, ses allées

sont plus rectilignes que chez l'épistolière; et, quoi qu'elle fasse pour s'incliner à rêver sous les saules, elle garde toujours un peu du précieux de Feliciane [1]. Cela ne retire aucun agrément à ses descriptions. Sainte-Beuve, qui s'est efforcé de nous la présenter dans les divers séjours qu'elle affectionnait, nous dit qu'elle ne quittait « son beau et vaste jardin de la rue de Vaugirard, si verdoyant, si embaumé », que pour « Fleury-sous-Meudon, où elle va respirer l'air des bois ». Au reste, il eût pu nous la montrer aussi bien à Saint-Maur, « dans cette jolie maison du prince de Condé où Boileau lut son *Art poétique* » [2]. Là venaient Segrais, le poète, et Gourville, ce drôle ; et c'est là que le duc de la Rochefoucauld, échappé un moment de ses *Maximes*, semblait auprès de l'aimable auteur jouer le même rôle galant que M. de Nemours avait tenu jadis près Mme de Clèves.

Les dames du XVIIe siècle n'étaient donc pas — autant qu'on l'a dit — ennemies de la nature ; encore qu'elles se montrassent à la ville et la cour, poudrées, parées et magnifiques, elles consentaient à aimer un peu mieux que les salons languissants et les alcôves peintes où tant de beaux

1. C'est le nom que Mme de La Fayette portait chez les Précieuses.

2. SAINTE-BEUVE : *Portraits de femmes.*

esprits accouraient les voir ; mais, les parcs des châteaux, les cours des rivières, les jardins d'agrément avaient aussi leur tendresse. Des pédantes! Certes, il y en eut comme il y eut des pédants! Mais étaient-elles des pédantes cette Sévigné, cette La Fayette qui aimaient tant les arbres? Et quoi de moins précieux que cette Caylus qui trouve que « c'est un délice de se lever matin », et qui fait part, dans les termes les moins recherchés, à Mme de Maintenon, son amie, du bonheur qu'elle éprouve à posséder une petite ferme au Luxembourg. « Je regarde, dit-elle, par la fenêtre tout mon empire, et je m'enorgueillis de voir sous mes lois douze poules, huit poussins, une cave que je traduis en laiterie, une vache qui paît à l'entrée du grand jardin. » Pour Mme Deshoulières elle aime tant l'*Astrée*, et dans le décor d'*Astrée*, tellement la nature, qu'elle accomplit dans le seul but de voir les bords du Lignon, le voyage alors difficile du Forez.

Et là ne se borne point la rusticité! A côté des parterres de tulipes et d'œillets, des buis et des ifs taillés, de toutes les broderies des fleurs, l'on veut encore les fruits, l'on recherche les légumes! Boileau n'est ni le premier, ni le seul à parler des melons de son domaine. Dans ses jardins délicieux de Grillon, auprès de Dourdan, Regnard,

nous dit le meilleur de ses biographes, M. Guyot, se promène chaque jour

Pour voir croître à loisir l'oseille et la laitue [1]...

A Port-Royal-des-Champs (voilà qui est mieux encore !) les auteurs nous assurent de « M. de Pontchâteau, frère de la duchesse d'Epernon et de la comtesse d'Harcourt, oncle de l'évêque d'Orléans » qu'il jardina, les pieds dans des galoches, et, la hotte sur le dos, porta dans les marchés les légumes du potager. Le potager n'est d'ailleurs point le seul fait des couvents et des communautés. Le temps n'est pas loin où tous les grands domaines auront le leur. Le roi, le premier, donne l'exemple à Versailles, et quoi de plus plaisant que ce Le Nostre, que nous nous imaginions à tort très grand seigneur, répondant bonnement à Louis XIV, qui vient de lui octroyer l'ordre de Saint-Michel : *Sire, il y a longtemps que j'ai des armes ; elles consistent en trois limaçons couronnés d'une pomme de choux.*

Ainsi, tant d'exemples suffisent à le démontrer et quoi qu'en ait écrit La Bruyère, la rusticité au XVII[e] siècle est un peu partout répandue. Elle

1. Joseph Guyot : *Le poète J.-F. Regnard en son château de Grillon* (1907).

n'est point commune à l'amateur des jardins de La Fontaine, au paysan que Fénelon et Vauban ont vu couper l'herbe et gratter la terre. Un souffle de nature assez sobre mais en même temps frais et doux circule, beaucoup plus qu'on n'a voulu le reconnaître, au-dessus de ces « promenoirs » taillés, de ces bosquets odorants, de ces ruisseaux fugitifs et vient apporter, dans les strophes des uns, les essais et le récit des autres, un peu de ce ton de campagne, de cet air des champs qui vivifient l'œuvre, et dont nous découvrons, pour la première fois, avec une attention charmée, une surprise émue, le parfum dans les vers et l'odeur dans la prose.

LA MAISON DES SYLVIES

La Maison des Sylvies

A Stuart Merrill.

Ta belle maison de Sylvie...
SCUDÉRY (*à Théophile.*)

Dès qu'on a quitté les étangs de Commelle et les bords de la Thève pour entrer dans les bois, l'aspect des sites se modifie. Des allées vastes et taillées où le jour se tamise à moitié dans les feuilles, d'immenses et réguliers chemins d'ombre, la large route du Connétable aboutissant au château, annoncent que Chantilly est proche. Déjà le nom de Sylvie est inscrit aux carrefours, se mêlant à ceux de Senlis, du Gros-Hêtre et du duc d'Enghien. C'est un nom tutélaire et charmant qui domine la contrée. Des bois d'Ermenonville à ceux de Pontarmé, des Étangs à la Forêt de Coye, il plane et murmure ; les eaux argentées de la Thève et de sa sœur la Nonette l'apportent de Loisy et de Chaalis. A Chantilly ce sera le nom

d'une princesse. Ici c'est celui d'une jeune fille que Gérard de Nerval aima. C'était une villageoise ; Gérard la connut à Loisy au temps de sa jeunesse. Son cœur en fut touché à jamais. Sylvie était dentellière; ses doigts de fée couraient tout le jour sur les fuseaux. Il n'y avait pas de plus belle fille aux environs et il fallait la voir danser au bal de Loisy, avec ses pieds menus, le corps souple et charmant, les traits animés, couverte du vaste chapeau de paille enrubanné des bergères. Ils se retrouvaient, tous les ans, à la fête de l'Arc. Là, ils sautaient sous les tilleuls au bruit du violon champêtre. Des tonnelles, peuplées de villageois, fusaient les rires et les chansons ; des paysans endimanchés jouaient du cor et du tambour et, les archers de Senlis, ayant rendu le bouquet à ceux de Loisy, les flèches et les arcs des héros étaient enguirlandés de gui et de chèvrefeuille. Gérard aimait Sylvie : il lui prit un baiser.

D'autres fois, le poète et l'enfant quittaient Loisy, longeaient la Thève, s'égarant « à travers les prés semés de marguerites et de boutons d'or, puis le long des bois de Saint-Laurent, franchissant parfois les ruisseaux et les halliers pour abréger la route ». « Les pervenches chères à Rousseau » poussaient sous leurs pas. Gérard en cueillait pour Sylvie qui lui donnait, chaque fois,

ses lèvres rouges en échange. Et, d'autres jours encore, quand ils étaient las de la marche, le couple s'arrêtait ; et, pendant que, penchée dans l'herbe, Sylvie cueillait des fraises, Gérard, à haute voix, lisait l'*Héloïse*. A Othys c'étaient bien d'autres fêtes ! La tante de Sylvie y demeurait. Il arriva, une fois, que la dentellière y mena le poète. Gérard vit la maison douce et humble, partagea le repas de lait, de pain bis et d'œufs frais que servit la paysanne. Une tranche de lard frite grésilla dans la poêle ; Sylvie alla cueillir des cerises ; ce fut le plus délicieux des bonheurs. Le jour était doux, Sylvie était heureuse ; sa tante souriait dans les larmes et le portrait de l'oncle défunt, en costume des gardes-chasse de la maison de Condé, les cheveux poudrés, les yeux mutins et la lèvre rose, se penchait dans un cadre ovale.

Je pense que, guidés par la flûte champêtre, le chant des bouviers ou le bruit argentin de la Thève, Sylvie et Gérard vinrent d'Ermenonville jusqu'ici. Le pas de l'âne les guida à travers les fourrés ; il y avait du soleil sur les branches ; l'eau était transparente ; on voyait les écrevisses, au travers, se glisser dans les crevasses. Dans le panier qui pendait au côté de l'âne, Sylvie avait placé la dentelle aux fuseaux qu'elle portait à

Chantilly; l'habit de Gérard était romantique. Leur cœur à tous deux était allègre; Sylvie passait la première dans le chemin. Ainsi eussent-ils été jusqu'aux étangs de Commelle, à Orry ou les pommiers de Louvres! Le château de la Reine Blanche les convia à son ombre; une source coule auprès; ils durent s'y abreuver, et ce ne fut pas la moins charmante que cette scène où Sylvie, prenant le flot dans ses mains, le porta aux lèvres de Gérard altéré. Ici Gérard parla. Il dit toutes les belles légendes et comment Mme de Montfort, enfermée dans la tour du château par un époux jaloux, en sortait, tantôt sous forme de cygne et, d'autres fois, par le vivier, sous celle de poisson d'or. Il dit la fille du pâtissier « qui portait des gâteaux au comte d'Orry, et qui, forcée à passer la nuit chez son seigneur, lui demanda son poignard pour ouvrir le nœud d'un lacet et s'en perça le cœur ». Il dit la légende des moines rouges enlevant les femmes sur la route et les petits écoliers perdus. Il dit l'histoire affreuse de la fille du sire de Pontarmé « éprise du beau Lautrec, et enfermée sept ans par son père »; de la façon dont revint Lautrec de la croisade et de son désespoir à apprendre la mort de la demoiselle de Pontarmé. Gérard récita, à Sylvie enchantée, toutes ces belles légendes du voisinage. On était au

pays des Sylvanectes ; les saints s'y étaient montrés, jadis, aux bonnes femmes, avec les pieds et la barbe des Sylvains. Le sortilège de la forêt semblait s'étendre sans limite, et l'on savait encore l'endroit des étangs où Saint-Rieul discourait aux grenouilles, où saint Loup, saint Guy et saint Léonard apparaissaient pour montrer le chemin au voyageur, aider au bûcheron accablé, au chevalier perdu. Au loin, des femmes riaient au lavoir en tapant sur le linge ; leurs coiffes, en se penchant, effleuraient l'eau troublée. Sylvie, attentive, pensait à Mme de Montfort, à la demoiselle de Pontarmé, à Gabrielle que Henri IV aima. C'étaient peut-être elles, les lavandières penchées au bord de l'étang ! Et ces enfants rieurs, jouant à peu de distance, sans doute étaient-ce les mêmes qu'enlevaient jadis les moines rouges ou que le méchant boucher de Clermont-sur-Oise attirait pour les tuer, les hacher ensuite et les vendre à l'étal. Le grand saint Nicolas les avait ressuscités et ils ne se souvenaient plus du boucher, ni des moines cruels. Après quoi, ayant fini de parler, de rire et de s'aimer, le poète et Sylvie revinrent vers leur âne qui paissait des chardons.

Et Sylvie amoureuse disait, en boudant, à Gérard :

— Je veux encore des légendes et savoir tout ce qu'il y eut de merveilleux par ici.

Mais ils entraient dans la forêt. Déjà le nom de Sylvie indiquait les allées. La jeune fille ne pensait pas qu'il y eût d'autres Sylvies ailleurs qu'à Loisy, Charlepont ou Chaalis. Alors comme ils arrivaient à ce carrefour de la Table où se croisent toutes les routes différentes, Gérard commença le plus merveilleux de tous les récits qu'il eût contés jusqu'alors, et comment le nom de Sylvie fut donné à « un bouquet de bois de Chantilly, dans lequel allait rêver si souvent le poète Théophile de Viau... »

§

Madame de Montmorency

Le doux nom de Sylvie flotte sur ces bois fameux, il emplit ces bocages comme celui d'une fée gracieuse de la forêt. Écoutez : le vent dans les arbres et l'eau dans le canal des Morfondus, les pigeons qui roucoulent dans le Hameau et le cours de la Nonette qui descend, de Vineuil, en ruisseaux d'argent, n'ont pas de plus doux murmure, n'ont pas d'écho plus suave que ceux que le nom de Sylvie éveille dans ce parc tout empli de ses souvenirs. Sylvie, Sylvandre, Sylvanire, c'est comme un ordre de Sylves chanté par les

poètes. Le nom charmant emplit ces sites admirables et verdoyants ; il est l'oiseau dans les charmilles, la libellule au long des chemins d'eau, le frisson du cygne sur l'étang. Les statues blanches et vénustes sont l'image de Sylvie ; Sylvie est la reine de ces lieux ; les faisans de Chine et les perdrix lui font cortège ; les daims immaculés portent ses armes gravées au col ; des pages blonds et rieurs soutiennent sa traîne quand elle passe le pont, erre dans les promenoirs ou s'assied sur le banc. Sylvie, c'est, à l'ombre des marronniers, des châtaigniers et du lierre qui se forme en tonnelles, dans le calme des fourrés troublés seulement de la plainte du cerf qui brame ou du bruit de l'eau dans les viviers, le nom d'une femme belle, gracieuse et jeune qui protège les bêtes agiles et innocentes, embellit cette campagne et défend les poètes. Sylvie, c'est une dame du temps de l'Astrée. Le génie de l'Albane serait seul digne de retracer ses beaux traits, de peindre les boucles onduleuses qui retombent sur ce col et sur la gorge ornée de dentelles, de dresser sur ce fond de parc ancien, doré de toutes les gloires, l'image où Sylvie est visible ; seul, le vieux maître de Bologne saurait, dans le cadre d'un ciel idéalement bleu, sur une pelouse émaillée de fleurs, montrer Sylvie regagnant sa mai-

son, lisant des vers ou flattant les oiseaux ; seul il pourrait animer de son pinceau le portrait de cette princesse adorable, habillée de velours et de dentelles de Chantilly, les cheveux semés de perles et les pieds chaussés de vair, se penchant au bord d'une eau que ne versent ni le Lignon, ni l'Anqueuil, mais dont la Nonette emplit les vasques et fournit les cascades. Le peintre bolonais est Italien, Sylvie aussi est Italienne. Son père, le duc de Bracciano, était grand général des galères de Toscane. Elle vient des Médicis. Les peintres l'appellent Diane ; ils trouvent qu'elle en a le front élevé, la chaste et noble grâce. Mais les poètes la nomment Sylvie comme il sied à une reine des bois. Sylvie, c'est Marie-Félicité des Ursins, duchesse de Montmorency...

Nous sommes venus de Commelle et de la forêt de Coye, guidés par ce doux nom ; il volait au-devant de nous comme une colombe ; et maintenant nous voici dans le parc même où Sylvie attendait les poètes. Ceux-ci paraissaient en nombre apportant l'ode ou le compliment. Mme de Montmorency aimait les belles-lettres, et M. le duc aussi. Les poètes, par allusion, le nommaient, dans leurs louanges, Alcide ou Corydon ; ce prince tournait lui-même fort bien la stance. Son amour pour Mme de Sablé ne le rendait ni moins brave à

la guerre, ni moins empressé auprès de la duchesse. Ainsi le cœur du duc Henri pouvait contenir plus d'amour que celui du vulgaire des hommes. Et s'il battit jusque sur l'ultime échafaud où le fit monter M. le Cardinal, c'est moins d'appréhension devant la mort que de regret à tous les souvenirs de bonheur que lui rappelaient autant l'une et l'autre de ces femmes bien-aimées. Au reste, Sylvie ne fut jamais sévère aux faiblesses d'Alcide. M. le duc le savait bien. Ils sont de lui les vers de ce quatrain qu'il adressa à Mme des Ursins, de la guerre du Languedoc, et où il semble implorer sa grâce amoureuse :

La rose et le serpent d'Ursine
Ont un naturel si bénin
Que la rose n'a point d'épine
Et le serpent point de venin.

La rose et le serpent ornaient les armoiries de la duchesse. En se mêlant au blason des fiers Montmorency, ils gardèrent l'aimable douceur de Marie-Félicité.

Mme de Montmorency ne savait point haïr. Les pauvres poètes sont des fous. Cette princesse le savait. Elle a été adorable pour eux. Mairet, Boissat, Saint-Amant, M. de Scudéry trouvèrent, plus d'une fois, asile auprès d'elle. Il était juste

qu'ils la chantassent : il fut bien que le meilleur et le plus malheureux de tous, que le pauvre Théophile célébrât la maison où elle le recueillit. C'est une suite des dix plus gracieuses odes que Théophile ait faites que celles de cette *Maison de Sylvie*, « semi-mythologique, semi-descriptive » et où Gautier, qui s'appelait Théophile comme notre poète, reconnaît « un grand nombre de beautés ».

On sait les colères que le poète souleva à l'époque, autant par sa conduite que par la part qu'il était accusé d'avoir prise au *Parnasse satyrique*. Toute la moinerie, les sergents d'armes et le Châtelet furent à ses chausses ; « le jésuite Voisin, qui — dit Gautier — suborna des témoins, et, par l'entremise du père Caussin, jésuite, confesseur du roi, obtint un décret de prise de corps », le jésuite Reynault et d'autres encore que cite Philarète Chasles : « le boucher Guirbert, de la rue Saint-Martin, le bourgeois Mercier, de la rue Saint-Denis, le prévôt Le Blanc, l'écolier Sajot, l'avocat Anisé, le déclamateur Garasse », jésuite encore et nombre d'autres moines l'insultant en latin. Théophile, accusé d'impiété, d'immoralité et de toutes sortes de vices obscènes, dut s'enfuir de Paris, quitter ces lieux de délices : le Cormier, l'Isle-au-Bois et le cabaret de la Pomme-de-Pin.

Menacé pour ses propres vers et aussi pour ceux qu'il n'avait pas faits et dont Sigongne, Berthelot, Motin, Bergeron, du Rosset, Régnier et tous les autres étaient les auteurs, il songea à se cacher chez M. le duc. Les clameurs le suivirent jusques à Chantilly, le latin du père Reynault et celui de ce petit père Caussin, que Richelieu appelait le « plus malicieux de tous les moines », lui sifflant aux oreilles comme balles d'arquebuse.

— « Allez au feu, bélître, allez disciple de ce grand buffle de Luther ; allez avec vos écrits, empoisonneurs d'âmes », lui criait, de sa voix de fausset, le mordant père Garasse. Et le petit père Voisin d'enfler l'invective en sa gorge criarde afin que les Messieurs du Châtelet l'entendissent : — Allez « libertin, yvrongne, mouscheron de tavernes, esprit insensible à la piété, confrère de la bouteille ! »

Et *le Mercure françois*, à la rescousse, l'accusait de « vers indignes d'un chrestien, tant en croyance qu'en saletez ». Ah ! il était temps de gagner la châtellenie de Chantilly, de se mettre sous l'appui de très haut et très puissant seigneur de Montmorency ! Le Parlement instruisait rapidement l'affaire et le roussi du bûcher flambait déjà aux grègues du libertin...

Ah ! bienheureux asile, inappréciable retraite,

domaine des arbres et des oiseaux où le reçut « Sylvie à la robe blanche » ! Les plus belles heures que Théophile ait vécues se sont écoulées là. Elles se sont passées à chanter ces beaux lieux, à vanter cette retraite, à louer ces parterres, ces charmilles et ces eaux, à offrir à Sylvie le bouquet de ces dix odes où elle est célébrée :

Dans ce parc un vallon secret
Tout voilé de ramages sombres,
Où le soleil est si discret
Qu'il n'y force jamais les ombres,
Presse d'un cours si diligent
Les flots de deux ruisseaux d'argent,
Et donne une frescheur si vive
A tous les objets d'alentour
Que mesme les martyrs d'amour
Y treuvent leur douleur captive.
Un estang dort là tout auprès
Où ces fontaines violentes
Courent et font du bruit exprès
Pour esveiller ces vagues lentes...
Là, Mélicerte, en un gazon,
Près de l'estang qui l'environne,
Fait aux cygnes une maison
Qui lui sert aussi de couronne...

Eux, ces cygnes immaculés, voguent sur les

bassins. Mme de Montmorency ne porte pas une robe plus blanche que leur plumage :

L'estang leur preste sa frescheur,
La Naïade leur verse à boire ;
Toute l'eau prend de leur blancheur
L'esclat d'une couleur d'yvoire...

La torride chaleur d'août ne pénètre point ces fourrés défendus par le lierre, les grimpantes glycines et le chèvrefeuille parfumé. Il fait meilleur ici, dans ce mystérieux « cabinet de verdure »

Enceint de fontaines et d'arbres,

dans ce radieux jardin

Où Sylvie en ses promenoirs
Jette l'esclat de ses yeux noirs

qu'à Paris, au milieu des sorbonagres, des mauvais moines et des gens du guet.

« Cependant que Théophile se promenait tranquille dans les belles allées de Chantilly [1] » discutant, sous les doctes regards de Sylvie, avec Mairet qui venait le rejoindre jusque dans sa retraite, Boissat et ce bossu spirituel : Sanguin de

1. Philarète Chasles : *Les Victimes de Boileau : Théophile de Viau* (*Revue des Deux-Mondes*, 1er août 1830).

Saint-Pavin, le Châtelet instruisait toujours. Le 19 août 1623, au milieu d'un grand concours de populaire, des bannières des confréries et des hommes d'armes du roi, le procureur faisait dresser un grand mannequin sur la place de Grève ; un écriteau y était accroché avec le nom de Théophile et une banderole où ces mots étaient peints en lettres vives : « *Impie*, *athée*, *blasphémateur* ». En même temps, le feu y était mis et une grande flamme s'élevait au-dessus de la place, réjouissant de son éclat ceux qui étaient là. Ainsi rôtissait Théophile à Paris cependant que le poète, caché chez Sylvie, continuait de chanter d'une voix forte et douce

Ce lieu
Où la vertu se refugie
Et dont le port me fut ouvert
Pour mettre ma teste à couvert
Quand on brûla mon effigie...

Maison bienheureuse de Sylvie ! Le génie de Théophile t'a construite des mailles fines de ses vers, des lianes souples de ses odes. Il a aimé à rêver sous le couvert de ces arbres où Henri IV vint chercher jadis les beaux yeux de Mlle de Condé :

Sous ce toit, loin des courtisans,
Alcandre a mille fois gousté
Ce qu'un cœur a de volupté
Quand il trouve un lieu solitaire...

il a, comme un sylvain fourchu, un faune des vieux âges, divinisé ces sites, vanté ces terrasses, accordé sa chanson au destin de ces allées, de ces torrents et de ces bois.

Pour laisser avant que mourir
Les traicts d'une peinture
Qui ne puisse jamais périr
Qu'en la perte de la Nature...

il a dit « ces bastiments orgueilleux », ces promenoirs merveilleux » ; il a chanté les paons, les cygnes et les perdrix, toute la faune héraldique qui suivait Sylvie à la marche,

Ces daims que la honte et la peur
Chassent des murs et des allées...

et ces oiseaux qui

...planent sur leurs eslerons
Et volètent aux environs
De Sylvie qui les regarde...

Ce qu'a dit Théophile ce sont :

Ces arbres bien ornez !

Alors son chant se fait plus discret, plus pénétrant et plus charmant encore :

Je suis ravy quand je contemple
Que ces promenoirs sont bornez
Des sacrez murs d'un petit temple...

Le poète n'a pas de mots assez caressants, de phrases assez charmeuses, d'assez murmurantes rimes pour donner la louange au parc et à la maison, à l'étang poissonneux, aux promenoirs couverts d'ombre :

Une goutte d'eau, une fleur,
Chaque feuille et chaque couleur
Dont Nature a marqué ces marbres,
Mérite tout un livre à part
Aussi bien que chaque regard
Dont Sylvie a touché ces arbres.

Cette *Maison de Sylvie* est le doux asile accueillant. Depuis les heures puériles où il jouait, enfant, près de son petit village agenois, dans les frais paysages de Boussère tout imprégnés de lavande et semés de genêts d'or, Théophile n'a connu repos plus heureux, plénitude plus charmante, plus enveloppant oubli. Sylvie accomplit ce mira-

cle de rajeunir cette Muse de Théophile souillée aux pamphlets et aux chansons à boire, de rafraîchir cette voix habituée aux refrains bachiques, de ramener sur cette face disgracieuse, « osseuse et sèche » [1], un peu du bienheureux espoir. Plus tard, quand les gens d'armes de M. le lieutenant de police l'auront saisi au Châtelet, le poète se souviendra encore que nul lieu du monde n'est plus beau, nul séjour plus heureux. Ah ! maison de Sylvie, comme il vous aimait :

Les plus durs chesnes, entr'ouvers
Bien plus tôt de gré que de force
Peindront pour elle de mes vers
Et leurs feuilles et leur escorce,
Et, quand ils les auront gravez
Sur leurs fronts les plus relevez,
Je sçay que les plus fiers orages,
Ne leur oseront pas toucher.

Et puis, comme il aimait Sylvie elle-même, comme Mme de Montmorency occupait une belle place dans son cœur ! Jeté aux culs-de-basse-fosse de la Conciergerie, dans le cachot même de Ravaillac, livré à ses ennemis mortels, aux procureurs et aux jésuites, il pense à la très haute dame

1. Théophile Gautier : *Les Grotesques.*

qui le reçut dans sa maison et le cacha dans ses bois. Il lui écrit sous le nom de Diane. M[me] de Montmorency était si parfaitement fidèle au duc Henri que personne n'eût jamais osé la comparer à d'autre déesse qu'Artémis la chaste : « Je vous rendrai toujours, lui écrit Théophile, une si parfaite et si respectueuse obéissance que vous n'aurez point à vous repentir d'avoir sauvé la vie au pauvre Actéon. » Aux heures où il pleure dans la geôle infâme, avec les mécréants et les voleurs,

son œil qui suit son désir
Voit Chantilly dans ces ténèbres...

Chantilly est le bon refuge. C'est là qu'il revenait après les fatigues des guerres où il avait suivi M. le Duc. « Un accueil bienveillant mêlé d'admiration et de pitié l'y attendait toujours. Après l'expédition à l'île de Ré, « les ombrages de Chantilly abritèrent de nouveau le pauvre poète perclus des rhumatismes que la Conciergerie lui avait légués [1]. » Bientôt — et malgré un séjour au château de la Selle, en Berri, chez M. de Béthune — il ne tarda pas à mourir. Il fut vivement regretté de toute la maison de Montmorency. M. de Scudéry lui éleva un beau tombeau en vers, puis,

1. Ph. Chasles, *ib.*

écrivit une préface à ses œuvres. A l'instant de passer, il avait demandé avec insistance des anchois à son ami Boissat, lequel les lui refusa craignant que ce mets lui fît mal. Ce fut la dernière fantaisie de ce délicieux homme. Ceux qui l'aimaient envièrent par la suite une mort qui le dispensa d'être témoin des malheurs qui allaient fondre sur M. et Mme de Montmorency.

Boissat l'Esprit, Jean de Mairet restèrent fidèles à Sylvie dans l'adversité. Mairet charmait les heures avant-coureuses du plus grand de tous les deuils de la verve impromptue de sa muse. Tantôt c'était le duc Henri lui-même à qui il donnait la louange :

Là, dans l'effroi des canonnades,
Ton fier visage a moins pâly
Que quand tu fais des promenades
Dans tes jardins de Chantilly.

et, d'autres fois, il dédiait à Sylvie des pastorales, composait pour elle de belles odes et lui lisait ces stances où il vante sa beauté :

Belles fleurs, beau miroir d'une ferme beauté
Puisque votre durée,
Par l'espace d'un jour de printemps ou d'esté
Est souvent mesurée,

En est-il parmi vous dont la vive fraischeur
Esclate en telle sorte
Qu'elle soit comparable au teint plein de blancheur
De celle qui vous porte ?
On ne voit point en vous tant de riches couleurs
Comme on remarque en elle
De rares qualités, qui croissent comme fleurs
Dans une âme si belle !

Hélas ! ces belles roses allaient bientôt se faner sur les joues de Sylvie, ses beaux yeux se noyer de larmes et sa jeunesse se flétrir sous les vêtements de deuil. La disgrâce qui devait entraîner la perte de M. le Duc commença à l'affaire du château de Monceau où ce prince en était venu, par suite d'une dispute avec M. de Chevreuse, à mettre l'épée à la main devant le roi. Louis XIII exigea que M. de Montmorency se retirât quinze jours à sa terre de Chantilly, cependant que M. de Chevreuse retournait, pour le même temps, à son château de Dampierre. Ce fut le commencement de l'irritation qui amena M. de Montmorency à se jeter dans le parti de Monsieur et à s'armer contre le roi. On sait ce qui résulta de la rébellion et comment Sylvie revint de Toulouse, moitié morte de stupeur et d'angoisse, après avoir vu tomber sous la hache du bourreau la chère tête

de son époux[1]. Après quoi elle alla à Moulins où elle fit faire au mort un beau tombeau, puis se retira chez les Visitandines de cette ville où elle ne tarda point à devenir supérieure. De tous les fidèles amis d'une maison si illustre Jean de Mairet fut celui qui se montra le plus attaché. Bien qu'il eût pu lui en coûter, il brava jusqu'au ressentiment de M. le Cardinal lui-même et eut le courage de dédier son *Grand et dernier Solyman* « à très haute, très vertueuse et très inconsolable princesse Marie-Félice des Ursins, duchesse de Montmorency ».

Celle qu'avaient chantée tant de poètes, dont tant de peintres avaient tracé l'image, que le plus noble des hommes avait aimée, acheva de vieillir sous le voile, enfermée à Moulins, dans une petite chambre close au jour, tendue de noir comme un tombeau, à peine éclairée de quelques cierges. C'est là que Mme de Chantal vint la voir et lui porter le salut de saint François de Sales ; c'est là que la vinrent visiter les princes les plus grands du monde, la pauvre veuve de Charles Ier dont le

1. Au moment de mourir, M. de Montmorency écrivit à sa femme : « Mon cher cœur, je vous conjure, par le repos de mon âme, de modérer vos ressentiments et de recevoir, de la main de notre doux Sauveur, cette affliction. » Mme de Montmorency écouta cet appel déchirant. (Voir Amédée Renée.)

malheur était égal au sien, Mmes les duchesses de Longueville et de Châtillon. Cette vie, jusque-là consacrée à l'amour, aux belles-lettres et aux arts, s'acheva dans la plus vive contrition de la piété. Le cœur de Sylvie, recueilli avec le dévidoir, la quenouille et un petit portrait qu'elle avait laissés, est conservé à Nevers chez les dames de la Visitation. Son corps est à Moulins auprès de celui de son époux dans le beau tombeau sculpté par François Anguier. Mais son souvenir est toujours à Chantilly; il habite dans le parc et dans cette maison qu'a célébrés Théophile. C'est lui qui s'exprime encore dans la voix des oiseaux, le murmure des bassins et celui des feuillages. Il emplit ce coin du monde, solitaire et charmant, d'une mémoire qui ne peut pas périr. Le nom de Sylvie est inscrit sur les arbres, il nomme la maison, il habite les charmilles et du plus loin qu'on vienne il revit dans le concert des mille voix de la forêt...

§

Claire-Clémence de Maillé-Brézé

Sanctifiée du souvenir de « Sylvie à la robe blanche » la maison, désormais impérissable de

ce qu'un poète l'avait chantée, s'entoura de plus d'attrait invisible et charmant. L'Amour y fut pleurer comme à un refuge, et, sur les pas de Théophile et de Mme de Montmorency, d'autres hommes sensibles et d'autres dames amoureuses vinrent dans cette douce retraite méditer loin du bruit et des fêtes que menaient constamment les Condé au Château. Condé lui-même, le vainqueur de Lens et de Rocroi, y vint promener sous les charmilles avec sa belle du Vigean. Las de la magnificence des canaux peuplés de cygnes, des parterres bien ornés d'où montaient les jets d'eau, de toute la pompe un peu froide des terrasses, des pelouses et des massifs plantés de carreaux de l'invention des jardiniers, M. le Prince se réfugiait souvent dans ce lieu de retraite ; il s'y épanchait, auprès de son amie, de tout l'ennui des spectacles où sa gloire le forçait de paraître. Et il y avait bien d'autres dames ! Marie de Hautefort, Mmes de Longueville et de Chevreuse, Mlle de Bourbon et de Montpensier, Mmes de Montbazon et maintes belles personnes qu'attiraient à Chantilly les réjouissances de toutes sortes dont les loisirs intermittents de la paix permettaient à Condé de les distraire. Ombrages couverts, paysages faits à souhait, jardins fantaisistes à la française, pièces d'eau peuplées de truites et de carpes, dont

une nacelle pavoisée fend l'onde d'une rame légère, délicieux refuge de fiction et de poésie, que de cortèges d'amants et d'amantes, de princesses et de poètes ont vu passer vos marbres mythologiques, les dieux engainés dans la pierre et les tritons de bronze immobiles sur la rive ! Les daims immaculés et les biches plaintives qui avaient vu Sylvie, jadis, se complaire à les admirer, quittaient leur solitude pour venir manger à la main des dames. Les paons et les perdreaux, perchés sur les rampes de marbre, offraient la beauté de leurs plumages à l'eau qui les mirait. Les étangs ombragés se troublaient du bruit léger que faisaient les colombes en buvant. Et, sous le couvert des charmilles, de fugaces apparitions de chairs et d'étoffes mêlées révélaient la présence de nymphes qui folâtraient et venaient jusqu'à la rive pour baigner leurs pieds nus. Entre les branches luisait le toit d'ardoises de la maison de Sylvie. Un escalier à balustres en précédait l'entrée ; du sable fin criait sous les pas, une belle allée de treillage offrait là ses arcades de verdure ; des guirlandes de roses, de vignes et de clématites retombaient en murailles odorantes; une vasque, au milieu, gémissait ; des mystères du bois montaient des parfums enivrants ; le printemps adorable chantait dans le bruit des ramures et, le

murmure des colombes en apportait le frisson jusqu'au seuil de la maison charmante où, Sylvie éplorée et nouvelle, venait se réfugier, dans les larmes et le chagrin, la pauvre Claire-Clémence de Maillé-Brézé !

Ah ! que triste avait été la journée où cette jeune personne, quittant la maison de son père, le vieux maréchal de Brézé, entra dans celle de Condé pour être mariée à M. le Prince ! Dès cette heure commença la longue et dure vie amère qui la liait à un homme qui ne l'aimait pas, à une famille qui la détestait et ne cessa une seule fois de faire tout pour la mortifier. Ce n'était pas que la nouvelle princesse de Condé fût très laide. Mme de Motteville dit qu'elle « avait les yeux beaux, le teint beau et la taille jolie » ; Lenet ajoute « qu'elle était bonne, belle et autant agréable qu'il y en aist à la cour » ; et l'émail de Petitot, qu'on peut aller contempler au Louvre, loin de lui être désavantageux, permet d'apprécier une beauté qu'elle avait charmante. Sans doute Mlle de Brézé n'avait point appris à connaître, auprès de ses gouvernantes provinciales, de l'habitude des cours. Son père, vieux guerrier fruste et libertin, n'avait jamais songé à la doter de belles manières, et, bien que Mlle de Brézé fût parée de beaucoup de dons naturels, ceux-ci s'étaient développés de telle sorte

qu'ils ne pouvaient point suffire à affronter l'élégance précieuse de Chantilly. Il n'y eut pas, dès le premier jour, d'humiliations que ne lui fissent endurer les princesses. Charles Asselineau, qui a laissé une vie de la pauvre Claire-Clémence, écrit que « sa belle-mère, Charlotte-Marguerite de Montmorency, la méprisait ; Mme de Longueville, sa belle-sœur, ne l'estimait pas ; Mlle de Montpensier déclare qu'elle lui faisait pitié ».

M. le Prince — alors duc d'Enghien — ne l'avait épousée que par contrainte ; il fut très longtemps à la tenir à distance et ne consentit à lui rendre, pour la première fois, ses devoirs, que parce que le cardinal de Richelieu, dont Mlle de Brézé était nièce, lui en avait fait porter à demeure l'ordre formel. Un instant seulement, la distance sembla se rapprocher entre les époux. Ce ne fut pas, comme on pourrait le croire, à la venue de M. le duc de Bourbon, qui fut le fils unique que Mlle de Brézé ait eu de M. le Prince, mais bien plutôt au moment des affaires de la Fronde. La conduite de la pauvre Claire-Clémence s'y montra si vaillante et M. le Prince en fut si touché qu'il lui manda du Havre un exprès où il l'assurait de l'attachement de son cœur pour elle : « Il me tarde, madame, disait le Prince, que je sois en état de vous embrasser mil fois pour toute

l'amitié que vous m'avez témoignée, qui m'est d'autant plus sensible que ma conduite envers vous l'avoit peu méritée ; mais je sçauray si bien vivre avec vous à l'advenir, que vous ne vous repentirez pas de tout ce que vous avez faict pour moy, qui fera que je seray toute ma vie tout à vous et de tout mon cœur. »

Revenue de Montrond à Chantilly, à petites journées de voiture, avec son fils dans les bras, la princesse trouva cette lettre que lui porta son fidèle serviteur Lenet, et qui semble bien être la plus grande preuve d'amour que l'inconstant prince lui ait donnée en sa vie. Cette lettre est là. « Elle la prend, dit Asselineau [1], elle pleure, elle la baise; elle la relit, elle veut la savoir par cœur (car elle peut la perdre !); puis elle choisit sur sa toilette son plus beau ruban (un ruban *couleur de feu* !), et y coud cette précieuse lettre, pour la pouvoir toujours porter sur elle, sous son vêtement, — sur sa chemise, — dit crûment Lenet, qui ajoute que ce délire de joie dura jusqu'au lendemain. » Après quoi elle vint tout d'une traite à Paris se jeter aux pieds de la Reine pour lui demander la grâce de M. le Prince...

1. Charles Asselineau : *Vie de Claire-Clémence de Maillé-Brézé, princesse de Condé* (Paris, 1872) ; Octave Homberg et Fernand Jousselin : *La Femme du grand Condé.*

Maintenant, quand la Princesse vient au bosquet de Sylvie et se glisse furtivement, comme en faute et les larmes aux yeux, dans la petite salle Marie-Félice que Mme de Montmorency habita, c'est pour y relire le billet brûlant où le Prince lui assure « qu'il sera toute sa vie à elle et de tout son cœur ». Ce billet enflammé, Claire-Clémence l'a caché près de son cœur et son sein, en battant, en devine le contact. Il est noué d'un ruban à la couleur de son amour. Ce sentiment est, chez Mme de Condé, si grand pour M. le Prince qu'il touche à l'adoration. Que de vœux a formés cette parfaite amante pour voir revenir à elle le héros admirable qu'elle n'approche qu'en tremblant ! Que grands sont ses désirs de pouvoir le convaincre de tout le feu dont elle brûle pour lui et comme ses yeux en larmes s'essuient rapidement, déjà prêts à sourire, à l'idée qu'il pourrait paraître, rien qu'au bruit que font les pas des promeneurs dans les chemins du bosquet ! Son souhait le plus ardent serait que Condé se montrât sur le seuil, la prît entre ses bras et la tînt contre lui un instant comme il fit à Marthe du Vigean, avant que celle-ci entrât au cloître des Carmélites.

Hélas ! les malheurs politiques n'ont que peu touché M. le Prince et la nouvelle Sylvie serait seule à pleurer si, parfois, ne se glissait, à pas

lents dans son ombre, quelqu'un des gentilshommes de sa suite, M. de Saint-Mégrin, Coligny-Saligny ou ce marquis de Cessac qui l'aida autrefois à revenir de Montrond avec son fils, et que le même Coligny tua plus tard, à Bordeaux, d'un coup de lame donné en duel. Mais la maison de Sylvie est protectrice, et, si Mme la Princesse de Condé y fut aimée de ces Messieurs, c'est de la même façon, qu'au même lieu, Mme de Montmorency le fut de Théophile de Viau. La maison où Sylvie a passé n'est que le discret refuge de celles et de ceux que l'amour chaste a blessés. C'est un temple dans les bois gardé par les colombes. Les dernières fois que Mme de Condé y vint seule ou suivie d'un de ses gens, ce ne fut que pour relire à satiété, dans le cadre d'un des endroits les plus beaux et les plus solitaires du monde, ce billet où M. le Prince lui avait fait, sans la tenir, la promesse de l'aimer...

Mme la Princesse ne devait plus revoir ces beaux lieux, ni, de sa clef d'argent, ouvrir la petite porte de la maison discrète où elle vint plus d'une fois cacher sa peine et ses larmes. On sait ce qui lui arriva et comment, se trouvant à Paris, au Palais Luxembourg, l'un des gentilshommes qu'elle affectionnait le plus pour sa courtoisie à la servir, M. de Rabutin, parent du comte de Bussy, se prit

de querelle devant elle avec un valet du nom de Duval, dégaina contre lui et visa si bien le drôle, au moment que Mme de Condé s'interposait, que la pointe de l'arme alla se planter dans la gorge de cette Princesse où elle ouvrit une blessure sanglante. L'affaire n'eut pas que des suites judiciaires. M. de Rabutin gagna l'Allemagne, où il fut tenter fortune sous les drapeaux de l'Empereur. Duval, protégé de M. le Prince, réussit à s'enfuir avant que le Châtelet s'en mêlât et Mme la Princesse demeura humiliée, souffrant moins de la blessure qui lui était faite que de toutes les calomnies qu'on répandit contre elle. Celles-ci prirent un tel corps, touchant le cas des deux hommes qui s'étaient battus pour elle, qu'on soutint que c'étaient ses amants et que M. le Prince, outré de ce que Mademoiselle en avait ri à la cour devant le Roi, obtint de celui-ci que dès que Mme de Condé serait guérie, on la mènerait en prison à Châteauroux. Le plus odieux est que M. le duc de Bourbon poussa son père à cette extrémité et que Mme la Princesse, trompée par son fils et par son mari, victime de toutes les haines familiales qui ne lui pardonnaient pas d'être la nièce de Richelieu, mourut ainsi dans la honte et dans le déshonneur, loin de cette maison de Sylvie qui fut peut-être le lieu du monde où elle eut le plus

de bonheur, et cela à cause du calme qui y régnait, du décor de verdure, de l'amitié des biches et des colombes charmantes qui y venaient manger et boire dans sa main...

Le deuil enveloppa à nouveau ces lieux agrestes et solitaires. Pour la seconde fois la porte resta close de la maison de Sylvie. Segrais et Sarrazin ne songèrent plus à la chanter, le malicieux Santeul la délaissa. Ce « La Fontaine de collège au gros sel », comme Sainte-Beuve a appelé ce prêtre poète latiniste, las de rimer ces *Chantilliennes* où il avait célébré les fontaines, le château, le hameau et les jardins de Chantilly, délaissait le ton de ses odes à la Le Nostre et la Quintinie, pour louer la naissante cour de Sceaux où la duchesse du Maine le conviait [1]. La Bruyère, vieux et podagre, ne s'égarait plus sous ces ombres où il était venu, du temps de Mme de Condé, rêver de Mme de Boisfranc de Belleforière ou de cette Mme de Boislandry qu'il a peinte sous le nom d'Ar-

1. « Le grand Condé aimait beaucoup Santeul et M. le Prince son fils l'appelait souvent à sa maison de Chantilly. » La Bruyère a peint Santeul sous le nom de Théodas : « Ce portrait est très ressemblant. M. de La Bruyère connaissait le caractère de Santeul : ils se trouvaient ensemble trois mois de l'année à Chantilly. » SANTOLIANA : *La Vie de Santeul, ses bons mots* par M. DINOUARD, chanoine de Saint-Benoît et de l'Académie des Arcades (Paris, 1764).

ténice. Mme la duchesse de Longueville, retirée à l'Abbaye de Port-Royal-des-Champs, ne menait plus ses pas en un lieu où son frère, par le fait de l'exil de Mme de Condé, avait porté le silence et la mort. Mlle de Vigean était aux Carmélites, et Mademoiselle à la merci de Lauzun. Aucun de ceux et de celles dont la présence avait donné du lustre aux bosquets, aux charmilles et à la maison ne s'égarait plus au domaine de Sylvie. Ces princes et ces princesses s'étaient retirés du monde ; les poètes étaient morts; M. le Prince était devenu sénile et bougon. M. le Duc son fils commençait à l'être et aucun de ceux qui venaient ici, jadis, en pèlerinage, ne songeait plus à porter l'offrande d'une fleur ou d'une ode à ce Temple dédié à l'Amour par Sylvie.

§

Mademoiselle de Clermont

La maison ne se rouvrit que pour les noces de M. le Prince de Conti avec Mlle de Blois. L'amour rentra en vainqueur dans cette retraite agreste d'où il était parti en larmes et pleurant pour l'exil. Ce fut le malicieux abbé de Chaulieu qui donna le compliment aux mariés. Aux pampres

et aux lambrusques qui retombaient en festons au-devant de la fenètre de la chambre nuptiale, il suspendit ces

COUPLETS IRRÉGULIERS

Faits pour être chantés à la porte de la Maison de Sylvie, à Chantilly, où devait venir coucher M. le Prince de Conti, deux jours après son mariage, en 1687.

Séjour délicieux, retraite consacrée
A chanter autrefois les peines de l'Amour,
Vous êtes, dans cet heureux jour,
Pour ses seuls plaisirs préparée.
C'est à toi, prince charmant,
D'achever la métamorphose,
En y faisant tout autre chose
Que d'y soupirer vainement.

Puissant dieu des jardins, que tout amant révère,
Prête-nous un secours à présent nécessaire;
Viens répandre en ces lieux tes dons et ta vertu
Sur un jeune héros qu'un doux hymen engage,
Qui, malgré son grand courage,
Nous paraît trop abattu.

Tel époux de bonne mine,
De grand air, de taille fine,

Pour les combats d'amour paraissait un trésor,
Dont l'épouse, en confidence,
Dit, après l'expérience :
Tout ce qui reluit n'est pas or.

Qui veut aller trop loin, prince, souvent recule.
Modère un peu ton amoureuse ardeur :
Pour avoir la valeur d'Hercule
On n'est pas obligé d'en avoir la vigueur.

Adieu, c'est assez brocardé.
Satisfais tes désirs, contente notre envie :
Fais de la maison de Sylvie
Sortir, si tu peux, un Condé.

M[lle] de Blois était fort belle et valait que son époux se donnât la peine d'écouter les conseils de l'abbé. Sur le toit de la maison où Sylvie pleura, les pigeons recommencèrent à roucouler ; ce lieu d'amour revit bientôt les hôtes qui l'avaient laissé. Les paons aux queues brillantes et les faisans de Chine repeuplèrent les bocages désertés et le rossignol des nuits, comme au temps de M[mes] de Montmorency et de Condé, se reprit à pousser ce chant sonore que continua, en le prolongeant, l'écho de la forêt. Ainsi était rompu le désolant sortilège qui pesait sur ce refuge adorable et gracieux. M[lle] de Blois, du rire léger de ses dix-huit ans, chassa le deuil et le regret de ce

temple consacré à l'amour malheureux. Cette jeune Sylvie ne fit que s'arrêter une nuit au pavillon champêtre où elle ramena les Muses. Mais la maison ne se referma plus. Et quand, près de quarante ans plus tard, Mlle de Clermont y vint, avec M. de Melun, vivre son roman d'amour, elle trouva encore, au clavecin, les couplets à chanter de l'abbé de Chaulieu noués d'un ruban éteint et jaunis par le temps.

M. le Duc de Bourbon fit beaucoup pour l'embellissement de toute la partie du parc qui entoure la maison. Le duc de Saint-Simon a écrit à quel point le fils des Condés aimait cet endroit et les milliers de livres qu'il dépensa pour en étendre les limites, les verdures en compartiments et l'importance des eaux. Les superbes écuries qui précèdent le château datent aussi de ce temps-là. Elles disent la splendeur des équipages, le luxe des meutes, le nombre des piqueurs et rappellent le souvenir de ces chasses fameuses où M. le duc conviait le roi, le régent et ses filles, enfin tous les princes, à ces parties champêtres que Mlles de Charolais et de Clermont, ses sœurs, rehaussaient de leur présence. Le hameau ne fut ajouté que dans la suite, aussi bien que le jardin anglais, le pavillon romain, le temple de Vénus, la Cascade de Beauvais et ces deux îles d'Amour et du Bois-

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

Vert que la Nonette entoure de ses eaux transparentes. Mais le parc existait au moment où se noua et se dénoua, avec une brièveté effrayante, le roman passionné que Mlle de Clermont et M. de Melun y étaient venus vivre.

C'est ici l'aventure de la dernière des Sylvies. Mme de Genlis l'a contée en un roman que Sainte-Beuve apprécie et qui est peut-être bien la chose la plus gracieuse que cette Mère-Caquet-Bon-Bec écrivit en sa vie. Le *portrait de Mlle de Clermont aux eaux minérales de Chantilly* a été tracé par Nattier et se trouve dans la galerie de peinture du château actuel. On y voit une jeune personne vêtue à la manière des nymphes, d'une robe qui enferme la gorge en laissant passer le cou. Celui-ci est rond et potelé ainsi que le bras et l'épaule qui sont faits à ravir. Le visage est vif et animé ; les traits ont de la finesse, les yeux de l'éclat et la bouche est petite comme celle d'un enfant. J'ai cherché, à côté, le portrait de Louis II de Melun, prince d'Epinoy et duc de Joyeuse, et ne l'ai point trouvé. Mais Mme de Genlis a écrit combien ce prince était noble, charmant, empressé à plaire, courageux, magnifique et doué de tant de vertus qu'on a de la peine à croire qu'un homme pût être à ce point parfait. J'imagine ce couple harmonieux et charmant descendant au jardin

comme celui de Renaud et d'Armide, les mains liées par l'amour et la rose à la lèvre. L'allée de Melun existe encore dans le parc où elle croise celle de Sylvie. Mme de Genlis l'appelle « l'Allée fatale » parce que c'est à cet endroit que le cerf donna le coup mortel au malheureux prince. « C'est dans le bois de Sylvie, c'est dans l'allée fatale de Melun, dit Mme de Genlis, c'est sur la trace de deux amants infortunés que j'ai médité le triste récit de leurs amours. » Celui-ci sera digne des précédents. De tant de Sylvies qui parurent dans ces lieux Mlle de Blois fut la plus heureuse, mais le sort qui y conduisit, à tant d'années d'intervalle, Mme de Montmorency, la princesse de Condé et enfin Mlle de Clermont fut pour ces trois princesses aussi mortel qu'inexorable. Mme de Genlis a conté tout cela et comment se noua l'aventure. Disons seulement, après elle, que celle-ci commença de la même sorte que toutes celles de cet ordre : par le badinage et la mutinerie. M. de Melun, prince d'un naturel sérieux, n'était point de ceux qui se livrent aussitôt à l'épanchement. Mlle de Clermont s'en aperçut et l'en blâma. Le soir, à la lecture, dans le petit cabinet du château, dans le parc de Sylvie ou à l'île d'Amour ils se retrouvaient volontiers, se querellant sur leurs sentiments. D'abord Mme de G... fut de ces

promenades. Ils se rencontraient au Vertugadin, à l'endroit des statues, et cependant que tous les invités de M. le Duc jouaient dans les salles du château brillamment éclairées, au billard ou au cavagnole, ces trois ombres se glissaient furtivement, de peur d'éveiller les cygnes, au long du canal de la Manche. De là à l'allée des Philosophes et de celle-ci à l'île d'Eros il n'y a qu'un pas. Les jeunes amants ne tardèrent point à le franchir un grand nombre de fois, seuls désormais et sans Mme de G... L'île d'Amour est charmante ; un petit kiosque treillagé de façon chinoise y protège le marbre d'un jeune dieu ailé, d'une beauté idéale. On y accède par un terre-plein bordé de massifs touffus qui le défendent au regard. Au temps des Condés un groupe idyllique, figurant un jeune jouvenceau aux pieds d'une nymphe attentive et appelé *la Déclaration*, faisait vis-à-vis à l'image de *l'Amour*. Mlle de Clermont et M. de Melun rêvèrent plus d'une fois d'assortir ce beau groupe à leurs vœux. Les fêtes que M. le Duc donna peu après permirent encore aux jeunes gens, par la complicité du désordre que cela répandit dans le château, de s'approcher plus avant dans la confidence. Il arriva une fois qu'à la promenade en calèche une jeune paysanne, s'approchant de la voiture de

Mlle de Clermont, tendit un placet en pleurant.

La jeune niaise s'y plaignait de ce qu'un valet du château, l'ayant séduite, cherchait maintenant à l'abandonner ; aussi suppliait-elle Mademoiselle de s'intéresser à son cas. « Si Votre Altesse m'abandonne, disait-elle en ce placet lamentable, je n'aurai plus de ressource que de m'aller jeter dans le grand canal. »

M. le Comte et Mademoiselle n'entendirent point que la fillette en vînt à une fin si regrettable. On « retrouva la paysanne au château, dit Mme de Genlis ; le valet de pied fut appelé, sermonné, la jeune fille richement dotée, les deux amants raccommodés, et l'engagement du mariage irrévocablement pris ». Cette aventure, que M. de Melun et Mademoiselle traitèrent avec la même chaleur que si elle leur eût été propre, leur sembla comme un gage heureux qu'ils se donnaient de l'avenir. Le soir du même jour, après souper, à la promenade en gondoles illuminées qui eut lieu sur le grand canal, M. de Melun vint rejoindre Mademoiselle. Le bruit que faisaient les musiciens avec leurs instruments aida à leurs confidences et il sembla que celles-ci fussent allées assez loin pour que M. de Melun, de manière à sauvegarder le bonheur de son amie, songeât à prendre congé d'elle et à revenir à Paris.

On juge du désespoir de Mlle de Clermont et dans quel abattement la laissa un départ qui la désolait. C'est le temps où elle se retira dans la maison de Sylvie pour y pleurer sans être vue. Un bal splendide ayant été offert au château par son frère, cette princesse, prétextant d'être souffrante, refusa d'y aller.

Enfin revint M. de Melun. Mademoiselle quitta sa retraite mélancolique et ce fut, des deux parts, une joie inexprimable à se revoir. Mlle de Clermont avait établi Claudine, la servante qu'elle avait mariée au valet de pied, dans la laiterie qui est proche du parc de Sylvie. Le jeune couple y demeurait dans une chaumière rustique que la princesse avait fait construire exprès. M. de Melun venait là souvent rejoindre son amante. Claudine leur servait du lait à la tasse, et ils firent si bien les choses qu'un mariage fut résolu. La maison de Sylvie devait en cacher le mystère ; mais l'union préalable devait se consommer à la laiterie. Le chapelain de Mlle de Clermont s'offrit à unir les fiancés. Le lendemain du jour où cela était convenu, à deux heures de la nuit, Mademoiselle quitta le château appuyée au bras d'une suivante. M. de Melun l'avait devancée à la laiterie. Claudine s'était empressée à parer des fleurs les plus belles son logis de paysanne. Ce fut son mari et le valet de

M. de Melun qui servirent de témoins aux illustres époux et qui tinrent le poêle au-dessus de leurs têtes cependant que le chapelain officiait. La maison et le parc de Sylvie furent témoins du bonheur où se livrèrent ensuite ces parfaits amants.

C'est sur ces entrefaites que M. le Duc revint, précédant la visite du roi et tenant à ce que tout fût fait magnifiquement pour recevoir le monarque. M. de Melun et Mademoiselle l'aidèrent fiévreusement à organiser la décoration de Chantilly. La parure de la maison de Sylvie fut laissée aux soins de Mademoiselle. Au-devant de la chaumière de Claudine, qui en était toute proche, cette princesse fit élever une façade de mousse et de fleurs représentant un petit temple rustique avec ces mots tracés sur le fronton de feuillage : *Ici est le temple de l'amour et du mystère.* Il n'y eut que ceux qui étaient dans le secret du mariage qui purent comprendre le sens de cette énigme. Enfin tout se fit si bien que la fête s'annonça comme parfaite.

Le roi vint. Il n'y eut pas de richesse qu'on ne dépensât pour l'accueillir. Une magnifique chasse à courre vint ajouter aux réjouissances. C'est là que M. de Melun devait trouver la mort. A peine celui-ci, en quittant la voiture de Mlle de Clermont, venait-il de s'engager dans l'allée qui croise celle de Sylvie, qu'on entendit un grand

cri. Un cerf, pressé par les meutes, croisait ce chemin au moment que M. de Melun y passait. Affolé par les abois des chiens et le bruit des cors, l'animal, se précipitant, donna de l'andouiller dans M. de Melun. Celui-ci tomba pour ne plus se relever. Le désespoir de Mademoiselle fut si grand qu'elle faillit mourir. Hélas ! ce fut M. de Melun qui mourut [1].

Lemontey dit que Mlle de Clermont demeura fidèle au souvenir de son époux. Bientôt elle déserta le château si complètement qu'on ne la vit presque plus au Cabinet des Singes que Christophe Huet avait peint pour lui plaire. Ni le salon des chasses, ni celui de la Musique, ni la pompeuse galerie où sont peintes les actions de M. le Prince ne reçurent plus sa visite. Surtout elle détestait la galerie des Cerfs en raison de ce que c'était l'un de ces animaux qui avait tué M. de Melun. Ses seules promenades furent pour l'île d'Amour, le quai verdoyant du canal des Morfondus, la laiterie où Claudine la recevait et sur-

1. « Le duc de Melun fut d'abord secouru par le duc de Bourbon et par le comte de Clermont. Le sieur Flandin du Montblanc, chirurgien du roi, lui mit le premier appareil et on le fit porter au château où il mourut aujourd'hui 31 [août 1724] à cinq heures du matin, dans la trentième année de son âge, après avoir reçu tous les sacrements et avoir fait son testament. » H. Thirion (*Étude sur Mme de Prie*).

tout le parc et la maison de Sylvie. C'est là, dans cette demeure des larmes, que la plus fidèle des femmes enfouit ce veuvage mélancolique qui ne finit que par la mort. Les ombres de tous les couples qui étaient venus y gémir furent accueillantes pour elle [1]...

§

Le temps n'est plus où le poète venait ici avec son amie. La dernière fois que Gérard de Nerval visita Théophile, dans les bosquets charmants que son souvenir habite, ce fut le cœur endeuillé de la tristesse où il avait trouvé Sylvie.

1. De travaux plus récents, notamment d'une étude publiée dans *le Journal des Débats* (juillet 1908) par M. André Hallays, il apparaît que la *Mlle de Clermont* de Mme de Genlis ne se confondit point complètement à la « Sylvie » de la réalité. Des principales raisons qu'on peut réunir à ce propos, il en est une — dit M. A. Hallays — qui semble sans réplique : « Veuf d'une princesse de Rohan, M. de Melun, peu de temps avant sa mort, venait de se remarier à Mlle d'Albret. En épousant Mlle de Clermont, il eût été bigame. » « *Mlle de Clermont*, ajoute M. A. Hallays, n'en resta pas moins, malgré l'invraisemblance de beaucoup d'épisodes, « un livre délicieux » offrant de grands mérites : une rapidité merveilleuse, une adresse et une aisance parfaites pour enchaîner les divers épisodes de l'histoire, un art de conter facile, souple et naturel. Si l'on s'en tient à la composition de l'ouvrage, c'est un modèle : Mérimée et Maupassant n'ont rien fait de plus précis et de plus industrieux. »

C'était bien toujours la même fille charmante aux beaux cheveux noirs, à la taille mince et dont le front se cachait sous le large chapeau de paille des campagnes ; mais l'œil n'avait plus ce vif éclat qui faisait que les autres filles disaient à Gérard : — Qu'elle est jolie, ton amoureuse, petit Parisien ! Le corps n'avait plus le même abandon, le visage était plus sérieux. C'est que depuis le temps où Gérard avait mené Sylvie à Chantilly, en lui narrant les contes des fées, des poètes et des princes, bien des larmes avaient coulé sur les joues de la dentellière.

— Vous ne travaillez donc pas à votre dentelle, aujourd'hui ? disait Gérard...

— Oh ! je ne fais plus de dentelle ! On n'en demande plus dans le pays, même à Chantilly, les ateliers sont fermés, disait Sylvie.

Et Gérard pensait bien que Mme de Montfort, Mmes de Montmorency et de Condé, Mlles de Blois et de Clermont n'allaient plus au village faire l'achat de leurs parures. Ce temps lui parut ancien. Il s'étonna qu'il y eût si longtemps que ces dames ne fussent venues à la promenade à Loisy. Sans doute, étaient-elles mortes. On les avait jetées dans l'étang ; maintenant, c'étaient les brillantes nixes qui jouaient dans les eaux de la Nonette

en se couronnant de feuillages! Mais les carpes et les truites étaient mortes à leur tour dans la Nonette. Et la vieille tante d'Othys aussi était morte qui leur faisait, jadis, si bon accueil et leur offrait du lait et des fraises. « L'époque n'est plus où les chasses de Condé passaient avec leurs amazones fières, où les cors se répondaient de loin, multipliés par les échos. » Gérard évoquait le temps où Rousseau vint ici. Les tilleuls qui bordent la Thève l'avaient vu souvent autrefois. Et maintenant il n'y avait plus que des souvenirs ! Le profil de Sylvie était grave ; le poète songeait que son cœur était triste et il pensait au pauvre Théophile qui faillit être brûlé en sa vie et qui, depuis sa mort falote, habitait avec toutes les ombres des amoureuses dans la petite maison claire qu'on a relevée depuis et où ses vers sont gravés... Maintenant Gérard aussi est mort. On sait comment et comme quoi sa fin n'eut rien à envier à celle de Théophile. Ils revivent pour nous, l'un près de l'autre, dans ces lieux agrestes. Et, le soir, quand le ciel est clair et que dans l'Ile d'Amour se détache, blanche et nue, la statue de l'Archerot, on les voit aux bras de Jean de Mairet, de Santeul et de Chaulieu, sautant sur leurs pieds de faunes et jouant de leur violon aigre pour charmer leurs Sylvies.

POUSSIN AUX ANDELYS

Poussin aux Andelys

La Normandie, la belle pluvieuse, que le soleil d'été fait si rayonnante, n'est-elle pas plus admirable encore quand, au printemps en fleur, ses pommiers s'élèvent sur la terre mouillée, en neige d'un rose tendre ? Alors tout, dans son étendue, prend des proportions agréables : le ciel lavé d'eau se tamise et s'argente ; au-dessus des collines descend une buée douce et les peupliers, élevés sur ses rives, perpétuent en les animant le mouvement lent des coteaux, la pente insensible des terres et l'accent plus grave du lent fleuve en marche.

Des Andelys où Poussin vécut son enfance jusqu'à Grand-Couronne, au delà de Rouen, où Corneille habita, la Seine décrit sinon la plus vaste, au moins la plus belle, la plus pleine de ses boucles. La souplesse de sa ligne d'eau, qui s'est essayée, entre Mantes et Bonnières, en un premier rythme, acquiert — dès la belle forêt des Ande-

lys — son développement le plus ample, son cours le plus large et le plus parfait. Au delà de Grand-Couronne, le fleuve vaincra son indolence ; à peine paressera-t-il aux arceaux de Jumièges et — dès Caudebec — d'un trait impatient, il gagnera la mer. Mais cela ne viendra qu'après que nous l'aurons pu contempler ici !

Aux Andelys, dès le moment qu'il entre dans cette magnifique aventure des eaux, dans cet harmonieux essor de sa courbe la plus forte, le fleuve n'a pas reçu encore cet élan ; sa mobilité est presque insensible ; son détour sinueux, loin d'accélérer la marche impétueuse de son cours, la tempère au point que les maisons de Port-Morin, de la Vacherie, les bois de l'île Contant et le Château-Gaillard se reflètent comme en un cristal immobile d'eaux mortes. La modération du beau paysage, sa vigueur recueillie, sa force sans emphase éclatent sur ces rives comme en beaucoup de toiles que Poussin a peintes ; et, sans aller, comme l'ont fait ceux qui ne voient jusqu'à l'exclusivisme, dans les tableaux du maître, que des vues de Normandie, efforçons-nous de surprendre, sous l'air italien, un peu de cette buée de France, de ce rythme de Seine, de ce parfum discret des fleurs de pommiers dont ce berceau de ses jours est tout embelli.

*
* *

Le pays est plein de pentes et de vallonnements ; le sol, arrosé par des eaux perpétuelles, est d'une fertilité sans pareille en France ; les peupliers les plus hauts, les plus forts, les troupeaux les plus nourris de sève croissent sur ce sol. Le plateau normand, qui s'étend de l'Epte à l'Aubette et que limite la Seine, coupé de rus, alimenté de fontaines, est aussi verdoyant que la Hollande. C'est le Vexin âpre et fort, puissamment campé sur sa terre. De l'autre côté, en face le petit Andely, entre la Seine et l'Eure, dans le sens de Gaillon, c'est le second plateau de la région, l'*Ile de Grâce*, comme on dit : celui-là est le mieux disposé pour la vue et ferme le décor. Quand le petit Nicolas Poussin venait de son hameau de Villers, en promenade ici avec Quentin Varin et qu'il accédait, par un sentier de chèvre, au Château-Gaillard, il pouvait, au-dessus du clocher de Saint-Sauveur, embrasser cette vaste étendue de l'*Ile de Grâce ;* il en voyait les cimes osciller sous le vent, les moissons bouger, les villages lentement se montrer sous les saules ; le sens des proportions lui était livré ; et, pour la première fois qu'il ouvrait ses yeux sur un grand paysage, il en surprenait

l'ordre intime et doux, il en scrutait l'étendue et, de ses yeux sérieux d'écolier appliqué, il en comprenait les plans successifs, les étages de verdure, les jeux de la lumière, le reflet des eaux et des campagnes ; il admirait comment se distribue la nature, avec quelle mesure se succèdent les collines boisées, les champs où les bœufs pâturent ; il découvrait aussi quelle limpidité prennent à l'heure du soir, la douce ligne des saules du côté de Tosny, la crête des forêts derrière lesquelles disparaît le soleil et toutes ces molles îles, envahies de silence, où de classiques pêcheurs troublent seuls du bruit léger de leur filet le site arcadien...

Par une petite poterne du Château-Gaillard on aperçoit, comme fixés dans un cadre de pierre à la manière dont usaient les Primitifs, les rues, les maisons, les toits et la flèche aiguë du clocheton du Petit-Andely. Du temps de Poussin, les toits de tuiles et de chaume sans doute étaient plus nombreux ; les maisons des pêcheurs étaient plus rustiques ; mais, tout le site lui-même, vaporisé au gris instant du soir, a conservé son aspect de ce temps-là ; le coude de Seine est le même ; voici les tanneries et les corroiries, animées par un bruit intérieur ; enfin voici les moulins comme dans le temps du roi :

A Andely-sur-Seine
Trois moulins avait, moulinet...

murmure une chanson locale assez contemporaine de notre grand artiste. Et, au long du Gambon, qui va vers Villers, il y a aussi des moulins. Le tic-tac en est toujours aussi sobre, aussi grêle, aussi délicat au milieu des saules, parmi les roseaux, qu'au temps où notre écolier, comme nous ce soir, les yeux éblouis de la première vision de la nature, redescendait avec Quentin Varin, du château au vallon et regagnait rêveur son hameau natal.

*
* *

Je l'ai voulu revoir ce hameau de son enfance, ce petit Villers délicieux qui est au delà d'Andely-le-Grand, du côté de Mantelle. Il faut, pour cela, suivre au long du Gambon un chemin plein de fraîcheur, bordé d'aubépines, où chantent des femmes en coiffe qui vont laver le linge. Le paysage, à mesure qu'on avance au long de la rivière, acquiert plus d'ampleur ; des masses d'arbres se dessinent, les saules fluides s'estompent, le ciel s'éclaire et voilà bien, sur toute l'étendue, le gris délicat de ces contrées, ce gris d'argent et de

cendre d'une suavité si fine que seuls Corot et Puvis retrouveront un jour et que Roger de Piles, si aigrement, reprochait à Poussin. Et le Gambon jase au milieu des cressons, parmi les iris ! Son cours est d'une limpidité admirable ; on peut compter les pierres dans son lit humide ! Bientôt voici le chemin ; un peu avant le lieu dit *La Rivière* flue un autre petit ru, affluent du Gambon, que côtoie un sentier. Nous inclinons à droite ; mais, tandis que le ru discret, lointain, se perd dans un petit vallon, le sentier s'élève en lacets sur la crête ; il nous mène vers un plateau boisé ; les arbres, à peine vêtus de feuilles, ont l'abandon de l'hiver ; une pauvre bûcheronne marche avec son fardeau, des bœufs reviennent du labour ; un grand herbage se montre avec l'arbre à cidre ; dans sa tranquillité et dans son silence, voici enfin Villers. Un calvaire usé, des toits de chaume, une ferme et un abreuvoir : et c'est tout le pays ! Dans la rue la plus large du hameau, des poules picorent, un coq chante, un chien s'étire au seuil de l'auberge ; enfin, voici d'opulentes vaches à la fois rousses et blanches ; l'odeur du lait et du cidre emplit l'air. Le pays, à ce moment, témoigne d'une rusticité plus proche de Cuyp et de Troyon que de Poussin. Sans doute ! Mais, c'est le cadre, c'est le décor où l'auteur du *Polyphème*

a grandi ! C'est là qu'il a souri, pour la première fois, dans les plis odorants du manteau de Pomone ! C'est là qu'il a vu, avant sa rencontre avec ceux d'Arcadie, des bergers farouches et de lourds bouviers ramener vers l'étable les troupeaux de son pays. Chercherons-nous, dans le bourg, la maison de Nicolas ? Hélas ! comme le dit l'un des plus intelligents de ses biographes [1] : « La chaumière n'a pas laissé de vestige et seul un vieux poirier noueux marque la place du jardin. » Cela sans doute est bien peu ; mais M. Desjardins a retrouvé un « Clos Poussin » qui est proche de là. Et puis voilà, toutes grisâtres, toutes charmantes, toutes ratatinées, semblables à de vieilles paysannes de jadis, des chaumines pareilles à celle qu'occupèrent Jean Poussin le Soissonnais, soldat du régiment de Tavannes et Marie Delaisement, de Vernon en Normandie, son père et sa mère. Enfin, voilà le chemin, voilà la colline et voilà le pâturage, ainsi que les ont respectés le temps et la guerre. C'est ici, sous ce ciel, sur ce sol riche en froment, sous ce poirier et ces hêtres, que le petit Nicolas, d'un crayon studieux, pour la première fois, fit des portraits d'arbres.

1. M. Paul Desjardins.

∴

Ainsi s'offrent au regard, dans leur agreste beauté, ces champs, ces vergers, ces demeures villageoises de l'enfance d'un grand maître. Là, pour la première fois, bien avant que d'avoir la révélation de l'Italie, « sa capacité d'être ému par la nature muette » s'affirma dans de nobles essais malhabiles. Quoi qu'il advienne de lui, par la suite, Nicolas Poussin, dans le moment le plus pur de sa gloire, ne pourra pas complètement se distraire de sa belle enfance. Il portera au bout de son pinceau le gris révélateur des maîtres de l'Occident; même, au moment de peindre *Diogène*, *Polyphème* et tous ces autres horizons de verdure où la lumière éclaire les collines vaporeuses et les limpides rivages, il se souviendra d'autre chose que de Raphaël et de sa sublime *Pêche miraculeuse* (South Kensington). Plusieurs « aspects des berges du Tibre près d'Ostie » n'auront-ils pas, à certaines heures et sous un certain jour, assez de recueillement, de quiétude et de douceur pour lui rappeler les ciels, les eaux et aussi les arbres qu'on voit auprès d'Andely, devant Château-Gaillard ?

Et qu'on se souvienne aussi du temps qu'il passa à Paris dans ce petit pavillon de la Cloche que

Louis XIII lui avait donné et que Bellori appelle « le plus bel endroit des Tuileries ». Lui-même, au milieu de maints déboires, en a fixé le souvenir, dans l'une de ses belles lettres au cher Antonio del Pozzo, son ami romain : « Ce qu'il y a de plus beau est un grand jardin plein d'arbres à fruits et de très diverses fleurs et d'herbes, avec trois petites fontaines et un puits, outre une belle cour où sont d'autres arbres fruitiers. » « Je les ai vus, dit-il, qui se découvrent de toutes parts, et crois que l'été y est un Paradis. » Voilà bien des traits de son caractère ! L'Eminentissime Cardinal de Richelieu le comble-t-il d'amitiés et de cadeaux, le roi Louis, pour le flatter, dit-il avec un peu de malice, en pensant à la jalousie de ses rivaux : *Voilà Vouet bien attrapé !* que fait notre Poussin ? Il admire des arbres, un ciel, un puits et de petites fontaines. Il n'entend qu'une chose, c'est que la Seine est là, sa Seine natale. Et que voit-il, en la contemplant ? Mais les lourds chalands qui, à petites journées, vont vers la mer et dont les bâches grises, les coques peintes et les voiles, comme autant de messagers de son cœur, passeront, face au vieux château et à Saint-Sauveur, devant Andely-le-Petit.

Poussin, engagé dans les grands voyages, revint-il jamais à Villers ? Cela ne lui advint qu'une

fois dans sa vie. C'était au retour du Poitou, alors qu'il n'était pas encore le grand peintre célèbre. On connaît tous les revers de cette aventure. Le pauvre Nicolas n'avait pas un sol en poche. Et, comme on voit les journaliers aller de pays en pays, se louant pour la vendange ou pour la moisson, on voyait ce grand homme, dont les princes plus tard devaient se disputer les œuvres, s'arrêter dans les villes et dans les châteaux. Et là, il peignait pour sa subsistance ! Ainsi parvint-il devant le Château-Gaillard. Là, il revit encore ses collines amènes, la Seine si large, si belle, le Gambon plein de fraîcheur, le clos de Villers et le toit des siens. Épuisé, malade, il mit un an à se rétablir. Puis, sa destinée le reprit ; il partit au bout de ce temps-là. Il ne revint plus jamais une seule fois en Normandie ; mais, les Termes qu'il dessina plus tard pour le parc de Fouquet à Vaux, où l'on peut voir, comme dit Bellori, « Pan couronné de pin », « Faune riant, le torse enguirlandé de lierre », « Cérès, Bacchus avec les épis et les raisins » et aussi Pomone, sont autant les dieux de ses coteaux normands que les dieux latins de Rome et de Tibur.

*
* *

A Andely-le-Grand, il y a sa statue ; elle est de Louis Brian ; et, sans être éclatante, elle a le suffisant aspect qui convient. Cette statue, toute patinée des pluies et des neiges, est dressée au milieu de la place la plus grande de la ville ; on voit alentour, et aussi dans la rue Saint-Jean, de vieux logis, construits de bois et de pierre, comme au temps de Louis XIII ; et, les jours de marché, les paysans envahissent l'espace autour de la statue ; les carrioles qui arrivent, les ânes qui braient, les gros parapluies bleus des paysannes, les étals d'œufs, de beurre et de légumes assemblent un pittoresque et savoureux parterre au pied du grand maître. Vraiment il est, ces jours-là, dans sa Normandie ! La campagne lui semble dédier ses primeurs ; la santé, la vigueur, la robuste puissance de sa race éclatent sous les coiffes de ces fermières, dans la ténacité, la patience inlassable de ces durs paysans à voix lente, à sourire de ruse et de malice. Et lui, au milieu de cela, a une belle allure ! L'un de nos poètes qui l'ont le mieux compris l'a dépeint dans cette attitude de méditation et d'activité :

Quand Nicolas Poussin passait dans la campagne,
L'immobile clarté d'un beau jour bleuissait les montagnes [1]...

1. Ad. Mithouard : *L'Occident* (février 1909).

Et le voilà grand de pensée, mais, ainsi que Bellori nous le fait voir, chiche, à la façon de Corneille[1], son compatriote, d'habits et de parure. Et qu'il est minutieux, qu'il est attentif, comme il a le respect des menus détails du monde! C'est l'avocat Bonaventure d'Argonne qui nous l'a dépeint rapportant « des cailloux, de la mousse, des fleurs et d'autres choses dans son mouchoir». Et il copiait ces objets, ensuite, avec amour ! Cela prouve sa probité. Il avait la finesse de ses pères et de ses mères ; voyez ses lettres si mesurées, si justes à M. de Chantelou, où il raille les barbouilleurs de Paris « qui font des tableaux en vingt-quatre heures »!

Il faisait, comme les gens d'ici, usage des proverbes. M. Desjardins lui en prête un qu'il apprit en Italie et qui trahit bien toute sa force de patience : *Avec le temps et la paille mûriront les nèfles !* Enfin, entendez bien ce que dit Félibien avec force : « Il était extrêmement prudent dans toutes ses actions, retenu et discret dans ses paroles, ne s'ouvrant qu'à ses amis particuliers. » Et quelle régularité il y avait dans sa vie! Bellori le

1. C'est ici, aux Andelys, que Corneille vint chercher sa femme. En effet, l'épouse de l'auteur du *Cid*, Marie de Lampérière, était fille de Mathieu de Lampérière, lieutenant-général aux Andelys.

représente, déjà établi en Italie, se levant de bon matin, se livrant aux exercices afin d'entretenir sa santé, montant au mont Pincio et s'en revenant chez lui pour peindre, par cette « brève pente, délicieuse d'arbres et de fontaines, d'où se découvre la plus admirable vue de Rome ». Est-ce que tout cela, ce sentiment de plénitude, ce souci d'équilibre, ces traits de raillerie, cette continuité dans le labeur ne sont pas de sûres qualités normandes ? Est-ce que, de Malherbe à Poussin, et de Poussin à Corneille, tous les fils admirables de ce riche sol qui va de la vallée de la Seine à la mer, ne présentent pas ce même caractère de solidité, de durée, de génie, dont les strophes de l'un, les paysages et les tragédies des autres, offrent tant de mâles et puissants exemples?

∴

Au musée d'Andely-le-Grand il y a un *Coriolan* de Nicolas Poussin ; le guerrier s'y voit, entre Véturie et Volumnie. Il y a un fond admirable sur lequel les belles draperies des figures semblent n'être plus que l'écho des monts qui se prolongent et des courbes des cimes qui s'espacent au loin. Tout l'ensemble est de sa manière la meilleure ; et il faut admirer que cela soit ici,

proche du lieu qui le vit naître, non loin de cette église de Notre-Dame où Varin, son premier maître, vint peindre de pieuses toiles qui existent encore. Ainsi Poussin, dans le moment de son apogée, de son génie et de sa réputation, semble s'être rapproché un peu des Andelys. Le petit bouquet d'arbres d'un vert brun sur le bord de l'eau que Fénelon admirait chez lui, ne le voyons-nous pas paraître, plus d'une fois, dans *Diogène*, dans *Apollon et Daphné*, dans *Bacchus et Midas*, dans la *Nourriture de Jupiter*, dans *Polyphème*, dans *Diogène* et dans tant d'autres de ses œuvres sublimes ? Et ce petit bouquet d'arbres, fait de hêtres et de pommiers, n'est-il pas ici, dans le « Clos Poussin » ou proche du confluent du Gambon et de la Seine ? Pietro Bellori, qui composa l'épitaphe touchante du grand maître, savait bien, en écrivant sa belle *Vie de Nicolas Poussin d'Andeli français* [1], que le nom d'un homme ne se peut jamais complètement séparer de celui de sa cité. Et il le savait bien aussi, le génial peintre lui-même, le jour où, dans le coin de son portrait fait pour M. de Chantelou (actuellement au Louvre), il traça de sa main filiale ces mots que le temps n'a pas effacés : « Effigies Nicolaï Poussini,

1. Traduite par M. Georges Rémond.

Andeliensis, Pictoris... » qui trahissent le secret souvenir de son passé, le regret de son enfance et de ses premiers jours. En plaçant lui-même ainsi, dans son portrait, le nom de sa ville aussi près de son nom, Nicolas Poussin s'est rapproché à jamais de son pays ; il en est, comme Malherbe, comme Corneille, redevenu le plus grand des enfants classiques.

Si jamais je vais à Rome et que ce soit au printemps, j'emporterai avec moi la plus neigeuse, la plus belle des branches du pommier normand et je la déposerai par un matin de lumière sur le tranquille tombeau de l'église de San Lorenzo in Lucina où Poussin repose étendu, le pinceau à la main !

DUQUESNE ET LA MER

Duquesne et la Mer

Au moment où les choses navales prennent dans l'histoire des peuples modernes une importance si exceptionnelle, il était bien qu'une statue du célèbre marin fût élevée au Bouchet, près la poudrerie de la guerre, dans le domaine même acheté par Louis XIV et transformé en marquisat pour être offert par lui au « très cher et bien-aimé général de son armée navale ».

Duquesne avait déjà trois statues : l'une à la Bourse de Nantes, l'autre dans la cour du palais de Versailles, une troisième très martiale et très belle d'allure, œuvre de Dantan aîné, s'élevant, comme il convient à un enfant normand de la mer, parmi les pommes et les poissons, au milieu d'un marché du vieux Dieppe.

Une statue nouvelle érigée au Bouchet, près du cours charmant de la douce Juine, ajoute certes, à celles-là, une signification ; elle vient marquer le lieu agreste où ce grand homme de guerre,

après avoir bien servi, ne cessa pas pour cela, suivant le mot du roi lui-même, du fond de sa retraite, « de commander aux flottes ».

Pour nous, qui personnifions en Duquesne toute une époque de la marine, toutes ses grandeurs et tous ses fastes, nous nous le représentons beaucoup mieux que dans tous ces marbres sur le fond colorié des vieilles et naïves estampes. Alors nous le voyons droit et fier, le visage rude et enflammé, son bel œil bleu animé du feu du commandement ; les larges boucles blondes de sa chevelure flottant sous son grand chapeau à panache, il se tient debout au gaillard d'avant d'un de ces vaisseaux du roi tels qu'en sculptaient alors les Anguier ou les Pierre Puget ; les figures de proue, comme pour porter la voix de l'amiral au lointain des mers, soufflent dans les conques marines ou les clairons dorés tout en avant de lui ; au loin, l'Océan paraît chargé de frégates, de corvettes, de brûlots, de flûtes ; et le grand *Soleil Royal* balance noblement, dans un feu de caronade et dans le bruit des mortiers, parmi des nuages de poudre, son château-arrière où flottent les pavois.

Duquesne, écrivent ceux qui l'ont vu, sans être grand de taille, était d'allure noble et décidée ; un coup de mousquet reçu en pleine mâchoire,

au siège de Santona, lui avait un peu dérangé la figure ; audacieux, il était toujours au plus fort de l'action, résistant à la tramontane et, la mèche enflammée en main, il était toujours prêt, dans les rudes moments, à faire sauter la sainte-barbe. Son juron favori était : *Cent diables !* et il le jetait à tous ses ennemis, aussi bien aux Espagnols qu'aux Anglais et aux Hollandais. Comme beaucoup de grands hommes de son siècle, un Pierre Corneille ou un Nicolas Poussin, il était né Normand ; et le fait est que comme Poussin traçait des bergers et des paysages, lui, d'un grand trait de crayon, depuis l'arête de la quille jusqu'au gréement, dessinait le plan des navires où il combattait. Comme Corneille, il était chiche d'habits, ne portait que culotte de serge et justaucorps de drap noir, baudrier de même avec boucles également noires ; toute sa coquetterie était dans les mouchoirs et les cravates de fine toile de Hollande.

Son caractère était rude, épineux, et, comme celui de Jean Bart, « un peu ours » ; au reste, il avait un *quesne* ou chêne dans ses armes et, pas plus que le chêne, ne savait plier ; une fois qu'il s'en allait, à l'entrée de la Gironde, combattre devant Bordeaux, un capitaine anglais le somma d'avoir à amener son pavillon. « *Le canon,* dit-il,

en décidera ! » Ce fut sa seule réponse ; aussitôt il fit ouvrir le feu, tourna l'ennemi, le chassa, fit une prise magnifique et se rendit devant Bordeaux en vainqueur.

Entier dans son commandement, il exigeait que ceux qui le servaient le servissent avec le même dévouement que lui-même apportait à servir le roi. « Ce que je trouve de meilleur en lui, disait un intendant, M. de la Guette, avec qui il avait eu maille à partir, c'est qu'il est fort affectionné au service du roi, mais *il est un peu difficile à régler*. » C'est que, comme tous ceux de sa race, — et Corneille, Poussin étaient comme cela, — il était droit et têtu ; « il avait, dit M. de Vendôme, de la finesse de Normand ». Probe et vaillant, il entendait que les autres fussent comme lui, honnêtes et courageux ; si l'un de ses rivaux, un Vivonne, un d'Estrées, cherchait à le réduire dans son autorité, il en appelait au roi ou à Colbert : « Protégez-moi, de grâce, écrivait-il à ce dernier, lors de dissentiments de cette nature, et ne me laissez pas aller en ce voyage avec ce chagrin qui mine plus un homme d'honneur en un jour que dix ans de services. » Apparemment que l'un de ceux qu'on lui donnait souvent pour commander en titre, lui disputant son grade de lieutenant général, avait voulu l'empêcher

d'accrocher son pavillon au mât de misaine !

Capable du dévouement le plus entier à son souverain et à son pays, il ne payait pas seulement de sa personne, ainsi que cela advint aux îles de Lérins, en Zélande, à Messine et en maints endroits des mers du Levant et du Ponant, où il faillit mourir ; mais encore, ainsi que dans l'affaire de Bordeaux, il payait de sa bourse, armait et gréait lui-même ses navires. Dévoré d'une activité et d'un zèle sans relâche, le repos lui était le plus dur châtiment. Une fois que la paix était venue, ce qui était rare en ces temps-là, entre les flottes d'Espagne, de Hollande, de France et d'Angleterre, il ne put rester à rien faire et s'engagea au service de la Suède ; mais, là comme ailleurs, il ne souffrait ni mollesse ni retard dans l'action ; au maréchal Wrangel, qui était ministre de la reine Christine, il écrivait alors de vive pointe : « *Ma curiosité me porte fort à savoir ce que Votre Excellence fera dans cette rencontre et si elle ne fera pas ronfler le canon ?* »

Issu de vieille famille, Abraham Duquesne avait été porté de bonne heure, par les hauts exemples de son père et de sa mère, à s'assouplir dans le devoir et l'obéissance. A sa mère, belle femme du pays de Caux, qui portait, comme autrefois les reines leur chapeau à hennin, son haut bonnet

tuyauté, il dut toutes les vertus privées ; mais à son père, Abraham Ier Duquesne, « écuyer, capitaine pour le roi » dans le port de Dieppe, il dut toute sa science navale. A bord du *Petit-Saint-André*, qui était le bateau paternel, il commença de donner, dès le plus jeune âge, aussi bien dans la pêche que dans la guerre, des preuves manifestes d'intrépidité. Aussi ne tarda-t-il point d'être remarqué, et le temps arriva bientôt où le cardinal de Mazarin pouvait écrire au bailli de Valençay qu'on « serait bien aise que de braves gens comme le sieur Du Quesne et le chevalier Paul commandassent chacun une escadre dans la Méditerranée ».

Nul, plus que Duquesne, n'a aimé la mer ; nul ne s'est attaché, avec plus de talent, à la conquérir.

En 1650, devenu déjà célèbre et promu chef d'escadre, Duquesne se maria ; sa femme, Gabrielle de Bernières, fut pour lui une dévouée épouse ; elle avait de son humeur et de son caractère ; durant que son mari s'exposait au loin au feu des Génois et des Barbaresques, elle gardait un peu partout où il avait des biens, le gouvernement de ses affaires ; mieux même, si quelque affront venait à son époux, « par suite des personnes de faveur que l'on introduit dans le

commandement », elle-même se rendait chez Colbert, plaidait avec chaleur devant le ministre, et le convainquait bientôt de l'excellence des raisons de son mari.

Ces raisons, à vrai dire, partaient souvent, chez Duquesne, de l'orgueil blessé. Comme tous les grands hommes, le lieutenant général avait souvent des sauts brusques d'humeur, de grands coups de dépit ; mais ces bouillonnements de son esprit, ces emportements de caractère, s'apaisaient bien vite au moment du devoir ; à ces instants-là il reprenait complètement possession de lui-même, et il accomplissait alors de tels prodiges dans les guerres que ses adversaires mêmes lui rendaient hommage. « *J'attends ici le brave Duquesne !* » disait, en le défiant avec une sorte d'admiration, le plus grand de ses ennemis, Adriantz de Ruyter, lieutenant-amiral de Hollande.

Abraham Duquesne ne tarda point de répondre à cette attente. Jamais le grand marin ne fut plus en possession de ses moyens, ne fut plus maître de ses talents que lorsqu'il quitta Toulon avec sa flotte pour aller, du côté de Messine, attaquer Ruyter. Une confiance, un enthousiasme indescriptibles portaient la flotte entière à accompagner son commandant en chef, et le jeune Tour-

ville n'était pas le seul à penser alors : « Je crois que ce ne sera pas un mal pour les affaires du roi que ce soit M. Du Quesne qui nous mène chercher les ennemis. »

La rencontre, l'une des plus opiniâtres, des plus sanglantes et des plus terribles de l'histoire navale, eut lieu dans les eaux de la Sicile. Là, le grand Ruyter fut frappé à mort, et, peu de jours après le combat, Duquesne vint rendre hommage à sa dépouille.

Pour lui, vainqueur des Génois et des corsaires, mais vaincu par l'âge, accablé des soucis de sa religion, il se retira dans cette terre du Bouchet que le roi lui avait donnée. Il ne revit Paris que pour y mourir ; le lundi 2 février 1688, le marquis de Dangeau, de Versailles, note froidement dans son *Journal* : « Le fils de Du Quesne vint ici dire au roy que son père était mort à Paris subitement... » Et Dangeau ajoute : « Il est mort sans parler... » Des hommes comme Duquesne ne parlent pas en mourant, et toutes leurs belles phrases sont dans leurs actions.

LE CAPITAINE COOK
AUTOUR DU MONDE

Le Capitaine Cook autour du monde

A l'époque où Cook parut, le monde commençait à être sillonné par des voyageurs avides d'en connaître la configuration. L'attrait des richesses à conquérir, le goût de l'imprévu, la séduction de terres qu'on pensait fabuleuses suscitaient, dans toutes les marines d'Europe, une émulation enthousiaste. Nos Français n'étaient pas les derniers à se porter alors à la découverte, et les noms de Bouvet, de Pierre Poivre et de Bougainville ne sont pas les seuls dont notre marine royale ait eu, au XVIII[e] siècle, à recueillir les noms. Les Anglais, que les grandes guerres des Indes avaient jetés contre nous, ne se développaient pas moins que leurs ennemis du côté de la mer. L'amiral Anson, les capitaines Carteret et Wallis avaient accompli, dans les mers du Sud, de fructueux périples. Mais nul, autant que Cook, par l'immensité de ses entreprises, le résultat de ses travaux, ne porta aussi loin ni dans plus de pays le pavillon anglais.

Quand on considère, à notre époque de paquebots et de grands steamers, une carte des voyages de Cook, on demeure stupéfait de voir qu'avec des voiliers de l'ordre de l'*Endeavour*, de l'*Adventure* et de la *Resolution*, accompagné d'équipages restreints, ne disposant que de moyens médiocres, un capitaine ait pu se porter à plusieurs reprises à tant de points différents du monde.

Ces petites lignes jaunes, rouges et bleues, que nous apercevons sur les vieux atlas, enveloppant partout, comme les mailles d'un filet, notre globe terrestre, ce sont les lignes des voyages de Cook ! Au Cap de Bonne-Espérance, dans l'archipel de la Société, au cap Horn et aux îles Tristan da Cunha, on peut voir que ces mailles parfois se rapprochent, s'entrelacent et s'enchevêtrent au point de former, autour des îles et des continents, un réseau serré ! C'est que Cook, non content d'avoir découvert un point au premier voyage, y revenait souvent au second et même au troisième, et perfectionnait, à chaque fois ainsi, par des observations nouvelles, sa connaissance des terres qu'il avait vues déjà.

Le goût de la science, le mépris du danger, les vertus les plus mâles du commandement faisaient que toutes les expéditions navales de Cook

aboutissaient au delà des limites permises à l'homme ordinaire.

Quel plus grand modèle de vigueur et d'activité peut-on rencontrer, dans les annales maritimes, que cet homme qui s'éleva lui-même des rangs les plus humbles aux plus respectés, dont la sobriété était proverbiale, le courage invincible et qui corrigea, par un travail constant de tant d'années, les études incomplètes de sa pauvre enfance ? Qui ne sait que l'émule et le rival de nos Bougainville et de nos La Pérouse était le fils d'un simple fermier de la campagne ? Nul, plus que Cook, n'eut une rude jeunesse ; à treize ans, on le mit en apprentissage chez un mercier. Mais le bruit de la mer chantait en lui comme un chant de sirène ! Il ne put résister à cet appel et s'engagea comme mousse sur un navire charbonnier; peu après il était admis à bord du vaisseau l'*Eagle,* enfin reçu comme maître sur le *Northumberland.* C'est là que se révélèrent, pour la première fois, ses talents et sa volonté. Sans avoir jamais tenu un crayon, sans savoir rien du dessin, il relevait, sur les cartes, avec une intelligence divinatrice, les côtes dentelées du littoral américain ; l'hiver le plus violent ne l'abattait pas et, sans être accablé de la manœuvre du jour, la nuit il lisait Euclide,



étudiait les mathématiques et l'astronomie. Au Royal hospital naval britannique, situé à Greenwich, proche de Londres, je vis, une fois, non loin de ceux de Howe, de Nelson, de l'amiral Hood et de lord Saint-Vincent, le portrait que Nathaniel Dance peignit du capitaine Cook. Ce portrait n'est pas seulement — comme tous ceux que Dance exécuta — d'un art pictural excellent ; il trahit encore, dans les traits pleins de relief du tableau, l'énergie indomptable, l'intelligence prompte et l'expression virile du hardi marin.

*
* *

Le capitaine était petit, modeste, presque chétif et sans apparence ; mais une grande détermination l'animait, un idéal passionné, une foi ardente en tout ce qui touchait la réalisation de ses projets le soutenaient dans les extrémités les plus redoutables. Beaucoup, dans les circonstances critiques où se trouva plus d'une fois le commandant de la *Resolution*, eussent fait voile en arrière et fussent revenus au port. Avec James Cook, au contraire, il fallait à tout prix que le but désigné fût atteint, et la fascination qu'il exerçait sur ses officiers et sur ses équipages aidait beaucoup à l'accomplissement de ses entreprises. Cette fas-

cination était même si vive, elle s'affirmait avec un prestige si élevé que les peuples primitifs chez lesquels abordait Cook la subissaient avec une sorte de respect. Certains de ces naturels, dans les îles Sandwich notamment, avaient même surnommé le capitaine l'*Orono* ; l'*Orono* est le nom d'une de leurs divinités ; et ils entendaient exprimer par là tout le pouvoir que, par le seul effet de son action, un homme aussi déterminé exerçait sur eux.

Ainsi que dans la vie des vieux peintres il y a, dominant tous les autres tableaux, un triptyque admirable avec trois beaux motifs, dans l'histoire du capitaine Cook, dominant tous les autres labeurs, il y a trois longs voyages.

Dans le premier, qui ne dura pas moins de trois années, le commandant de l'*Endeavour*, chargé par la Société royale d'observer, dans les mers du Sud, le passage de Vénus, accomplit de véritables prodiges scientifiques. Ayant doublé le cap Horn, il passa en vue des îles Pomotou, visita Taïti après Bougainville, et retrouva, autour de la Nouvelle-Zélande, le chemin de Van Diemen. Son retour, par Batavia et le Cap, s'effectua au mieux de sa mission.

Le second de ces voyages qu'il entreprit à une année seulement d'intervalle du premier, ne fut

pas moins fructueux au point de vue des observations géographiques, astronomiques et botaniques qu'il fut à même de faire avec ses compagnons. A l'issue de ce voyage, qui dura également trois ans, et au cours duquel il toucha presque tous les archipels polynésiens, le capitaine eût pu demeurer dans sa patrie, se reposant dans l'admiration et dans la gloire, à côté de ses enfants et de sa femme. Mais un homme tel que lui, après tout ce qu'il avait contemplé de merveilleux, ne pouvait pas demeurer à vieillir dans Londres au milieu du brouillard. Il lui fallait la mer avec ses dangers, les couchers de soleil brûlants des Tropiques, les forêts peuplées d'oiseaux multicolores, les îles solitaires, et, leur succédant, ces régions des glaces habitées de froid et de silence. Son but ne tendait à rien moins, dans ce grand et final voyage, que chercher au delà du détroit de Behring le passage possible du Nord-Est qui relie au Pacifique l'océan Atlantique. Il avait avec joie assumé cette tâche écrasante. Résigné, il disait au départ, en pensant à sa chère famille : « Le printemps de ma vie a été orageux, mon été pénible ; mais j'ai laissé dans ma patrie un fonds de joie et de bonheur qui embellira mon automne. »

Hélas ! cet automne ne devait point rayonner pour lui ; et quand, en 1776, il quitta Plymouth

à bord de la corvette la *Resolution*, il ne savait pas que c'était pour la dernière fois que son pavillon saluait les côtes d'Angleterre.

*
* *

D'abord tout alla bien, et la *Resolution*, ainsi que la *Découverte*, qui l'accompagnait, après avoir touché l'archipel Edouard et la Tasmanie, firent bientôt relâche, dans la mer du Sud, aux îles des Amis. Le 7 mars 1778, la petite escadre atteignait enfin la côte américaine ; et c'est alors que Cook entreprit son exploration.

Jamais, plus que dans ces circonstances, son génie ne se montra plein de justesse et de divination. Ayant franchi le détroit de Behring et tourné l'Alaska, il entrait enfin dans l'Océan glacial! Et c'est là que l'attendaient peut-être ces fameuses découvertes, réalisées par d'autres aujourd'hui seulement, et dont il approchait chaque jour davantage. Le climat rigoureux et l'insurmontable obstacle des banquises, qui l'arrêtèrent au delà du 70° de latitude nord, l'obligèrent seuls à reculer. Son dessein était de se retirer aux Sandwich et d'y attendre en repos un temps plus favorable.

Voulant ménager ses forces, il ordonna le retour dans la mer Pacifique ; et c'est là, le 14 fé-

vrier 1779, aux bords d'Owhyhée, dans l'une des Sandwich, qu'il périt d'un coup de lance, au cours d'un combat obscur avec les indigènes.

A l'hôpital naval de Greenwich, on peut voir, retracé par le peintre Zoffany, ce tableau de la mort de Cook, tel que l'a décrite son second, le capitaine King[1]. Cela se passe dans un grand paysage de palmes, devant la mer qui monte ; le capitaine lève la main en signe de commandement ; mais, tandis qu'il ordonne, un Indien le frappe lâchement au milieu du dos. Ce mouvement explique pourquoi, selon le récit de King, « M. Cook tomba le visage dans la mer ».

Ainsi privée de son chef, l'expédition ne put aboutir. Ce furent, dans toute l'Europe autant qu'en Angleterre, d'unanimes regrets. En 1835, le commodore Byron, en élevant sur le lieu du meurtre, à Owhyhée même, un funèbre monument[2], exprima le chagrin universel que le monde

1. *The death of captain James Cook at Owyhee 14 th. febr. 1779*, tableau de Zoffany offert, en 1835, au *Royal hospital.* par M. J. L. Bennett, exécuteur testamentaire d'Elisabeth Batts, veuve de Cook.

2. C'est à un mille environ de la baie de Kealakekoua, au sommet d'une colline, que le commodore Byron, de la frégate anglaise *Blonde*, éleva en 1835, la colonne de bois entourée d'un mur de lave portant l'inscription commémorative composée en l'honneur de Cook.

occidental ressentait de la mort si tragique de Cook. L'Angleterre, pieusement, se souvenant des services du savant et de l'officier, tint à conserver sa petite chambre de Gateshead, dans New-Castle ; enfin, au musée de Greenwich, elle lui fit une place d'honneur.

LES
PHILOSOPHES AU LUXEMBOURG

Les philosophes au Luxembourg

Au café François-Ier qui faisait face, sur le boulevard Saint-Michel, à l'une des petites entrées du Luxembourg, Paul Verlaine, plus d'une fois, l'esprit perdu en un rêve sentimental, passa de longues heures à évoquer le souvenir d'années anciennes et pastorales, imaginant

> ... un jardin de Le Nôtre,
> Correct, ridicule et charmant...

réplique de Trianon ou de Marly ! En face de ce même café s'étendent, à l'infini, les allées d'arbres et, par les soirs de l'été, la petite odeur des roses apporte son souffle tiède et doux jusques à l'emplacement de la terrasse où le poète ne vient plus s'asseoir... Là, comme au temps de Schaunard, de Rodolphe ou de Mimi, passent, nonchalants et joyeux, descendant des hauteurs de Verrières ou seulement de Bullier, grisettes et étudiants; là, de placides nourrices, avisées et

prudentes, viennent confier à l'ombre la garde des enfants. Une pelouse verte s'étend, unie et drue, que domine, au milieu, la *Velléda* de Maindron.

Endroit classique ! La Pépinière, jadis, s'étendait auprès : « Là, notre père se promenait dans sa jeunesse, dit M. Bergeret. Il lisait la philosophie de Kant et les romans de George Sand, sur un banc, derrière la statue de Velléda. Velléda, rêveuse, les bras joints sur sa faucille mystique, croisait ses jambes admirées d'une jeunesse généreuse. Les étudiants s'entretenaient, à ses pieds, d'amour, de justice et de liberté... Que de beaux rêves, que de vastes espérances ont été formés devant la Velléda romantique de Maindron ! » Des perspectives d'arbres et de statues s'étendent au delà du regard que fixe sur les massifs fleuris la prophétesse de pierre. C'est là, comme au temps du passé, entre le boulevard et la terrasse des reines, un lieu discret de promenade que fréquentent encore, à l'heure des enfants, quelques vieillards platoniciens. Le site, ici, est choisi, accueillant aux rêveurs, doux au front tourmenté de ceux qui vinrent là, dans le passé, chercher un apaisement à leur anxieux génie. Au lieu discret, retiré, comme enveloppé de verdure, où M. Bergeret, escorté de ses disciples, MM. Denis et Goubin, vint quelquefois s'asseoir, les jours où les arbres ne font pas assez

d'ombre au pied de la statue de Marguerite de Navarre, errèrent, plus d'une fois, dans les âges, d'illustres promeneurs solitaires !

Actuellement, quand on passe près du Panthéon, en regardant sur la gauche du monument, on aperçoit une statue isolée qui domine. C'est celle de Jean-Jacques Rousseau. Sérieux et méditatif, armé de sa canne forestière, le philosophe contemple, à ses pieds, la montagne Sainte-Geneviève ; mais l'emplacement n'est pas admirable. Du haut de son socle isolé, Jean-Jacques ne se trouve pas face à ce cher Luxembourg où il vint quelquefois herboriser et lire. Alors il habitait « à l'hôtel Saint-Quentin, rue des Cordiers, proche la Sorbonne, vilaine rue, vilain hôtel, vilaine chambre, mais où cependant avaient logé des hommes de mérite tels que Gresset, Bordes, les abbés de Mably, de Condillac et plusieurs autres. » Encore très campagnard, peu formé aux manières, déjà misanthrope, venu « à Paris avec quinze louis d'argent comptant, sa comédie de *Narcisse* et son projet de musique pour toute ressource, le « petit » de M[me] de Warens, habitué à se laisser mener par les circonstances, ne redoutait pas autrement l'inquiétude d'une vie sans lendemain. Seuls lui restaient quelques louis, et le philosophe ne faisait rien pour tenter d'en gagner de nouveaux soit par

des leçons, qu'il donnait gratuites comme nous voyons qu'il fit à Mlle des Roulins, soit par tout autre travail dont eût pu s'accommoder, au besoin, une pire indolence. « On n'imaginerait pas — dit Jean-Jacques — à quoi j'employais ce court et précieux intervalle qui me restait encore avant d'être forcé de mendier mon pain : à étudier par cœur des passages de poètes que j'avais appris cent fois et autant de fois oubliés. Tous les matins, vers dix heures, j'allais me promener au Luxembourg, un Virgile ou un Rousseau dans ma poche, et là, jusqu'à l'heure du dîner, je remémorais tantôt une ode sacrée, et tantôt une bucolique, sans me rebuter de ce qu'en repassant celle du jour, je ne manquais pas d'oublier celle de la veille. » Toutefois ces exercices où il occupait sa mémoire pour oublier ses sens et la sorte de frénésie où le jetaient les échecs dont il jouait « régulièrement, chez Mangis, les après-midi des jours où il n'allait pas au spectacle », ne réussirent qu'à pousser facilement au noir un cœur déjà troublé par de vives impulsions. Il n'est pas jusqu'aux petits donneurs de prospectus des rues qui ne fussent, selon lui, soupçonnés de le haïr. A son idée « ceux qui distribuaient des billets imprimés à la porte du Luxembourg avaient ordre de le passer avec la plus outrageante affectation, ou même de

lui en refuser tout net, s'il se présentait pour en avoir ; et tout cela, non pour l'importance de la chose, mais pour le faire remarquer, connaître et abhorrer de plus en plus. »

Comme voilà bien son humeur ! Même proche des beaux arbres, un Virgile à la main, en longeant les parterres où lui sourient les fleurs, le taciturne Rousseau, persécuté imaginaire, se laisse aller aux pires mélancolies. Ce coin de l'ancien enclos des Chartreux est cependant favorable au rêve, à l'oubli des chagrins, au repos profond du cœur ; les fruits des arbres et les feuilles des branches l'embellissent et l'ombragent. Voici un lieu discret et propice aux souvenirs, et Rousseau, quoique jeune, est riche de ces derniers. Il marche dans la vie escorté de tant d'ombres charmantes ! Celles de Mlle de Breil « bien faite, assez belle, très blanche », de Mlle Serre, qu'il connut à Lyon, de cette Mme Boze « brillante et petite maîtresse », actuellement son hôtesse, enfin de cette « bonne maman » dont « la bouche était faite à la mesure de la sienne... qui, jamais, ne chercha son plaisir, mais toujours celui de Rousseau... » Aucun de ces souvenirs-là n'est doux au cœur tourmenté de Jean-Jacques. Et c'est le front taciturne, la main crispée, le songe amer que le passionné Genevois marche dans l'allée bordée de pensées et de pervenches, odorante de

lilas, dans la belle allée au Luxembourg que le parfum des fleurs, le chant des oiseaux, la divine voix de Virgile ne parviennent pas à lui rendre complètement agréable !

Le coin est délicieux que dessinent les parterres en compartiments, qu'agrémentent des massifs de feuillages ; les chemins discrets, ombreux, offrent leur asile aux rêveurs, aux musards, aux nouvellistes, aux demoiselles peu farouches qu'accostent au passage Sébastien Mercier et le licencieux Restif. Watteau, qui logea proche d'ici, chez Claude Audran, l'un des concierges du palais du Luxembourg, s'est inspiré souvent de ce refuge aimable, où Céladons et coquettes, aujourd'hui comme hier, ont gardé, touchés de son pinceau, un air frivole de comédie. Et souvent, aux heures de la promenade, outre Mercier, Restif, Dorat, l'abbé de Mably, c'est Denis Diderot lui-même qui vient méditer là. On sait que Rousseau connut Diderot chez Fontenelle où tous deux fréquentaient. « Il était à peu près de mon âge », dit Rousseau. Diderot — comme Rousseau — aimait parfois à s'isoler ; à son exemple il préféra souvent, aux bosquets impudiques du Palais-Royal, ce coin du Luxembourg ; tous deux étaient pauvres, encore obscurs et riches des seules illusions de la jeunesse. Ce temps de leur

vie qu'a évoqué Jean-Jacques dans les *Confessions,* le fils du coutelier de Langres l'a retracé aux pages les plus belles du *Neveu de Rameau.* Diderot, comme Rousseau, aime à se souvenir et, c'est d'un ton exquis qu'il a écrit sur ses promenades au « chemin des Soupirs ». Le « chemin des Soupirs », avec celui des Platanes, était l'un des plus fréquentés du jardin. Diderot écrit qu'il venait s'y promener et « rêver en été, avec sa redingote de peluche grise éreintée par un des côtés, avec sa manchette déchirée et ses bas de laine noire et recousus par derrière avec du fil blanc et faisant une assez triste figure... »

« — Là, monsieur le philosophe, lui dit le neveu de Rameau, la main sur la conscience, parlez net ; il y eut un temps où vous n'étiez pas cossu comme aujourd'hui... Vous n'iriez plus au Luxembourg, en été... vous vous en souvenez... »

Il est vrai. Diderot, le grand Denis Diderot, a fui le café Procope pour celui de la Régence ; il a quitté pour toujours la Montagne Sainte-Geneviève et choisi pour ses promenades, en place de celle des Soupirs, l'allée de Foy du Palais-Royal ; au lieu des doctes allées du Luxembourg, ce sont les abords mouvementés et galants de la Rotonde et des galeries Orléans que préfèrent désormais ses méditations, que goûte son esprit avide d'im-

prévu, de piquant, de frivole et de tout ce bruit que font les foules en se pressant sous les arbres, devant les boutiques, les guinguettes, les maisons de jeu et de débauche, musant à tous les spectacles en plein vent du Paris de la mode et des fêtes qui existait alors.

Le coin de la Velléda au Luxembourg n'en demeure pas moins cher de ces souvenirs. Là se rencontrèrent Diderot et Rousseau. Aujourd'hui l'homme de la nature et de la vérité est une statue en bronze, place du Panthéon et Diderot, sous les marronniers du boulevard Saint-Germain, regarde, d'un œil placide, passer les tramways. L'immortalité a continué d'éloigner dans la mort ceux qui se séparèrent si jalousement dans la vie...

Vers 1828 ou 29, le site — toujours agreste — n'avait guère changé. Poètes et philosophes continuaient d'y venir, indistinctement, rêver de leur passé ou méditer de leurs ouvrages. Victor Hugo, qui devait amener un jour Cosette et Marius dans ces allées, ne laissait pas de s'arrêter maintes fois sous ces mêmes ombrages où Jean-Jacques et Diderot avaient passé souvent. Sainte-Beuve, dans l'un de ses principaux livres : *Chateaubriand et son groupe,* a laissé un fort émouvant et curieux passage sur cette fréquentation de l'auteur du *Génie*

du Christianisme et de celui des *Misérables* au Luxembourg. « Victor Hugo — conte Sainte-Beuve — revenant un matin du jardin du Luxembourg, me dit : « Si je voyais Béranger, je lui donnerais le sujet d'une jolie chanson. Je viens de rencontrer M. de Chateaubriand au Luxembourg ; il ne m'a pas vu ; il était tout pensif, absorbé à considérer des enfants qui, assis à terre, jouaient et faisaient des figures sur le sable. Si j'étais Béranger, je ferais une chanson là-dessus : J'ai été ministre, j'ai été ambassadeur, etc... j'ai le Saint-Esprit, j'ai la Toison d'Or, le grand cordon de Saint-André, etc... et une seule chose à la fin m'amuse : c'est de voir les enfants jouer sur le sable... — J'ai fait *René*, j'ai fait le *Génie du Christianisme*, j'ai tenu tête à Napoléon, j'ai ouvert l'ère poétique du siècle..., et je ne sais plus qu'une chose qui m'amuse : voir jouer les enfants sur le sable. — J'ai vu l'Amérique, j'ai vu Rome et j'ai vu Jérusalem, etc... » Et, après chaque énumération de fortunes diverses, de grandeurs ou d'honneurs, tout revenait toujours à ceci : voir les enfants jouer et faire des ronds sur le sable. Le cadre, tracé par Victor Hugo, était parfait... mais on saisit le *motif*, on tient le *refrain*. Jamais ce qui sépare la chanson, même la plus élevée, de l'ode proprement dite, ne m'a été mieux défini. »

Si favorable au recueillement, à la méditation et au souvenir, le coin de la Velléda ne fut jamais délaissé. La statue pudique de Maindron fut placée au Luxembourg peu de temps avant que le jeune Renan vînt, dans ce chemin et sur la terrasse des Reines, promener le regret nostalgique de sa Bretagne. C'était en 1846. Alors le séminaire Saint-Sulpice, élevé en face du palais de Marie de Médicis par les soins du fervent M. Olier, continuait d'attirer de province les jeunes cœurs catholiques. Ernest Renan avait quitté Tréguier, l'ombre de la cathédrale dédiée à saint Michel et les souvenirs charmants de la ville d'Is pour cette retraite mystique que prolongeaient comme une forêt mystérieuse, au delà des préaux, des salles d'étude et des petites cours froides, les arbres du Luxembourg. *Les lettres du Séminaire*, si ingénues, d'une candeur si touchante et si fraîche, sont pleines de souvenirs d'un temps où le jeune élève « des Messieurs de Saint-Sulpice », toujours fidèle au dogme, n'a point osé troubler encore de son fin sourire incrédule la quiétude de ses directeurs. Alors le jeune Renan est pieux et timide ; il a gardé de sa province la gaucherie extrême, se montre peu, et n'ose, lorsqu'il sort, s'aventurer bien loin dans ce quartier où se mêlent, en une belle insouciance, les brasseries et les séminaires, les maisons de

Dieu et celles des grisettes. Ce jeune front est pur, aucun nuage n'est venu assombrir encore l'enthousiasme d'un cœur en qui la religion se complaît et s'attarde pudiquement. « Tous ces Messieurs de Saint-Sulpice sont pour moi autant de frères et d'amis », écrit, en ce temps-là, Renan à sa mère. Et celle-ci, tout inquiète, en sa sollicitude provinciale affectueuse, de répondre, apprenant que son fils s'attarde le soir dans les lieux de travail : « Ne reste pas tard dans les bibliothèques, je t'en prie ; les gazettes sont pleines d'attaques de nuit dans les rues de Paris. »

Une autre fois, Renan — qui a gardé pour sa mère le culte le plus filial et le plus poétique — écrit, faisant allusion au Luxembourg, des lettres où il compare, à la contrainte de l'internat, tout le bonheur d'une douce liberté : « Si vous voulez trouver cette rue (celle où demeurait Renan), prenez votre plan de Paris, chère mère, dirigez vos regards vers cet ancien quartier qui vous était connu du temps où notre Henriette habitait encore ces lieux. Vous êtes dans la rue Saint-Jacques, n'est-ce pas? Mais vous n'êtes pas encore dans ma rue. Vis-à-vis la rue Saint-Jacques vous voyez une autre longue rue qui se dirige parallèlement à la première et qui longe le jardin du Luxembourg ; c'est la célèbre rue d'Enfer, dont

le nom ne doit pas vous effrayer, et, d'ailleurs, rassurez-vous, ce n'est pas encore ma rue. Entre ces deux grandes rues, n'en voyez-vous pas une petite qui traverse de l'une à l'autre à la hauteur de l'église Saint-Jacques-du-Haut-Pas et de l'institution des Sourds-Muets ? Cette rue, si vous lisez bien, s'appelle la rue des Deux-Églises. Eh bien! chère mère, prenez le numéro 8 de cette rue et vous aurez le domicile de votre pauvre Ernest. »

Le Luxembourg avec tout le quartier environnant, depuis le séminaire où Renan vit dans l'intimité d'esprit et de cœur de « ces Messieurs » jusqu'aux dômes ronds de l'Observatoire, se trouve évoqué en plus d'une page de ces lettres candides. A côté de l'amoureux et folâtre Pays Latin de Murger et de Musset, du « Quartier » audacieux et soulevé d'une ardeur civique que connurent Vallès et Michelet, c'est peint, par un écrivain sérieux, alors tout occupé de ses livres, le quartier monacal, docte et recueilli de la jeunesse laborieuse. Les allées plantées d'arbres, bordées de buis et de troènes que séparent des petits massifs comme au temps des Chartreux, les aspects de collèges et de jardins d'étude qu'aimèrent à fréquenter jadis les fils de Saint-Bruno et les clercs de M. Olier, se retrouvent en ces pages où l'âme juvénile du jeune homme se confie : « Voici l'Ob-

servatoire, chère mère, et, au-dessus, d'énormes échafaudages. C'est que l'on construit là, bonne mère, sur la plate-forme, une chambre à M. Arago, dont les toits et les murs seront tout en cristal. Il passera la nuit là avec sa lunette à regarder la lune et les étoiles. Avançons, chère mère, voyez-vous, là-bas, au coin du boulevard de Montparnasse, une petite maison carrée, à un étage comme les maisons de Tréguier, située au milieu des arbres et des jardins ; c'est, chère mère, la maison des dames Tilliac, si bonnes, si simples et si pleines d'affection pour nous. Et à votre gauche, bonne mère, que verrons-nous ? De beaux arbres qui, bientôt, seront verts ; des promeneurs, des dames qui lisent le journal au soleil de février, des petits enfants dans des voitures traînées par des chèvres. C'est le Luxembourg, chère mère, charmante promenade toute tranquille et fréquentée par les personnes du meilleur ton. C'est que ce quartier, bonne mère, est le plus sain de tout Paris, à cause du voisinage des arbres et des promenades. Enfin, bonne mère, n'entrevoyez-vous pas, là-bas, bien loin, du côté de la Bretagne, ces hautes collines couvertes de bois ? C'est hors Paris, bonne mère, ce sont les collines de Meudon et de Saint-Cloud, où j'allais me promener autrefois quand j'étais à Issy. Et ces grosses cloches

que nous entendons ? Ce sont, bonne mère, les cloches de Saint-Sulpice, dont le beau son me fait palpiter le cœur. »

Cloches mystiques, cloches conventuelles ! Le jeune Renan — dans sa crédulité — les entend dans son cœur comme un écho rapproché de celles de sa ville d'Is ensevelie sous les flots ! Où Denis Diderot et le pauvre Jean-Jacques promenèrent les chimères d'un esprit tourmenté, le jeune Renan n'entend que le son des cloches, des douces cloches monacales, l'appelant pour le repos et pour la prière. Ah ! séduction du séminaire sur les hommes jeunes et purs ! Prestige de la religion, douce éloquence de ces messieurs, comme vous parliez au cœur qui s'ouvrait devant Dieu ! « Dans le cul-sac Férou, entre les tours de Saint-Sulpice et les arbres du Luxembourg, lieu discret, aimé des prêtres »[1], s'étend, sur les devantures des chasubleries et les angles des couvents, une ombre enveloppante et religieuse. Ceux qui habitent dans cette grande maison où se préparèrent tant d'élèves-prêtres n'aperçoivent, de toutes parts, que les frondaisons des arbres voisins ; la nature, avec une câline insistance, le tiède parfum de ses feuil-

1. Anatole France : *Lucile de Chateaubriand.*

les et de ses fleurs, vient jusques à la fontaine de Visconti caresser de sa chaude haleine les faces de pierre de Fléchier, de Bossuet et du doux Fénelon. C'est là un prestige auquel les plus forts ne peuvent pas résister. Ce n'est pas sans danger que Renan écouta, de sa froide cellule de séminariste, se confondre ces bruits des cloches, des feuilles et des oiseaux. Ce n'est pas impunément que ses pas, dans l'allée des Soupirs, les chemins de la Pépinière, foulèrent le sol des sentiers où Diderot et Rousseau passèrent. Un temps devait venir où Renan, transfuge de Saint-Sulpice, allait reparaître au Luxembourg. Ce fut le jour où, dans le plus ardent et plus sublime des drames, il évoqua, sur le fond de gazons et de bosquets vétustes du grand et beau jardin, sous le plus pauvre des costumes, la belle et triste abbesse de Jouarre [1].

Magie de la nature, même apprêtée, des parterres entretenus et taillés, des bois pleins d'oiseaux ! Que de penseurs admirables — à côté des poètes et des peintres merveilleux — se laissèrent gagner au prestige que vous offrez ! Ne voyons-nous pas Taine — dans une lettre à sa mère da-

1. Le IVe acte de *l'Abbesse de Jouarre* se passe, tout entier, au Jardin du Luxembourg.

tée de décembre 1852 — écrire, dans l'un de ces récits où il se plaît à conter, à la façon de Renan, ses studieuses minutes de labeur et de rêverie : « L'école de médecine est charmante, son musée et sa préparation font ma joie, et, quand j'ai mal à la tête, j'ai à ma porte le Luxembourg qui vaut le bois d'Un An (aux environs de Vouziers) ou toute autre campagne de province. » Alors Taine habite rue Servandoni, voie étroite construite sur l'emplacement des impasses du Pied-de-biche et du Fer-à-cheval[1]. Déjà, dans ce cerveau naissant, s'agitent de hautes pensées. Le jeune homme — avide de savoir — va au Jardin des Plantes où il écoute les leçons d'Adrien de Jussieu sur la bo-

1. La rue Servandoni va de la rue Palatine aux grilles du Luxembourg ; elle est calme, endormie, visitée des oiseaux. Une vieille construction existe toujours au nº 16. C'est là, dans cette demeure ancienne, que M. de Chateaubriand venait voir l'abbé Séguin, son directeur ; c'est là que l'auteur de *René* reçut d'un prêtre le conseil, bientôt suivi, d'écrire cette *Vie d'Armand de Rancé* qui est peut-être bien l'œuvre la plus réellement pieuse de toutes celles — qui le sont si peu — de M. de Chateaubriand. Souvenir plus tragique : c'est également rue Servandoni (au nº 21) que Condorcet habita quelque temps, en 1794. Traqué par ses ennemis politiques, Condorcet s'était réfugié là, chez une veuve, Mme Vernet. L'on dit que c'est durant son séjour clandestin rue Servandoni que le proscrit composa son *Esquisse d'un tableau des progrès de l'esprit humain.*

tanique et d'Isidore Geoffroy-Saint-Hilaire sur la zoologie. Mais le Luxembourg occupe avant tout ses loisirs. Aux lieux où Ernest Renan retrouvait ses ombrages de Tréguier, Rousseau ceux des Charmettes, le jeune Hippolyte Taine évoque les souvenirs de son petit bois d'Un An, planté, tel un bouquet discret de bruyères au pied de ses Ardennes natales. Devenu — plus tard — l'un des maîtres de la pensée contemporaine, Taine n'aura pas oublié ses joies de jeune étudiant ; le beau jardin aura gardé de son prestige sur son cœur, et nous voyons que, dans une lettre à son cher Edouard de Suckau, il forme, pour ce dernier, le vœu de devenir professeur à Saint-Louis, « habitant d'une chambre donnant sur le Luxembourg, et voisin de son vieux camarade »[1].

Comme Taine, avec qui il a plus d'un rapport, Michelet partagea entre les allées de fleurs du Jardin des Plantes et les espaliers du royal Luxembourg ses promenades méditatives. Ombre sublime de Michelet ! Elle se penche sur ce jardin comme celle d'un poète admirable et guerrier. Longtemps le grand historien habita proche des bois de ce beau jardin. « Tous les « michelettistes » connaissent — dit M. Henri de Régnier — cette demeure

1. Taine : *Sa vie, sa correspondance* (tome second).

de la rue d'Assas qu'une plaque de marbre recommande à leur vénération. Le quartier est calme et doucement provincial. Les grands arbres du Luxembourg dressent, sous les fenêtres, leurs feuillages ombreux [1]. » C'est là, dans cette maison, devant ces cimes d'arbres verdoyants, que vécut aussi Mme Michelet. L'endroit du jardin, dans la direction du Rucher, qui regarde cette façade, s'en trouve, pour toujours, embelli et paré. De ce coin du Luxembourg où se trouve la maison de Michelet, le rucher et le buste de Sainte-Beuve jusqu'à l'extrême parterre où se dresse la *Velléda* de Maindron, un grand souffle de sagesse et de pensée a passé. Ces sites sont admirables. Banville disait que c'était là le « paradis du monde », et Paul Arène le croyait. Ce poète exquis des cigales et des chèvres en a conté les délicieuses raisons. « Un coin que j'aime par-dessus les autres est, disait Paul Arène, le morceau de jardin qui s'en va de la rue Bonaparte à la nouvelle pépinière où M. Jolibois, sécateur en main, émonde et dirige ses arbres avec les soins attendris d'Alcinoüs, et où défunt M. Hamet, roi dans son rucher, m'enseigna les mœurs des abeilles. Peut-être cette prédilection me vient-elle au souvenir des

1. H. de Régnier. *Figures et caractères.*

jours heureux de la jeunesse quand j'habitais — un peu plus haut, par exemple, et plus près des toits squammés de fine ardoise que du pavé moussu de la cour d'honneur — l'hôtel seigneurial de Clermont-Tonnerre. L'ancienne pépinière des Chartreux existait alors et l'Empire n'avait pas encore prolongé la rue Bonaparte à travers ses bosquets de lilas et ses sentiers tournants dont la solitude, jadis monastique, me faisait maintenant complice de maint juvénile roman d'amour. De sorte que, m'accoudant à ma fenêtre, le matin, je voyais passer, enlacés, les Cosettes et les Marius, les Rodolphes et les Musettes ; et que, le soir, les grilles du jardin fermées, j'avais, pour moi seul, ou à peu près, toute la fraîcheur des feuillages et toute la chanson des rossignols... » Ce que Paul Arène ne dit pas c'est que, parfois vers le même temps, ce coin bucolique se troublait des vives clameurs d'une jeunesse indignée. Ce même Empire qui devait détruire la Pépinière, dévaster la petite Provence et faire tomber les arbres centenaires du jardin interdisait, par moments, au Collège de France, le cours de Michelet ou celui de Renan. Alors se formaient de bruyants monomes. Taine a conté comment, après l'une de ces leçons troublées, il vit « une colonne énorme avec des parapluies » franchir les allées et, jusque sous les

fenêtres de la rue Madame, aller acclamer Renan...

Depuis, le calme a de nouveau envahi les pelouses et le verger. Les querelles des merles et le bruit des abeilles ont succédé au mouvement des hommes. L'endroit est, de nouveau, accueillant aux rêveurs ; à la place de l'ancien potager des Chartreux un autre jardin d'Academus s'élève. Les pas de maints grands hommes y ont erré. De nos jours M. Anatole France y assemble, en un groupe trinitaire et choisi, M. Denis, M. Goubin et le docte M. Bergeret. Leurs entretiens se ressentent de la sévérité de ces sites, et leurs subtiles pensées, modelées sur les statues et sur la forme des fleurs, s'assemblent sous ces arbres en discours malicieux et charmants.

VOLTAIRE EN HOLLANDE

Voltaire en Hollande

UN AMOUR DE JEUNESSE DE VOLTAIRE

> ... Ayant entendu dire que tout le monde était riche dans ce pays-là (la Hollande), et qu'on y était chrétien, il ne douta pas qu'on ne le traitât aussi bien qu'il l'avait été dans le château de M. le baron, avant qu'il en eût été chassé pour les beaux yeux de Mlle Cunégonde.
>
> VOLTAIRE (*Candide*).

I

Quand François-Marie Arouet de Voltaire arriva à La Haye en 1713, ce n'était plus le collégien narquois qui, pendant les études, soufflait avec ses camarades, au nez du P. Lejay, des pois par une sarbacane ; et, c'était loin déjà d'être le bonhomme en perruque et bonnet, bas de laine et pelleteries, que Huber et Vivant Denon croquè-

rent par la suite dans de petites silhouettes. Dans ce temps-là, Voltaire était une manière de coquet seigneur, de joli Français à la façon de ceux de cette époque que de Troy a peints avec élégance en de beaux habits galonnés, jabots empesés, chemise fine et bas de soie. D'avoir connu toutes sortes de gentilshommes musqués, de belles dames et d'abbés galants, il avait acquis ce petit tour de grâce à quoi se trahit tout de suite l'honnête homme; et c'étaient des façons comme de savoir bien porter l'épée, agiter le mouchoir ou saluer du chapeau. Nul ne fut plus ébahi que M. le marquis de Châteauneuf, ambassadeur de France à La Haye, le jour que le coche de Delft lui amena ce jeune secrétaire en dentelles.

Le jeune homme arrivait de Caen, en Normandie; le voyage ne l'avait guère ému ; et il n'était que médiocrement surpris de voir des moulins à la place des pommiers ou des canaux à la place des fleuves ; seulement, depuis Dordrecht et Delft, il commençait de vivre dans un gras paradis de tulipes et de faïence ; et, cela n'avait pas de motif de l'affliger. M. le marquis de Châteauneuf, qui était un gentilhomme timoré, avait ses raisons pour se méfier un peu d'un garçon dont son cadet, l'abbé de Châteauneuf, avait été le précepteur et l'avait mené au prêche chez Ninon de Lenclos.

Encore que son accueil fût cordial, il ne manqua pas d'ajouter quelques bons préceptes de morale à ses compliments. Arouet reçut les uns et les autres avec ce petit ton de hauteur incrédule auquel il s'était accoutumé déjà chez son père. Après quoi, aidé de son fidèle Lefèvre, son valet normand, espèce de compère rusé auquel il aura recours dans le petit récit que nous allons conter, il entreprit bientôt de se répandre dans La Haye. Et là, comme les étrangers, il commença d'admirer le Vivier, le Binnenhof, la salle des États, l'hôtel du gouverneur du Brésil, les jardins de plaisance bien fournis en toutes sortes d'oignons et cette belle forêt, qui, partant de La Haye, va jusqu'à la mer. Des gentilshommes allaient par les rues en bottes et en feutres, tels des matamores de Frans Hals ; nos jeunes gens les suivirent au-devant des boutiques des marchands et des galeries des libraires. Il y avait là de jolies femmes qui vendaient des livres pareils à ceux de Paris et même d'autres qui étaient défendus ou brûlés et dont le roi avait hospitalisé les auteurs dans ses châteaux-forts. C'était un vrai plaisir de voir ces seigneurs qui feuilletaient ces livres, pamphlets, libelles et toutes sortes d'autres ouvrages édités aux dépens de la Compagnie. Arouet ne put résister à la tentation d'ouvrir quelques-

uns de ces écrits, mais son attention fut surtout retenue par une petite feuille appelée la *Quintessence* où il retrouva, a-t-il dit plus tard, les « sottises du peuple » arrangées en toutes sortes de commérages sur la cour, les institutions, les hommes et les femmes de France. Il se laissa conter que l'auteur en était une Mme Dunoyer, Française de Nîmes, séparée de son mari, réfugiée à La Haye et qui tentait, en Hollande, de toutes les façons, l'établissement de ses filles. Encore que cela lui eût réussi avec son aînée, mariée depuis à M. Constantin, officier français, il lui restait à placer sa cadette, Olympe. A l'instant que le libraire en parlait, ces dames, comme par hasard, parurent dans la galerie. Autant la mère offrait de hauteur, de hardiesse et de curiosité dans sa physionomie et dans sa personne, autant la fille présentait de grâce et de modestie. Pour tout dire, c'était la Nuit et le Jour ; mais, tandis que la Nuit, représentée par la mère, était d'abord pénible et de sourire déplaisant, le Jour, figuré par Olympe, étonnait par l'ingénuité, par la fraîcheur et retenait par toutes les sortes d'enchantements que les yeux, les lèvres, le visage et la taille de la coquette assemblaient dans un seul objet.

M. Arouet, qui était spirituel, vif, Français, jeune et déluré, ne put pas se lasser de contempler cela.

Les deux dames passèrent. Il les accompagna avec intérêt ; mais, bien que sous le charme, son attention n'était pas si complètement occupée, qu'elle ne lui laissât le loisir de penser que si Rotterdam est la patrie d'Erasme, La Haye est celle de Jean Second. Ces deux noms, qui s'assemblaient dans son esprit, à mesure qu'il admirait Olympe — ou pour mieux dire Pimpette — ne tardèrent pas de l'amener à désirer de commettre quelqu'une de ces folies dont Erasme a écrit l'éloge et Second la volupté.

II

La première fois que Pimpette et Arouet se trouvèrent à un rendez-vous, ce fut chez un cordonnier connu de la jeune fille, à deux pas de la maison Dunoyer, vis-à-vis de l'un de ces petits canaux coupés d'écluses où circulent sans bruit des eaux nonchalantes. Tous deux, au moment convenu par lettre, entrèrent, souriant et minaudant, agitant de jolis gants et de fins mouchoirs dans la pièce toute fourbie de beaux meubles et de bahuts cuivrés où le soir, à l'heure du repas de famille, se retrouvaient le cordonnier et la cordonnière. Ainsi que dans les comédies du théâtre classique où se voient les Cléante et les Isabelle accompagnés de serviteurs, Arouet et Pimpette avaient leurs confidents : l'un le valet Lefèvre, l'autre la soubrette Lisbeth ; et, dans le langage français auquel avaient recours les uns et les autres, quelque peintre, en quête d'un sujet de visite ou de conversation, eût pu — les apercevant dans

le décor des jacinthes et des cuivres, sous le jour discret des minces carreaux cloisonnés — composer quelqu'un de ces tableaux d'intérieur du genre de Mieris ou de Jacob Ochterveld, dont les amateurs sont devenus depuis si friands.

Arouet, de qui le génie naissant commençait de pétiller dans le feu des paroles et dans celui des yeux, ne laissa pas de se montrer le galant fort vif à qui ne messied point, dans l'attaque, comme un petit ton de guerre. Il en résulta, dès ce moment initial, une manière de liaison. Olympe, nous dit Desnoiresterres, qui a épilogué sur ce petit roman, « ne semble pas avoir démesurément fait languir son jeune soupirant ». Apparemment que sa mère l'avait exercée; mais, sans se soucier d'autre chose que de sa satisfaction, Pimpette, oubliant les préceptes du mariage et d'un établissement, avait jugé fort bon de s'émanciper avec le secrétaire. Bientôt les jeunes gens, tout au début de la joie, y mirent tellement peu de réserve l'un et l'autre, il s'offrit, aux yeux de tous, une façon d'entente si visible de tout cela, que Mme Dunoyer elle-même fut prévenue. Son courroux éclata de manière violente, dans le moment que nos amants se croyaient le plus assurés de pouvoir s'aimer sans contrainte; il y eut des pleurs, des imprécations, des lamentations, des cris et

même des coups; Arouet, dans une des lettres à Pimpette, qui ont été retrouvées[1], dit nettement : « *Lefèvre m'a rapporté que votre mère...* »; ici il y a des points, Mme Dunoyer étant devenue plus tard elle-même l'éditeur des lettres; et Beuchot ne balance pas à penser que la suite devait être : « ... *vous a battue ou frappée* ». Mais, encore que l'éclat de cette colère affligeât Pimpette et désolât Voltaire, il y eut, pour les amants, une chose pire encore : c'est que Mme Dunoyer vint se jeter aux pieds du marquis de Châteauneuf, les yeux égarés, l'habit en désordre, éperdue de douleur feinte et n'eut de cesse que l'ambassadeur, pour en être délivré, ne lui eût fait le serment de renvoyer Arouet en France. Peu après que cette femme fut partie, le marquis de Châteauneuf manda son secrétaire; il faut croire que cela tourna à la confusion du futur auteur de *Mérope* et de *la Henriade*, car, tout ce que le jeune homme put faire savoir par Lefèvre, à Pimpette, après l'entrevue, c'est qu'il était gardé « prisonnier au nom du roi »; il est vrai, ajoutait-il à sa jeune amante, qu' « on est maître de m'ôter la vie et non l'amour que j'ai pour vous ».

Captif, Arouet commença, ainsi qu'il est d'ha-

1. Publiées, depuis, dans *la Correspondance* complète de Voltaire (*Œuvres complètes*, Beuchot).

bitude en des cas pareils, de méditer sur la possibilité d'une fuite et d'un enlèvement. Cela ne va pas sans surprendre; et ceux qui se représentent le plus volontiers Voltaire âgé, édenté, frileux, tousseux, vêtu de panne et coiffé de la perruque à trois marteaux, ne seront pas que peu surpris de l'apercevoir sous les traits d'un jeune Chérubin entreprenant; mais, dès ce temps de ses jours si tendres, Arouet était loin de prévoir la domination de Mme Denis sur sa vieillesse; il était un petit maître, et, comme tel, il tenait son rôle.

Mlle Dunoyer, de qui le père, ancien capitaine, ancien grand maître des eaux et forêts du Languedoc, l'oncle et aussi la sœur étaient tous les trois établis en France, ne manquait pas de lieux d'asile en quittant sa mère. Il importait seulement qu'elle partît; le jeune secrétaire, devant revenir en France lui-même, ils pourraient tous deux, une fois sortis de la Hollande, aviser de compagnie. Il fallait, pour mieux en convenir plus au long, qu'ils pussent se voir et s'écrire. Incontinent Arouet, retenu en captivité, délégua Lefèvre avec ses pouvoirs. « Le valet que je vous envoie, disait le billet doux, est entièrement à moi; si vous voulez le faire passer, auprès de votre mère, pour un faiseur de tabatières, il est Normand et jouera fort bien son rôle. » « Au nom de l'amour que j'ai

pour vous, ma chère, ajoutait notre petit galant, envoyez-moi votre portrait; faites tous vos efforts pour l'obtenir de Mme votre mère; il sera bien mieux entre mes mains que dans les siennes, puisqu'il est déjà dans mon cœur. » Au sujet des lettres au père, à l'oncle et à la sœur, « envoyez-les par le cordonnier », disait le rusé secrétaire d'ambassade, « promettez [à cet homme] une récompense; qu'il vienne ici une forme à la main comme pour accommoder mes souliers ». Enfin, ajoutait-il ainsi qu'à travers des pleurs, « je ferai tout mon possible pour vous voir demain avant de quitter la Hollande ».

On pense de quel désespoir, au reçu de ces mots, Pimpette fut accablée. Elle pleura d'abondance par devant Lefèvre. Quand Arouet le sut, il renvoya à nouveau le Normand avec des tabatières ; mais, dans l'une de ces boîtes, il y avait une lettre ; et, c'est par cet avis qu'Olympe apprit de son amant qu'il espérait trouver « le moyen de s'esquiver de l'hôtel, de prendre un carrosse ou une chaise et de l'emmener à Scheveling (Scheveningen) où ils pourraient écrire enfin les trois lettres». Sur ces entrefaites M. le marquis de Châteauneuf, qui s'était dégagé déjà de la sorte d'effroi où l'avait jeté Mme Dunoyer, différa de quelques jours le départ de son secrétaire. Celui-

ci, toujours prisonnier à l'hôtel de l'ambassade, est gardé à vue ; mais le délai de séjour qu'il obtient fait germer toutes sortes de fertiles projets dans une tête encore peu occupée des desseins prodigieux de plus tard. La première idée qui lui vint fut d'essayer de s'échapper à minuit par la fenêtre et d'aller retrouver Olympe ; mais voilà bien l'obstacle : Olympe, déjà gardée dans le jour, commençait d'être gardée encore plus étroitement durant la nuit. Il fallait imaginer quelque chose de mieux ; le génie de M. de Voltaire, encore qu'à l'adolescence, était déjà fécond en intrigue et ruse ; et, voici une petite comédie, exposée par lettre, qui lui fait au moins autant d'honneur que son théâtre.

« Mon cher cœur, disait le captif à la captive, si vous voulez changer nos malheurs en plaisirs, il ne tiendra qu'à vous ; envoyez Lisbeth sur les trois heures ; je la chargerai pour vous d'un paquet qui contiendra des habillements d'homme : vous vous accommoderez chez elle ; et, si vous avez assez de bonté pour vouloir bien voir un pauvre prisonnier, qui vous adore, vous vous donnerez la peine de venir, sur la brune, à l'hôtel. A quelle cruelle extrémité sommes-nous réduits, ma chère ? Voilà cependant l'unique moyen de

nous voir. Vous m'aimez ; ainsi j'espère vous voir aujourd'hui dans mon petit appartement. Le bonheur d'être votre esclave me fera oublier que je suis prisonnier de *** ; mais, comme on connaît mes habits et que, par conséquent, on pourrait vous reconnaître, je vous enverrai un manteau qui cachera votre justaucorps et votre visage ; je louerai même un justaucorps pour plus de sûreté. Mon cher cœur, songez que ces circonstances sont bien critiques ; défiez-vous, encore un coup, de Mme votre mère ; défiez-vous de vous-même ; mais comptez sur moi comme sur vous, et attendez tout de moi, sans exception, pour vous tirer de l'abîme où vous êtes. »

L'intervention du cordonnier, celle du valet Lefèvre affublé en marchand, le travesti de Pimpette habillée en jeune homme, les plans d'enlèvement et projets d'escalade esquissés par Arouet, voilà les nécessaires épisodes d'un beau conte. On voit qu'avant d'en écrire à la façon de *Candide*, M. de Voltaire en vivait parfois — et fort bien — en réalité.

III

Pimpette était si charmante en fille, qu'il ne lui était pas possible d'être laide en garçon. Encore que l'on ne fût pas en carnaval, elle tint fort bien son rôle et joua, comme par avance, avec beaucoup d'art, les chevaliers de Warwick et d'Eon. Arouet en fut très satisfait. « Si vous êtes adorable en cornettes, fit-il savoir à sa maîtresse, ma foi vous êtes un aimable cavalier et notre portier, qui n'est point amoureux de vous, vous a trouvé un fort joli garçon. »

Cette beauté, cette finesse féminines, cet air tout enchanteur d'un adolescent inconnu dans La Haye avaient de quoi surprendre, et cela surprit. M. le marquis de Châteauneuf ne tarda pas à vouloir connaître le nom et la figure de ce jeune mousquetaire élégant, qui portait bottes molles, chapeau empanaché, justaucorps de velours et, fort cavalièrement, une petite épée. On fit venir Lefèvre, on l'interrogea ; mais rien n'eut raison

de la ruse du Normand ; alors on recommença d'épier le secrétaire. « On compte nous surprendre ce soir, fait connaître par un mot Arouet à Olympe ; mais, ce que l'amour garde est bien gardé ; je sauterai par les fenêtres, et je viendrai à la brune chez ***, si je puis. » Il y a lieu de penser que cela réussit ; les jeunes gens se virent quelque temps encore et toujours à l'aide du travestissement dont la jolie fille savait faire usage. Quant à Mme Dunoyer la mère, qu'Arouet en fort mauvais gendre appelle « notre monstre aux cent yeux » et Mlle Olympe — sans respect aucun — « notre faiseuse de quintessence », elle continue, tout en soupçonnant, à ne rien deviner de la comédie. C'est, apparemment, M. de Châteauneuf qui est le plus redoutable. Il décide à nouveau, mais cette fois avec beaucoup plus de volonté qu'à la première, le retour d'Arouet en France : Pimpette l'apprend, en est désespérée et, dans le déchirement que le départ de son ami lui cause, ne parle rien moins que de s'aller jeter aux pieds de l'ambassadeur ou, tout au moins, de son second, M. de La Bruyère. M. de Voltaire, qui craint tout en de telles extrémités, la dissuade de son mieux : il sait, pour en avoir souffert, que M. de La Bruyère n'est point sûr. « Quoi ! écrit-il, vous voulez parler à M. L***. Eh ! ne savez-

vous pas que ce qu'il craint le plus, c'est de paraître favoriser notre retraite ? Il craint votre mère ; il veut ménager les Excellences : vous devez vous-même craindre les uns et les autres, et ne point vous exposer, d'un côté, à être enfermée, et de l'autre, à recevoir un affront... »

De tant d'émotions, de regret, d'attente et de tourment, Pimpette tomba souffrante. Arouet ne manqua pas d'en profiter pour jouer l'amant tendre. On a retrouvé de lui des petits billets datés de ce temps-là ; il y paraît, du plus profond de son cœur, attaché à la jolie malade. « Est-il possible, écrit-il, ma chère maîtresse, que je ne puisse du moins jouir de la satisfaction de pleurer au pied de votre lit, et de baiser mille fois vos belles mains que j'arroserais de mes larmes... » Ah ! fraîcheur, vertu de la jeunesse ! On n'écrit pas deux fois de ces lettres-là ! La du Châtelet pourra paraître un jour et Voltaire se lier à elle, jamais, jamais un petit billet aussi doux ne lui viendra du poète ! Et des phrases comme celle-ci, qu'Arouet, spontanément, tourne en billet galant à la petite Dunoyer : « Adieu, mon cher cœur, voilà peut-être la dernière lettre que je daterai de La Haye. Je vous jure une constance éternelle ; vous seule pouvez me rendre heureux... » Est-ce que Mmes de Livry, de Corsam-

bleu, de Ruppelmonde en inspireront jamais d'aussi spontanées, d'aussi sincères à celui qui va devenir, dans l'ordre intellectuel et littéraire, une façon de dieu universel ?

Cependant, il y a encore la cordonnière, la cordonnière et le cordonnier ! Et, dans la petite échoppe, devant le canal paisible où circulent sans bruit des eaux nonchalantes, on essaiera de jouer à nouveau les marionnettes amoureuses, d'être les personnages de fantaisie et de passion auxquels Franz van Mieris et Jacob Ochterveld ont, dans de belles œuvres, communiqué le petit frisson du pinceau. Mais hélas ! ici comme ailleurs, c'en est fait du bonheur de se rencontrer, de se parler et de s'aimer à loisir. Pimpette autant que Voltaire, avec plus d'éclat passionné encore, en exprime l'angoisse et le regret dans ses lettres. S'ils se retrouvent, s'ils se chérissent, en de brèves minutes encore, ces deux amants, c'est dans la hâte fébrile et dans l'anxiété. « Dans l'incertitude où je suis, si j'aurai le plaisir de te voir ce soir, fait dire Mlle Dunoyer à son amant, je t'avertis que ce n'était pas M. de La Bruyère qui était hier chez nous. C'est une méprise de la cordonnière qui nous alarma fort mal à propos. Ma mère ne sait pas que je t'ai parlé ; et grâce au ciel, elle te croit déjà parti. »

La fièvre, le chagrin et la maladie n'ont point ralenti l'ardeur de Pimpette ; et, c'est dans cette lettre chaleureuse, tirée de l'oubli par le bibliophile Jacob, qu'on peut juger de l'attachement de la petite Dunoyer à son ami. Pour elle, à qui le rayonnement de l'amour donne pour la première fois l'éloquence, Arouet est le « cher cœur », il est, le « cher », il est l' « aimable enfant ». « La vie, écrit cette jolie fille qui n'en est qu'à ses débuts à un joli garçon déjà fort déluré, la vie me serait trop à charge, si je n'avais la douce espérance d'être aimée de ce que j'ai de plus cher au monde. »

Ah ! les tendres, les délicates, les réchauffantes lettres ! Les grisants papiers amoureux ! Notre futur grand auteur et grand philosophe en est tout étourdi de les recevoir ! Ces missives d'une passion si profonde et si vraie sont pour lui d'un prix infini. Elles sont sa jeunesse, elles sont sa beauté, elles sont ses illusions. Dans sa joie il les porte sur lui et, trois ou quatre ans après, quand, revenu à Paris, les exempts viendront le chercher pour le mener à la Bastille, c'est sous son habit et le plus près de son cœur qu'ils découvriront cet ardent billet de l'amour le plus vif qu'une femme adressa jamais à un pareil homme.

IV

La dernière fois qu'ils se virent ce fut le 17 décembre de cet an 1713. Les bonnes gens de la Hollande commençaient, dès ce moment-là, à circuler en patins sur les lacs ; il tombait une neige fine, les canaux étaient gelés et, sur l'aile des moulins, il y avait du givre ! Mais, ce qui scintillait dans le froid hiver, ce qui, plus que les tulipes et les jacinthes du prochain avril, rayonnait dans La Haye, c'était le cœur de Pimpette. « Accours ! », écrivait la jeune fille impatiemment à son amant : « Oh ! viens, mon ami ! » « Fais que je te voie ce soir : tu n'auras qu'à descendre dans la cuisine du cordonnier... » C'est bien ainsi que cela eut lieu, et, tandis que la Lisbeth et Lefèvre faisaient les confidents de théâtre par devant la scène, M. de Voltaire et Mlle Olympe Dunoyer se jouèrent, cœur à cœur et pour la dernière fois, dans un calme décor tout intime, la belle comédie de leur amour.

L'épilogue, qui avait tant tardé et que M. de Châteauneuf avait différé tant de fois, arriva enfin. Il fallut qu'Arouet partît. M. de M..., sur l'ordre de l'ambassadeur, se chargea de conduire le jeune secrétaire ; et ce fut le 18, à huit heures du matin, le lendemain même de sa dernière entrevue avec Pimpette, qu'Arouet dut quitter La Haye. Les derniers baisers de son amie brûlaient encore son front et ses joues que, déjà, il était — avec M. de M... et Lefèvre — dans le bateau de Rotterdam. On pense si ce voyage, d'ordinaire si délicieux à qui le fait sans regret, fut pénible à Voltaire. M. de M... avait bon appétit et une gaieté bruyante ; il passa une bonne partie du trajet attablé devant un jambon et des pâtés. C'est le moment que notre pauvre amoureux choisit pour écrire ; et c'est du fond du yacht, à la date du 19 et tandis que M. de M... ripaillait, qu'il continuait, par lettre, d'assurer Pimpette de sa passion. « La première chose que je ferai en arrivant à Paris, écrivait le garçon qui était fort adroit, ce sera de mettre le P. Tournemine dans nos intérêts ; ensuite je rendrai vos lettres. » Cela voulait dire qu'il verrait le père, l'oncle et la sœur d'Olympe, et que, grâce à ces parents et à ces religieux, il tâcherait de faire revenir Mlle Dunoyer en France. Mlle Dunoyer était protestante ; en la ramenant

au Dieu orthodoxe il aidait la religion à servir son amour. C'était un stratagème au moins spirituel, mais qui demandait de l'audace dans l'accomplissement. Dès le 20 janvier 1714, Arouet ne manquait pas d'instruire Pimpette de son plan. Est-ce qu'un cousin de la jeune personne, M. Le Normant, n'était pas, à ce moment même, évêque d'Evreux? Il n'y avait donc pas lieu de différer. « Marquez-lui, écrivait Voltaire à Olympe, que vous voulez vous retirer dans une communauté, non comme religieuse pourtant, je n'ai garde de vous le conseiller. Ne manquez pas à le nommer Monseigneur! »

Il y eut pourtant un obstacle. C'est que Voltaire avait été précédé, dans son retour à Paris, d'une lettre du marquis de Châteauneuf, « telle qu'on n'en écrirait point contre un scélérat. »

M. Arouet le père, à qui cette lettre était adressée, en conçut une fureur si vive, qu'il ne parlait plus que de faire emprisonner son fils, ou, pour le moins, de l'obliger à partir aux îles! C'était là, certes, parmi tant d'extrémités, la plus redoutable. Il apparaît que Voltaire en sentit le danger. « Je n'ose me montrer, écrit-il de Paris à Pimpette: j'ai fait parler à mon père. Tout ce qu'on a pu obtenir de lui a été de me faire embarquer pour les îles; mais on n'a pu le faire changer de

résolution sur son testament qu'il a fait, dans lequel il me déshérite. »

« Vous voyez, ajoute un peu plus loin le jeune amant, que je suis dans le comble du malheur et qu'il est absolument impossible d'être plus malheureux à moins d'être abandonné de vous. » En même temps et dans la même lettre, il conjure Olympe de quitter La Haye, de venir à Paris, en toute hâte. Elle sera reçue aux *Nouvelles catholiques !* Elle se convertira, et, là, ils se verront ! Au reste, il y va des jours mêmes d'Arouet : « *Je vous promets bien sûrement,* écrit Voltaire avec conviction, *que je me tuerai à la première nouvelle que j'aurai que vous restez en Hollande !* » Heureusement pour la grandeur de notre littérature et l'émerveillement de notre esprit, Arouet, que l'éloignement de son amie portait à la réflexion, ne réalisa point cette fatale menace. Olympe demeura en Hollande et lui ne mourut pas. M. Arouet, le père, lui-même s'apaisa. Voltaire, au lieu d'aller s'embarquer à Brest, sur les vaisseaux du roi, entra fort prosaïquement comme clerc « à l'étude de maître Alain, rue Pavée Saint-Bernard, près les degrés de la place Maubert ». Cela se passait le 20 janvier 1714 ; et, nous dit Desnoiresterres, c'est au 10 février qu'il faut placer « les dernières traces de cette grande passion de Pimpette et de Voltaire ».

Il en advint, de cette belle passion, ce qu'il en était advenu de tant d'autres ; le temps et l'éloignement en brisèrent la force, en lassèrent la ferveur. Le jeune amant, de qui le nom n'allait point tarder de s'imposer au public, commençait déjà à se sentir occupé d'une passion plus hautaine et plus absolue, d'une passion autoritaire à laquelle il devait soumettre à l'avenir ses amours du cœur ; et c'était la passion, la grande passion des lettres, cette passion dans laquelle son génie allait jeter de si vives flammes.

Pour Pimpette, à qui le petit Arouet avait donné le goût de l'aventure, elle ne s'en tint, pas plus que Voltaire, à ses engagements.

Elle eut d'autres faiblesses, dont sa liaison avec Merville [1] ne fut pas la moindre. Ce Merville ne manquait ni de charme ni d'à-propos, mais en regard de notre poète, c'était un balourd. « Parce qu'il a eu la même maîtresse que moi, il y a vingt ans », confiera Voltaire plus tard à l'abbé Moussinot, « il a cru devoir être de mes ennemis. »

Mme Dunoyer, la « faiseuse de quintessence », effrayée du caprice nouveau auquel s'abandonnait Pimpette, ne laissa pas de chercher, un peu partout autour d'elle, un établissement qui fût de

1. Guyot de Merville, l'auteur du *Consentement forcé*.

nature à fixer sa cadette. Elle le découvrit enfin dans le comte de Winterfeld. Le comte de Winterfeld ne fut ni le plus doux des gendres ni le meilleur des maris. Les deux femmes n'éprouvèrent que de la peine et des désillusions à le connaître. « Tu sçais, ma pauvre enfant, écrira plus tard Mme Dunoyer à Olympe, toutes les mesures que j'ai prises avant de te livrer entre ses bras, tu sçais aussi que l'ambition que j'ai eue de te faire comtesse, avec la crainte de laisser échapper une occasion si favorable, ont été la seule cause de ton malheur [1]. »

Olympe, devenue comtesse de Winterfeld, mise dans l'obligation de quitter son mari, revint habiter avec sa mère ; mais Mme Dunoyer, atteinte, plus que sa fille encore, dans son ambition et dans son orgueil, ne tarda pas à succomber. Olympe, délivrée à la fois des uns et des autres, devint enfin à peu près libre ; elle accourut en France ; mais là aussi elle trouva la solitude. Arouet qui, s'il ne l'aimait plus avec le feu de l'amour, l'affectionnait encore et l'honorait toujours, nous apprend que la sœur aînée de Pimpette, Mme Constantin, était morte à la communauté de Sainte-Agnès, « respectée et chérie ».

1. Mme Dunoyer : *Lettres historiques et galantes.*

Pour Pimpette elle-même, pensionnée du roi et retirée dans une terre qui lui appartient, « elle nourrit les pauvres ». En outre, « elle s'est acquis, auprès de tous ceux qui la connaissent, la plus grande considération. Son âge, son mérite, sa vertu, la famille respectable et nombreuse à laquelle elle appartient, les personnes du plus haut rang dont elle est l'alliée, devaient la mettre à l'abri d'un scélérat absurde » [1].

Ce scélérat était le comte de Winterfeld. Il ne vint pas jusqu'à Paris ennuyer son épouse. Rendue complètement à la paix et à l'indépendance, Pimpette devint une manière de dame douce et pieuse ; sa vie fut partagée en deux parts qu'elle passait, la première à Paris, dans son hôtel du faubourg Saint-Antoine, à l'extrémité de la rue de la Roquette, et la seconde, dans ses terres auprès des pauvres.

Voltaire qui se souvenait, au milieu de ses grandeurs, des douces heures de La Haye, des rendez-vous chez la cordonnière, des fureurs de M. de Chateauneuf et de la jolie comédie de déguisement que Mlle Dunoyer avait jouée en sa faveur, Voltaire ne fut pas ingrat. Il se souvint

1. Voltaire, édition de Beuchot (suppl. au *Siècle de Louis XIV*).

toujours de Pimpette. De Cirey, à la date du 16 juillet 1736, n'écrivit-il pas à l'abbé Moussinot une lettre où il lui commande de « faire acheter une petite table à écran qui puisse servir d'écran et d'écritoire, et de la faire porter de sa part chez Mme de Winterfeld, rue Plâtrière, près des Filles de Sainte-Agnès ».

Ainsi, près de vingt-trois années avaient passé depuis les heures heureuses de la Hollande ; Mlle Dunoyer avait été mariée et abandonnée ; lui, le grand écrivain, s'était asservi au gouvernement de Mme du Châtelet ; et pourtant, malgré le temps et la dispersion, il se souvenait toujours, il se souvenait au point d'envoyer à celle qu'il avait chérie « une petite table qui puisse servir d'écritoire » ! Comme si, dans son âge mûr, autant que dans sa jeunesse, évoquant le passé et rêvant à lui, Pimpette eût pu penser encore écrire des billets tendres !

ROUSSEAU A MONTMORENCY

Rousseau à Montmorency[1]

Ce n'est pas maintenant qu'il fallait dresser cette statue ; il fallait l'élever au printemps quand il y a des pervenches, ou l'été quand il y a des cerises. Mais ce n'est pas au moment où la pomme des dernières *Rêveries*, mûrie déjà sur l'arbre, incline à tomber, qu'il faut montrer Jean-Jacques avec un froid visage.

Eut-il un cœur d'automne et connut-il une fois le déclin des saisons, le vieillard qui régna sur les faibles femmes et dont la domination, qui s'étend jusqu'à nous, n'est pas près de finir? A peine peut-on penser que l'âge et les maux atténuèrent son ardeur. Et, bien que le statuaire l'ait montré debout, une fleur à la main, je ne puis pas l'évoquer, vers ce temps de sa vie, autrement qu'à Eaubonne, dans le joli bosquet « orné d'une cascade » et sous l'acacia où il étreignait la « taille

1. Le dimanche 13 octobre 1907, une statue fut élevée à Rousseau à Montmorency.

mignonne » d'Houdetot et mouillait de ses pleurs les mains de son amie.

*
* *

Jean-Jacques! O philosophe! Tu occupes encore les hommes de ce temps-ci comme ceux du tien! En vain fuis-tu partout tes semblables. Maintenant comme jadis ils se portent vers toi avec ardeur. Qu'ils t'aiment ou te détestent, ils sont encore tout occupés de toi et ne se lassent jamais de vanter ou de haïr ton nom. O tyran! ton joug pèse toujours sur eux. C'est leur exaltation qui fait ta durée et c'est leur ferveur qui fait ta jeunesse. A peine ont-ils laissé les soins de ta mémoire et se sont-ils écartés de ton nom que c'est aussitôt pour y revenir en hâte. Ah! sorcier, avec ton bonnet de poils et ton mauvais manteau, nous domines-tu toujours? Devin de village, le charme de ton bâton de Jacob et de ton vieux grimoire opère-t-il encore? Faut-il que nous soyons à jamais sensibles à tes maux? De quelle force tu nous étreins! N'est-il pas possible de nous affranchir? Mais non, il n'est pas en notre pouvoir de rompre la chaîne par quoi tu nous tiens. Peut-on briser les liens que tu nouas toi-même avec des larmes chaudes? Et comme tes faiblesses font no-

tre lâcheté ! O héros ! Philoctète errant et toujours blessé, ta plainte semble plus belle encore à mesure que les âges lui donnent un écho plus grand. Vois ces arbres, ces prairies, ces monts toujours verts, ces torrents moins impétueux que ton cœur, nous ne les connaissions pas avant toi. Et ces fleurs qui piquent nos champs, émaillent nos campagnes, ces petites cerises aigres et ces peupliers, est-ce que tu n'as pas, pour nous, animé leur éclat, vanté leur forme et leur saveur ? Et ces femmes toujours belles, toujours nonchalantes, cette d'Epinay qui fut si perfide et si pitoyable à ton cœur, cette aimable Luxembourg, cette Mme de Verdelin qui t'envoyait des roses et surtout d'Houdetot qui vint un jour vers toi, ses cheveux au vent, à cheval et en amazone, pourquoi ne les a-t-on pas placées au pied de ton image, à Montmorency ? Et aussi je voudrais voir cette Mme de Blainville qui te haïssait — ce qui était encore une façon de t'aimer — parce qu'avec d'Houdetot, pendant vos colloques, vous la laissiez, ingrats, « s'ennuyer souvent à garder le mulet ».

*
* *

Beaux parcs, frais asiles, lac charmant, forêt, Rousseau a vécu là ; il a erré ici ; il a créé Julie

et Saint-Preux sous ces ombres! Sa trace est partout visible et, comme quelqu'un l'a dit, les fleurettes qui poussent aujourd'hui encore à Montmorency, à Eaubonne et la Chevrette, à Soisy et La Briche et dans tous ces villages « sont les petites-filles des plantes qu'il commençait alors d'aimer ».

Son caractère mobile, en le portant dans un lieu où il pensait trouver un repos ardemment désiré, ne lui permettait pas d'en apprécier longtemps la faveur. « Je trouvais, écrit-il au début de sa retraite, délicieux d'être l'hôte de mon amie, dans une maison de mon choix qu'elle avait bâtie exprès pour moi. » Alors — dès l'arrivée à l'Hermitage — il était tellement excédé de la ville qu' « un simple pauvre buisson d'épines, une haie, une grange, un pré », le parfum d' « une bonne omelette au fenouil » suffisaient à le rendre heureux. Mais cela pouvait-il durer? N'avait-il pas le secret d'empoisonner lui-même tout ce qui était bonheur, paix et solitude? Et comment se fier à Diderot, à Grimm? Comment demeurer chez cette d'Epinay dont le baron allemand devint, peu après, l'hôte?

Et le voici à présent à Mont-Louis, chez M. Mathas. Il habite un donjon au bout d'une allée en terrasse et, de chez lui, aperçoit, entre autres

spectacles « le simple, mais respectable château de Saint-Gratien, retraite du vertueux Catinat ». Là, il vient se retirer, toujours geignant et souffrant, avec les *gouverneuses;* et, c'est, dans cette maison, un tel taudis, que quand M. le maréchal de Luxembourg vient le visiter, Jean-Jacques ne sait plus, au milieu des vaisselles et des pots cassés, où laisser asseoir un si grand seigneur.

*
* *

Mais M. le maréchal de Luxembourg n'a pas qu'une femme charmante et toute disposée à aimer Rousseau. Il a un vaste et beau domaine planté de grands et vieux arbres doux et frémissants, de bosquets et d'allées arrangés pour plaire. Jadis M. de Crozat, qui en fut possesseur avant le maréchal, y invita Watteau. Et ce reste une croyance accréditée depuis, que ce délicieux maître emprunta à ces sites, pour ses *Assemblées*, son *Bosquet de Bacchus* et ses *Rendez-vous*, les douces et aériennes perspectives, l'éclat argentin et cette fluidité des eaux et des feuilles par quoi ce grand domaine était si remarquable.

Où le pâle *Indifférent*, tout vêtu de soie lunaire et de satin limpide, erra autrefois, sur les frais gazons, le pinceau à la main, le « berger extrava-

gant » vint demander à son tour le calme et l'inspiration. Lui-même a écrit, dans les *Confessions*, que c'est sous l'influence et devant le modèle de ce grand parc de M. de Luxembourg « qu'il composa dans une continuelle extase le cinquième livre de l'*Émile* » et qu'il dut de donner, à toute cette partie de son œuvre, « ce coloris si frais » dont l'éclat verdoyant et tout l'air de jeunesse atténuent un peu la déclamation. A l'ombre de ces grands arbres, au murmure et au parfum des feuilles et des fleurs autant qu'aux attentions dont il était l'objet de la part de ses hôtes, Rousseau dut de passer encore quelques mois paisibles. La fréquentation qu'il faisait assez assidûment de l'avocat Loyseau, qui demeurait à Saint-Brice « dans le fief de Mauléon où jadis avait logé le grand Bossuet », de Mme de Chenonceaux, du curé de Groslay, du P. Berthier et du libraire Guérin, l'empêchait, au surplus, de se livrer autant qu'il aimait à cette mélancolie dont il avait, en temps ordinaire, la manie étrange d'attrister ses jours à un point extrême. Et cela devait durer ainsi jusqu'à cette nuit tragique de juin 1762, où, sur un mot de M. le prince de Conti, avisé qu'il était décrété de prise de corps, il dut quitter précipitamment Thérèse et Mont-Louis et, le lendemain d'une nuit d'angoisse au château, s'éloigner à

jamais de ces lieux embellis pour lui des souvenirs de tant de sites heureux et de tant de délicieuses femmes.

*
* *

D'avoir connu Watteau rêveur et alangui, Rousseau chagrin, d'Houdetot aux seins tièdes et l'aimable Luxembourg, cette vallée agreste de Montmorency garda longtemps un parfum discret, une inquiétude douce et comme un air d'amour enivrant. Là où le rude Robespierre vint, peu de jours avant son moment suprême, rendre une dernière fois visite au souvenir de Jean-Jacques, Grétry se retira près de vingt ans après et demanda à mourir dans la maison du sage. Enfin le 27 avril 1830, un poète romantique à l'air grave et pensif, au visage inspiré, l'auteur d'*Eloa* et de la *Mort du loup*, fut composer ici cette « élévation » aux *Amants de Montmorency*, qui ne pouvait être bien imaginée qu'aux lieux où Saint-Preux et Julie prirent vie et s'aimèrent.

Ainsi ces coteaux, ces petits cerisiers, le village, la forêt gardèrent longtemps l'empreinte ineffaçable de l'homme dont le cœur décevant, le cerveau fiévreux, emplirent ces bosquets et ces bois de leurs chimères. Les plaintes de cet homme

ont été si belles, elles ont ému tant de cœurs, enivré tant d'amants, que l'accent pathétique n'en a point faibli. En vain lui dresse-t-on des images de pierre ; c'est lui, toujours lui, le devin de village, le berger frivole et toujours malheureux, que nous voyons paraître et, sous les châtaigniers, marcher, sangloter et parler tout haut comme s'il était là et vivait à nouveau devant nous.

ROUSSEAU A ERMENONVILLE

Rousseau à Ermenonville

Jean-Jacques Rousseau ! Il est de ceux à qui l'on élève chaque an des autels et pour qui les mains ne cessent de tresser les guirlandes. A Genève, on a dressé son ombre au milieu d'une île et devant ce beau lac où se penchent les monts. A Montmorency son image de pierre s'incline et médite au-dessus du cœur des pervenches. Mais, à Ermenonville, où son tombeau vide est toujours désert, son visage humain ne contemplait plus le site harmonieux, les peupliers, les eaux et le village humble où il aima rêver. Cet oubli vient d'être réparé enfin par le soin de mains pieuses ; le sculpteur Gréher a montré Jean-Jacques, en un marbre vivant, tendant avec toute l'anxiété de son génie, au moment qui passe, une main hâtive et un regard de fièvre. Un socle a été érigé ; on a gravé les mots : *Vitam impendere vero* au cœur du granit ! Et voilà une nouvelle raison de chérir encore Jean-Jacques et, dans de brèves pages, de

montrer ses traits. Ceux-ci, sans être gracieux, offraient par leur recueillement et leur gravité un charme un peu rude et une beauté mâle. Avec La Tour (*Musée de Saint-Quentin*) nous savons que son sourire était contraint par la douleur ; avec Houdon nous le sentons réfléchi, tendu par l'excès de la pensée. Mais, surtout, c'est dans le portrait de l'artiste anglais Allan Kamsay, sous son bonnet d'Arménien et dans sa peau de chèvre, que nous l'aimons voir, le « fier républicain » ! Ce visage amaigri, au regard fixe, au nez droit, à la belle bouche, est d'une extrême ardeur et le deuil des passions, en creusant ces rides, a pétri ce masque de Caton sous lequel vivait (Michelet l'a écrit) un cœur faible de femme. La figure de Jean-Jacques Rousseau, a dit Bernardin de Saint-Pierre qui l'a tant contemplée, « conservait l'empreinte de toutes ses affections ». Il faut ajouter qu'elle gardait la marque de tous ses regrets et de tous ses maux. Le dur désenchantement avait passé sur elle ; et, dans une espèce de très court portrait tracé de la main même de Jean-Jacques et publié plus tard, on peut lire ces mots qui trahissent si bien l'excès de sa douleur : « Adieu, doux sentiments que j'ai tant cherchés ; c'est trop tard pour être heureux ! » Pauvre Jean-Jacques ! Au déclin de ses jours, lors des dernières *Rêveries*,

quand le lumineux passé remontera dans son cœur, il exprimera des regrets aussi lamentables ; il pensera à Mme de Warens, au printemps de sa vie, à toute sa jeunesse et dira avec une plainte infinie : « Ah ! si j'avais suffi à son cœur comme elle eût suffi au mien, quels paisibles et délicieux jours nous eussions coulés ensemble ! » Certes ! Mais alors il n'eût pas été le même Jean-Jacques ! Il n'eût pas pleuré ! Il n'eût pas ému ! Et son cœur n'eût point battu dans nos cœurs...

***

J'écoutais tout ce qu'on disait d'aigre et de mauvais sur lui ; j'entendais la dure critique de ses ouvrages et jusqu'aux négations de son génie amer. Et ces clameurs sur sa religion et sa patrie ! Fut-il donc étranger celui qui, dans Chambéry, vibrait au passage des soldats de M. de la Trémouille et qui disait alors : « Je suis Français ardent... » ? Enfin les travaux de Mme Frederika Macdonald m'emplissaient l'esprit des trahisons de Grimm et de celles de Diderot. Je le voyais triste, isolé ; je sentais que les coups des hommes l'allaient blesser encore. Je convins de l'aller visiter à Ermenonville au moment de l'été. Ah ! si ceux qui l'attaquent pouvaient le contem-

pler au milieu de ses arbres et dans sa forêt, au bord des eaux pures et dans le frais silence, avec quelle tendresse ils le sentiraient mieux ! Aucun paysage ne s'insinue autant ni aussi mollement dans l'intime de l'être que celui de ces contrées. L'Ile-de-France est le cœur d'un grand et beau pays plein de contrastes et de beauté ; mais le Valois est le cœur de l'Ile-de-France et cette région-ci est peut-être, dans le Valois, la plus harmonieuse. La fluidité des eaux, du ciel et des feuillages n'est nulle part ailleurs aussi argentée, aussi légère. Les peupliers bruissent avec mélodie et la petite Launette, en courant sur les pierres, mêle au chant des arbres celui de son murmure. Les bois et les collines, distribués de toutes parts suivant les terrains, sont baignés d'étangs ; la vieille ville est jolie et, quand on y parvient, après une longue marche dans une plaine aride et que, d'un monticule, on voit les premiers chaumes, le grand corps de ferme à pignons, les rues tièdes et le clocher dressé dans la lumière, on cherche instinctivement le parc de René de Girardin, le château où Gérard de Nerval nous dit que les Illuminés s'assemblaient et l'Ile agreste et verte où l'homme de la nature entendit seize ans, du fond de son tombeau, se lamenter les saules et les peupliers bruire. Mais la hâte même

est mauvaise à l'amour. Longtemps nous retardons le bonheur d'approcher Rousseau d'aussi près que l'avait souhaité notre ardeur. Ermenonville offre de petites places paisibles où pousse l'herbe entre les pavés ; il y a des maisons basses, vêtues la plupart de grappes de glycines et de roses, et un petit cimetière avec de vieilles tombes à peu près enfouies sous les ronces. — « Que n'a-t-il voulu reposer ici, pensai-je, au milieu des hommes, près de l'odeur des roses ? »

Mais non, il a voulu se mettre à part dans la mort autant que dans la vie ; et la solitude l'a magnifiquement séduit jusqu'au bout. Et puis, eût-il aimé les roses éclatantes,les glycines et les pavots pourpres, ce rural promeneur qui s'en allait, un livre à la main, herboriser sous bois et dans les prés humbles ou, le long des routes, s'attendrir au chardon à foulon, à la verge à pasteur, aux ciguës, aux herbes et à ces pieds de lion que dans les monts de sa Suisse on nomme *porte-rosée?*

La rue qui descend au-devant du château est plus animée ; on y voit rire les femmes et courir les enfants. L'auberge de Jean-Jacques Rousseau est ouverte à gauche. A droite on aperçoit, gravée encore sur des murs centenaires, cette ancienne inscription : *L'empereur Joseph II a dîné dans*

cette maison le 24 mai 1774; et, un peu plus loin, cette autre apparaît toujours: *Gustave III, roi de Suède, a dîné dans cette maison le 24 juillet 1784.* Enfin voici le château. Nous différons encore et voulons voir Châalis avant. Les légendes de la vieille abbaye, le souvenir des moines rouges et toutes les histoires racontées par Gérard accompagnent nos pas au milieu des bruyères et sous les châtaigniers. Dans le ciel pur et tendre, au milieu des arbres, les ogives brisées et les arcatures apparaissent soudain. Mais leur fine dentelle, leur gloire orgueilleuse et partout mutilée ne peuvent point suffire à nous cacher le beau visage du solitaire.

∴

De Châalis nous revenons en carriole avec des paysans ; nous retrouvons le cours argenté de la Launette et, bientôt, le vaste Etang du désert, tout bordé d'iris et d'ajoncs qui pointent, offre un miroir uni sous un ciel limpide. — La maison de Rousseau, demandai-je alors, est-elle par ici ?

— Une maison, monsieur, oh ! si l'on peut dire ! Une cabane plutôt[1] !

1. De la médiocrité de cette demeure, Mme Roland, au cours d'une visite qu'elle fit à Ermenonville et dont elle rendit compte, le 7 juin 1784, à M. Bosc, fils du médecin de Louis XV, demeura

Et l'homme en cotte bleue arrête un peu sa bête, se penche au dehors et, du manche de son fouet, désignant le bois sombre au delà de l'étang :

— Tenez, monsieur, c'est là !

Un petit toit dépasse au milieu des feuillages et mêle à toutes les nuances si fraîches de la verdure, une note de pierres, de tuiles grises et de vieux chaume. — Ah ! pensai-je ; c'est là ! C'est là qu'il a vécu ses moments derniers, restés si mystérieux. C'est là qu'il est mort ! — Et, le cheval laissé, je tentais d'approcher du pavillon que m'avait désigné l'homme, par delà l'étang.

« Cette herbe que je foule, cette ronce qui me retient, cette eau qui dort, cette Launette qui chante en tournant les roues des moulins, ce ciel si pur, ces arbres, pensai-je, il a vu et connu tout cela... »

Et je songeais à ses herborisations, à ses courses et à ses promenades, et à ce sentiment qui l'incitait à « n'étudier la nature que pour trouver sans cesse de nouvelles raisons de l'aimer ».

Mais les murs sont hauts qui gardent la petite

absolument confondue : « Nous sommes entrés dans la chambre du maître, écrit-elle, elle n'est plus occupée par personne ; en vérité, Rousseau était là fort mal logé, bien enterré, sans air, sans vue : il est maintenant mieux placé qu'il ne fut jamais de son vivant ; il n'était pas fait pour ce monde indigne. »

demeure du philosophe, les bois touffus, les ronces piquantes; on ne peut y atteindre. Alors je revins rêvant de tout ce qu'on avait dit à propos de sa mort.

Il y a maintenant plus de cent trente années. Ce fut le 2 juillet 1778, à dix heures du matin, que survint l'épilogue inattendu de cette vie longue et triste. Rousseau, ce matin-là, était allé — ainsi qu'il avait coutume — donner sa leçon habituelle au fils Girardin; ensuite il s'était égaré sous bois et n'avait regagné son petit pavillon qu'en cueillant des simples. On a voulu que ces simples fussent la cause de sa mort et que le poison de ces plantes l'ait anéanti ; enfin beaucoup ont cru qu'il s'était tué d'un coup de feu. Le jeune Corancez, appelé de Paris par Girardin avec son beau-père, accrédita ce bruit sinistre. Le maître de poste Payen, au relai de Louvres, le dernier avant Ermenonville, se serait présenté à lui, et d'un ton pénétré aurait dit : *Qui l'aurait cru que M. Rousseau se fût ainsi défait lui-même ?* » Et, comme on lui demandait de quelle façon avait fait ce grand homme pour briser ses jours : « *Eh!* dit-il, *d'un coup de pistolet!* »

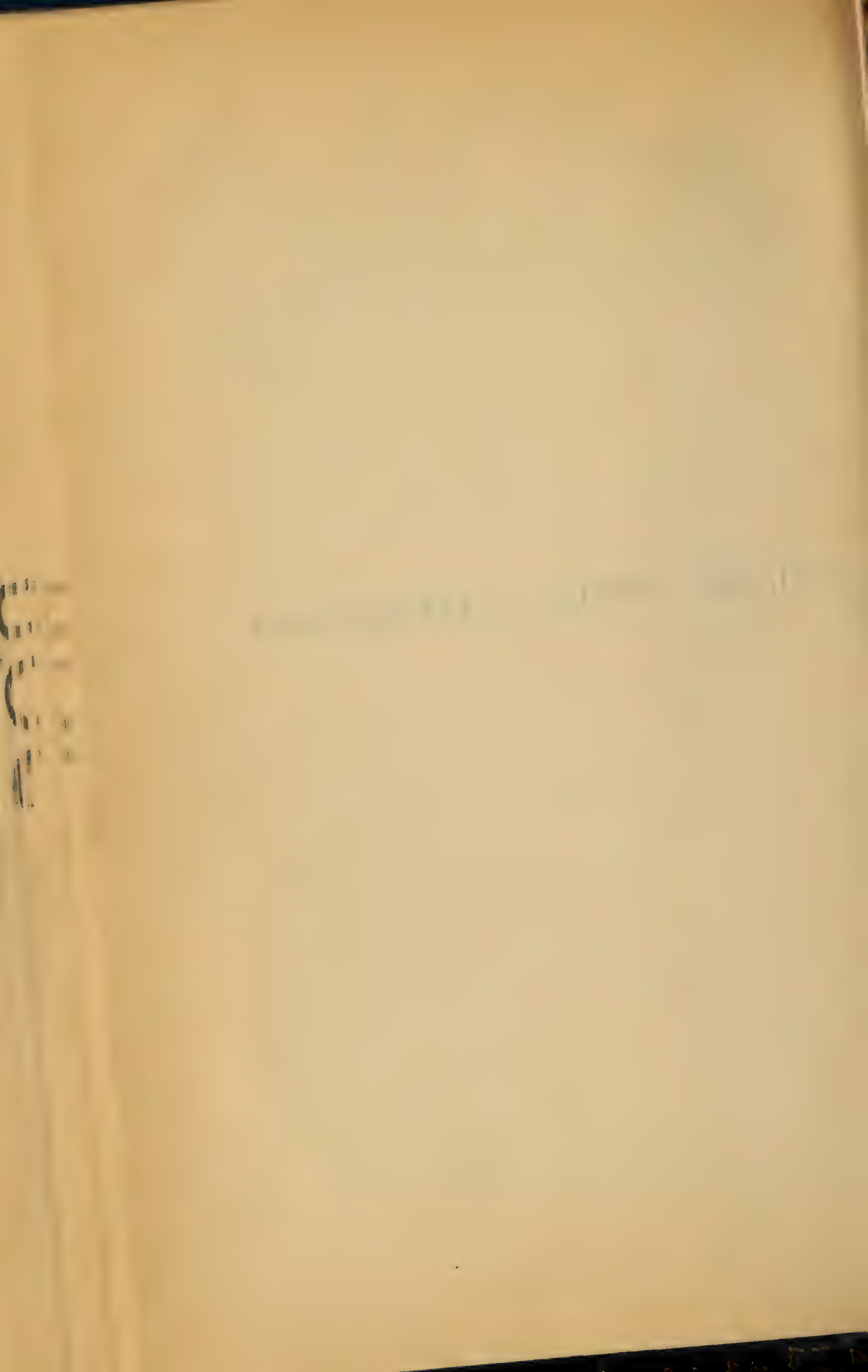
Mais la triste légende, à laquelle Mme de Staël et tant d'autres crurent longtemps, a été détruite. A l'aide du procès-verbal d'autopsie, des dénéga-

tions du statuaire Houdon, enfin des constatations qu'on fit, il y a peu d'années, lors de l'ouverture du cercueil de Jean-Jacques au Panthéon, on reçut l'assurance que rien ne s'était passé de semblable à Ermenonville. La gravure de Moreau — qu'on tint pour longtemps fantaisiste — est encore la plus vraie ; et, c'est encore en elle (avec plus de réalité que dans tous les récits), qu'on le peut contempler appelant la lumière et bénissant le jour au moment de mourir. « Ma chère femme, disait-il à la *gouverneuse,* rendez-moi le service d'ouvrir la fenêtre, afin que j'aie le bonheur de voir encore une fois la verdure. Comme elle est belle ! Oh ! que la nature est grande... »

Les compagnons de l'arc, assemblés sous bois, luttent d'adresse et de courage ; et, sur la haute cible, on entend les flèches se piquer une à une. Ainsi, ce beau Valois a gardé ses coutumes ! Il est toujours le même qu'aux années joyeuses où venait le poète réciter « des fragments de l'*Héloïse*, pendant que Sylvie cueillait des fraises ». Avec Gérard, encore, je refais les étapes. « Voici, dis-je avec lui, les peupliers de l'île, et la tombe de Rousseau, vide de ses cendres. O sage ! tu nous avais donné le lait des forts, et nous étions trop faibles pour qu'il pût nous profiter... » Mais ta

plainte encore envahit ces bocages. Comme celle de Philoctète à l'île de Lemnos, son retentissement a gagné l'Univers et — quoi que fassent les hommes — rien ne prévaudra contre son accent.

VÉRONE DEPUIS SHAKESPEARE



Vérone depuis Shakespeare

A Madame Cécile Périn.

L'un des plaisirs les plus délicats de ceux qui viennent, en grand nombre, assister aux annuelles représentations de *Roméo et Juliette* n'est pas seulement de discerner, au cours de la pièce, un jeu émouvant de passions, mais encore c'est de découvrir, à travers la trame de l'ouvrage et l aspect du décor, la physionomie de l'une des villes les plus admirables de l'Italie.

Ces arcades, ces portiques, ces perrons nobles et beaux, ces colonnettes toutes grêles et charmantes, ces perspectives de rues aboutissant, pour la plupart, à l'Adige, se prêtent, à merveille, dans Vérone, aux surprises et aux détours d'un drame. Telle loggia, au revers d'un palazzo ancien, n'est-elle pas, aujourd'hui encore, propice aux embuscades ? Là, devant Sant' Anastasia ou San Zeno Maggiore, il y a place, entre deux piliers, pour le traître ou pour le galant enveloppé de sa cape

et tenant secrètement serré sur son cœur le stylet du meurtre ou le billet de l'amour. Et ces terrasses élevées, ces gradins fleuris des parcs à l'italienne, ces rampes qui gravissent, entre deux rangs de cyprès, les plus hautes collines, Shakespeare, autant que Paul Véronèse, en a emprunté, pour ses scènes de bal et pour le déploiement fastueux de ses cortèges, les aspects aux proportions amples, toutes logiques et d'un développement conforme à la grâce.

Par deux fois, le grand Will, que les sites de sa patrie ne satisfaisaient pas toujours et qui rêvait souvent de pays fabuleux, vint demander à Vérone un décor qui, depuis son siècle, n'a pas cessé de plaire aux hommes et particulièrement aux Français épris de proportions dans l'architecture des demeures et le dessin des parcs.

La maison et le jardin d'Antonio, où Protée et Julia se rejoignent dans les *Deux Gentilshommes*, et ces allées où l'auteur distribue « toute une belle affluence de dames et de seigneurs », j'ai pu les voir enfin, tels que le poète les avait rêvés, au travers d'une grille ancienne de la piazza dei Signori, à l'heure où le soleil, en face de la Loggia, commence à dorer la statue du Dante. Et pour « la promenade du Cours, près de la porte des Borsari », où Shakespeare place la scène XII

de *Roméo et Juliette*, j'en ai retrouvé l'expression plus modernisée dans l'actuel Corso porta Borsari qui, partant de la piazza Erbe, aboutit, en tournant près de l'arc de l'empereur Gallien, au Castel Vecchio, et, proche de l'Adige, au pont crénelé des Scaliger.

Quant au fameux passage où Roméo, exalté du plus tendre espoir, apparaît sous le balcon de la maison Capulet et s'écrie, en apercevant Juliette : « *Voilà ma dame, oh! voilà mon amour!* » est-ce qu'il n'est pas possible, aux jardins Giusti, de le situer encore ?

*
* *

De même que, dans tous les siècles, Venise a eu ses canaux assoupis sur lesquels s'inclinent en se mirant les palais fastueux et usés, que Bologne et Padoue ont pu offrir leurs cours intérieures ornées de clairs jets d'eau, leurs rues calmes protégées d'arcades contre l'éclat du jour, de même Vérone, orgueilleuse de ses arbres, a pu — de tous temps — montrer ses jardins.

Ces jardins existent aujourd'hui encore, et c'est une qualité bien loin d'être humaine que celle qui fait qu'ils séduisent et enchantent avec d'autant plus de force qu'ils avancent en âge et continuent

de vivre sous le plus beau ciel. Il arrive ici, au cœur de l'été, que les feux du soleil pénètrent avec tant d'ardeur dans les habitations et dans les palais, que, dans les jardins seuls, près des bosquets de myrtes et d'orangers, sous la protection des cyprès les plus vieux du monde, l'on peut rencontrer la fraîcheur. Et c'est sans doute l'instant, choisi par-dessus les autres, où il convient de venir sous ces beaux ombrages. L'opacité des feuilles toutes foncées, la qualité de leur verdure épaisse forment opposition avec le ciel d'une limpidité implacable et d'un bleu que rien ne vient jamais ternir. Certains maîtres véronais ont conçu, de ces contrastes des couleurs, une heureuse entente. Je pense ici au Pisanello et à ses peintures, où, nous dit Vasari, l'artiste « employait une quantité d'outremer d'une si admirable couleur qu'on n'a pas encore pu trouver le pareil ».

Au temps où Can Grande Ier, vainqueur de Vicence et de Padoue, portait au point le plus haut la gloire des Scaliger, toute une société policée, éprise de poésie et d'art, entreprenait déjà de préparer, par de belles demeures et d'élégants jardins, la ville de Véronèse. Un jour, c'était Dante qui venait, hôte du podestat, méditer sous la voûte des oliviers, entre la ligne des pins ; et, sous les arceaux ornés des palais, les arcades de

marbre agrémentées des grappes de la vigne et des cytises, piquées des étoiles des clématites, des assemblées de jeunes femmes et de métaphysiciens, empruntaient plus d'une fois, au génie de Boccace, un prétexte aux dissertations les plus ingénieuses du cœur et de l'esprit.

En même temps arrivait chez les Véronais, le Vénitien Francesco Colonna. C'était une touchante histoire que la sienne, et le détail en valait bien le prologue du *Décameron !* Ne disait-on pas de Colonna, voué désormais aux ordres, qu'il avait adopté la robe de bure par suite du chagrin d'avoir vu sa fiancée, la belle Ippolita, au moment de la peste de Trévise, entrer elle-même dans un cloître ?

Le savant génie de Colonna, les gracieuses fictions qu'il imagina dans ses récits, trouvèrent leur expression la plus juste et la mieux ornée dans ce *Songe de Polyphile*, poème d'une belle rhétorique amoureuse et dont on peut dire (ainsi que Taine l'entendait des écrits de Guillaume de Lorris) que « l'allégorie y enveloppe les idées pour leur ôter leur trop grand jour ».

Dans les bosquets ombreux, les gradins élevés, les dédales des fleurs et l'allée de cyprès que Colonna décrit dans son chant de poète, apparaissent déjà avec leur symétrie, ces jardins Giusti

qui dominent la ville, aujourd'hui encore, au-dessus de l'Adige.

*
* *

Mais le bleu si limpide du Pisanello, les poèmes du Dante, l'épée des Scaliger, la cadence des strophes de Colonna ne suffirent point à pétrir les traits de ce visage que Vérone nous montre encore si splendide, au moment du soleil, à l'ombre démesurée de la Tour civique, sur la piazza Erbe ou celle dei Signori. A Fra Giocondo, à Michele San Micheli, les architectes enfants de la cité, il appartenait enfin de dresser ces édifices si sveltes et si purs, ces façades si parfaites et en même temps si bien chargées de toutes les grâces que, même à travers l'espace et le temps, le génie d'un Shakespeare en a pu deviner la puissance et décrire la parure.

Le perron vaste et dégagé, les colonnettes et le fronton si charmants de la Loggia, le portail de la Préfecture, dû à San Micheli lui-même, celui du palazzo della Ragione, jusqu'au voisinage des tombeaux des Scaliger, composent ici, dans un petit espace, un admirable ensemble. J'imagine que le jeune Paolo Veronese, alors qu'il n'était encore que le petit barbouilleur à qui son père enseignait

les rudiments de l'art, s'inspirait de ces belles places aux lignes harmonieuses, des statues sveltes et des façades peintes ; tandis que ses yeux s'emplissaient de cette vive lumière de la Vénétie, sans doute admirait-il déjà, perdu dans les rangs du peuple, l'ordonnance des festins, le faste et le déploiement de ces foules bigarrées dont il devait distribuer un jour, au palais des Doges et dans tant de demeures, une telle profusion opulente.

Ainsi, à mesure que passaient les siècles, des hommes apparurent, à leur heure et à leur moment, qui vinrent ajouter, chacun par son talent, à la physionomie si prenante et si douce de Vérone, un éclat nouveau. Les uns avec le chant, d'autres avec la pierre, certains avec les teintes les plus vives du pinceau, tous avec les jardins et avec les fleurs, contribuèrent à l'ornement de cette cité à laquelle le plus doux des ciels et la plus durable des végétations assurent la beauté d'une parure à jamais vivante.

Allez un matin, quand vous passerez par cette contrée, à la piazza Erbe, là où se dresse fièrement, au-dessus des étalages des fruits, des fleurs, des légumes parfumés de la Vénétie, la statue la plus ancienne de Vérone, et vous serez surpris de voir combien la foule actuelle et mobile s'or-

donne avec simplicité et naturel, sur le vieux et divin décor !

Pour nous, qui ne recherchons pas seulement, ici, sur les pierres des palais, la trace des larmes versées par les yeux de Juliette, nos raisons d'aimer ces aspects étrangers ne sont point toutes shakespeariennes ; le motif n'en est point seul italien ; mais encore il nous plaît, à travers les flots bouillonnants de l'Adige, entendre du fond de l'onde monter ces chants français que les légions de Bonaparte et de Joubert entonnaient sur ces bords, après la victoire.

GŒTHE AU JARDIN

Gœthe au jardin

Gœthe a vécu longtemps. Sa sagesse s'est longtemps soutenue sans défaillance.

MICHEL ARNAULD.

Ce soir je vis Gœthe au jardin. Il vint vers moi avec une grande animation. Je l'avais rarement vu en cet état. Lui qui, d'ordinaire, se montre toute sérénité, tout charme, toute tranquillité ineffable et puissante, me parut avoir perdu le calme habituel. Son grand front olympien semblait chargé d'orage. Cet homme, dont l'orgueil est de savoir commander à tous ses élans, me semblait aujourd'hui comme un dieu emporté. Cependant les jardins de Weimar n'avaient exhalé jamais de plus doux parfums; de plus pénétrantes senteurs semblaient n'être jamais venues des sapins d'Ilmenau ni de ceux que les forêts de Thuringe prolongent au delà des monts. Un doux

1. Conversation rapportée de Gœthe avec Eckermann.

crépuscule enveloppait la maison et le jardin; je fus frappé du contraste qui existait ce soir entre l'apaisante nature et l'air courroucé de Gœthe.

— Les Français, Eckermann, me dit-il, sont plus cruels que nous. Ils se vengent étrangement ; il n'est pas de peine que ne me causent leur erreur et leur légèreté. Il ne leur suffit point de m'avoir pris *Faust*, cette douce Mignon dont se pare mon *Wilhelm Meister*. Ils prennent aussi *Werther*. Déjà l'un de leurs maestri songea à l'alourdir de sa niaise musique. Maintenant ils le livrent au jeu des bateleurs. Et je souffre comme de toute ma jeunesse profanée.

— Le goût des Français, dis-je à Gœthe, d'ordinaire les sert mieux. Ce qu'ils prennent parfois aux Russes, aux Scandinaves ou à nous-mêmes dénote un jugement sain et clair. Je déplore que leur erreur s'acharne si aveuglément contre vous. Ne dit-on pas que celui qui écrivit ce *Werther* français est l'un de ceux qui ont reçu pour mission de pervertir le goût public en donnant aux gazettes de ces larmoyants et médiocres récits dont se nourrit le bas peuple des campagnes ?

— Encore n'est-ce point tout, dit Gœthe. Et voici qui est mieux : c'est une femme qui a joué Werther. Ce héros impétueux en qui gronde ma jeunesse, ce clair jeune homme pathétique qui

fut l'image de ma passion naissante, ce Werther que je portai dans mon cœur avec mon *Comte d'Egmont* et dont le génie m'aida à me reconquérir, à rentrer en possession de moi-même, une femme en trahit la pensée par un jeu mol et débile, un sens déclamatoire osé, une affectation extrême qui m'effraye...

— Cette femme, dis-je à Gœthe, ne vous est-elle pas connue ?

— Si fait, me dit-il, elle vint jouer ici devant la grande duchesse. Elle tint devant nous les rôles d'*Hamlet* et de *Lorenzaccio*. Elle n'y fut pas mauvaise ; son talent, encore jeune, me plut par sa virtuosité. Je haïssais seulement sa criaillerie affectée, ses gestes peu naturels, d'extravagance peu dramatique. Ifland et Seidel[1] se montrèrent sévères mais la jugèrent bien. Ils virent que si elle était bonne dans les pièces de Racine, dont les rôles les plus mâles exigent une grande féminité, elle remplirait mal ceux de Shakespeare et de Musset. Ils déplorèrent qu'une foule de critiques à ses gages l'encensassent sans relâche indignement, développant son orgueil au mépris de son talent et lui donnant à croire que quelque rôle qu'elle tentât, elle y serait sublime.

1. Célèbres acteurs de Weimar.

— Cependant, dis-je à Gœthe, il est peu de pays où la fortune de *Werther* fut plus grande, fut plus complète qu'en France.

Gœthe venait de cueillir une petite rose. Un instant il resta silencieux. J'eus le loisir d'admirer sa belle tête vénérable où il semblait que brillât une jeunesse immortelle. Les peines et les ennuis du monde passent sur Gœthe âgé sans laisser plus de trace que n'en laissaient jadis sur son visage plus jeune les malheurs les plus vifs. La robuste force de son corps formait, avec celle de son cerveau, ce merveilleux équilibre, cette double et brillante santé que le temps ne put jamais abattre. La paix était redescendue sur le trouble de son âme. Il était redevenu absolument calme...

— Benjamin Constant, en retournant chez les Français, dit Gœthe, leur porta le goût de mon Werther. Alors ce peuple était vif et romanesque. Werther jeta l'étincelle dans le cœur de ses René, de ses Adolphe et de ses Raphaël. Rousseau avait étrangement préparé à sa venue. Ce Français d'alors était plus voisin de moi que les Français d'aujourd'hui. Je me suis depuis beaucoup éloigné de Werther ; mais les Français aussi se sont beaucoup éloignés de Rousseau. « Ces soupirs passionnés, ces lamentations de *Werther,* venues comme de tout le cœur de l'Europe », ainsi que

l'a écrit ce Thomas Carlyle qui m'a tant aimé, semblent avoir abouti à mon Héros, à cet autre jeune et bouillant moi-même, dont, grave adolescent, j'imaginai la figure en prenant mon café et lisant mon Homère à l'ombre tiède et douce des vieux tilleuls de Wahlheim.

— Il n'est point jusqu'aux femmes françaises, dis-je, qui ne fussent tout éprises de Werther : Mme de Staël, vous le savez, emporta, sous le voile de son turban, le souvenir de Charlotte Buff. George Sand l'a célébrée ; enfin, tandis qu'un doux poète comme Gérard de Nerval donnait à votre Faust le langage de Hugo et de Chateaubriand, Paul de Saint-Victor dressait, en l'honneur de vos héroïnes, ce monument de beau lyrisme : *Les Femmes de Gœthe*, où il lui plaît parler de toutes celles que vous connûtes.

— Ces hommes d'alors m'honorèrent, dit Gœthe. C'étaient des Français romantiques. Ceux d'aujourd'hui ont je ne sais quel irrespect.

— Cela vient, dis-je à Gœthe, de l'excès du théâtre. Lamartine exaltait *Werther*. Il disait — vous le savez — qu'il eût préféré de beaucoup écrire cette œuvre que vingt volumes des contes de Voltaire. M. Decourcelle n'est point Lamartine. Il n'a pas su aimer Charlotte au point de n'y pas toucher... Et puis les Français ne sont plus sen-

timentaux. Les articles de leur Paul Adam ont beaucoup fait contre la romance. Nietzsche tend à les viriliser. Au moins est-ce encore notre honneur que le geste soit venu d'Allemagne.

— Ce n'est pas là ce qui me déplaît, répondit Gœthe. Je n'aime point tant à voir que les jeunes gens se tuent d'amour. Je disais, jadis, à Mme de Stein, que mon opinion était de trouver mauvais que l'auteur de *Werther* ne se fût pas tué lui-même après son héros. Maintenant je ne le dirais plus. J'admire les jeunes gens dont la tête est assez solide pour résister au cœur. Une chose aussi lucide, aussi claire et brillante qu'un cerveau ne se doit point détruire avec une petite balle...

Nous restâmes silencieux. Le soir embaumé grandissait ; le jardin tout entier exhalait ses parfums ; des vols d'insectes poudraient l'ombre de points d'or. Je vis s'allumer une à une les fenêtres de la maison de Gœthe. Ottilie passait de l'une à l'autre, une lumière à la main. Je la voyais à présent devant le vieux clavecin où ses doigts s'égaraient. C'est elle maintenant qui gouvernait la maison de Gœthe. Elle le faisait avec ordre et minutie. J'attendais que Gœthe parlât. Le recueillement de cette minute était si solennel qu'il ne me semblait pas que je dusse en rompre le premier le silence.

— Je puis vous le dire, Eckermann, si j'ai tant souffert de l'irrespect de l'auteur français, c'est moins pour Werther lui-même que pour Charlotte, non point pour Charlotte von Stein, « l'apaisante amie », ou la grave Charlotte d'*Affinités électives*, mais bien pour la première de toutes, Charlotte Buff, Charlotte Kestner si vous voulez, celle que je connus jeune homme au bal champêtre de Volpertshausen. Il me semble si bien que j'ai placé en elle tout ce qui m'attacha le plus intimement aux femmes de mon temps ! Je n'ai point aimé les autres comme j'ai aimé Charlotte Buff. Aucune de toutes celles que je connus par la suite et dont vous savez les noms, ne me toucha autant que cette Charlotte rustique, distribuant aux enfants du pain en tartines et me ravissant le cœur d'extase comme à un villageois...

Ces mots me firent penser à Bettina d'Arnim, à Frédérique, à Lili, à Marianne et à toutes celles à qui Werther ouvrit le cœur de Gœthe comme avec une clef d'or. Je compris alors l'amertume de Gœthe très intimement. Il voulait que les hommes respectassent Werther comme une effigie de sa jeunesse, que son destin ne pâlit pas plus que son étoile. Le génie vieillissant de Gœthe ne comprenait pas qu'on insultât aux dieux. Son vénérable déclin, pas plus que sa chaude maturité, ne

savait contempler le monde autrement que par des yeux qui reflétaient la Grèce. Il a coutume de dire que Paris est un mauvais lieu ; il lui rappelle Leipzig qui est le marché aux livres. Gœthe ne comprend point qu'on fasse marché de ce qu'il y a de plus intime dans l'homme, de sa claire pensée intérieure. Il garde de Werther au théâtre — plus que de *Faust* encore — une idée de sacrilège. Il dit sensément que *Werther* ne convient plus à nos jours ; qu'il est cruel de l'avoir voulu refaire vivre.

— Voilà, ajouta-t-il, la seule ombre pénible qui traversera ma lumière finale, le jour où je descendrai prendre place, dans les tombeaux de Weimar, entre Frédéric Schiller et mon cher Charles-Auguste...

Maintenant la nuit était tout à fait venue. Elle inclinait son urne sur les fleurs des bosquets et le mouvement de nos pensées. Le suave parfum des plantes enveloppait nos tristesses en les effaçant. Des pas craquèrent sur le sable de l'allée. Nous nous levâmes en même temps d'un même geste. Une lumière parut. Gœthe me mena au-devant de Mme Ottilie...

HÉGÉSIPPE MOREAU A PROVINS

Hégésippe Moreau à Provins

C'était en 1837, peu de temps après que le *Myosotis*, ce modeste bouquet né des larmes et de l'espoir d'un poète malheureux, s'était épanoui dans les lettres. Hégésippe Moreau avait touché un moment à la gloire, et, dans le *Charivari* et le *National*, son nom avait été imprimé avec éloge. Heureux de ce succès tardif, le poète, dans un dernier réveil de sa vigueur, avait rêvé de revoir Provins dans les roses, la Voulzie limpide, les prés odorants de thym et de menthe, et, sous les hauts chênes qui l'accueillirent souvent, la ferme et la fermière.

Échappé pour une fois de la triste imprimerie où il faisait de la correction pour vivre, Moreau s'était rendu rue du Bouloi, à la diligence. Quelques personnes l'y avaient conduit ; l'une d'elles même, profitant de son voyage, avait, sans deviner l'ironie de la commission, prié l'auteur du *Myosotis* de transmettre, à un banquier de Pro-

vins à qui elle était redevable, une somme de mille francs.

Les diligences, dans ce temps lointain, n'allaient pas très vite. On juge de l'impatience du poète ! Enfin, après de longues heures sur les routes brûlantes, Provins apparut. La petite ville montait peu à peu de l'horizon ; déjà sa tour de César, son clocher de Notre-Dame du Val, ses vieux remparts guerriers dominaient de leur ombre la campagne de la Brie. Alors Moreau ne put résister à la tentation de descendre, de fouler — lui Parisien — la terre adoptive.

A présent, tout ragaillardi, grisé de grand air et de soleil, il allait au long de « ces délicieuses ravines pleines de haies échevelées » que Balzac avait suivies, avant lui, dans *Pierrette ;* et tout, dans la campagne, était pépiant de nids, embelli de papillons, odorant de fleurs. Le poète marchait d'un bon pas, et l'inspiration, la nature et le souvenir aidant, il faisait des vers !

Ce n'est que le lendemain, en se présentant chez le banquier pour s'acquitter de sa commission, que Moreau, « effrayé », s'aperçut de sa bévue : il avait, dans son transport de lyrisme, au milieu de son inspiration de la veille, écrit ses vers vibrants, pleins de la tendresse de vivre et de l'émotion d'aimer, sur le billet de mille francs

dont il était porteur! Le banquier, heureusement, était un brave homme ; il ne fit aucun reproche à Moreau ; on dit même qu'il garda toujours, ainsi qu'un talisman capable de lui porter chance, le billet bleu tout griffonné de rimes.

Cette anecdote, rapportée naguère dans la *Feuille de Provins*, témoigne combien Hégésippe Moreau méprisait l'argent, à quel point, au milieu d'inégalités que l'infortune aggravait, il fut un vrai poète.

Au-dessus de ses affres physiques et morales qui furent toutes grandes et douloureuses, Moreau plaçait l'idéal ardent des beaux vers. Ce n'est pas un miséreux vulgaire que ce poète, qui jouait ainsi avec l'or et qui, une autre fois, émule touchant de Chatterton, désireux d'entendre la belle pièce de M. de Vigny, engagea son gilet pour trois francs ! Un rayon de génie l'inspira parfois dans ses actes et ses vers. Aussi les mêmes mains qui honorèrent Elisa Mercœur, qui s'apprêtent à célébrer Gérard de Nerval, ont-elles bien raison de tresser, au jour anniversaire de la naissance du poète, le souvenir des roses de Provins [1]. Elle est si seule et si désolée, la petite tombe du cimetière Montparnasse où, par un froid matin

1. Hégésippe Moreau est né le 8 avril 1810.

de décembre, Altaroche et Félix Pyat, écrivains, Sainte-Marie Marcotte, avocat, conduisirent depuis l'hôpital de la Charité celui qui venait de mourir (Alexandre Dumas père l'a écrit un jour) de faim et de misère !

*
* *

On ne peut, aujourd'hui encore, évoquer le nom d'Hégésippe Moreau sans penser aux *Iambes* de Barbier, aux lithographies romantiques, aux élégies plaintives. Moreau appartient à cette génération des Trois Jours qui se leva au soleil de juillet. La liberté, la beauté et la poésie ont été ses chimères. Comme tous les jeunes gens contemporains de Béranger et de Lamartine,

... enfants qu'on croyait bercer
Avec le hochet tricolore,

le poète du *Myosotis* a vibré de tous les espoirs, de tous les enthousiasmes, de tous les deuils de son temps. En 1832, pendant les journées des 5 et 6 juin, déjà pauvre et désespéré, il avait, nous dit M. Lardanchet, « cherché vainement une balle sur les barricades ». Ainsi, dans le beau tableau d'Eugène Delacroix, éclairé de l'ardent déploiement du drapeau aux trois couleurs, il y a, der-

rière le mur des pierres et des blessés, un homme affublé d'un chapeau haut de forme à la mode d'alors, le fusil à la main ; et cet homme, grave et sombre, beau de sacrifice et d'acceptation, ressemble par plus d'un trait à notre poète-typographe ! A l'ombre du haut chapeau, sur les traits amaigris et dans les yeux de fièvre, on aperçoit déjà la phtisie et la mort.

De 1832 à 1838, époque à laquelle, complètement abattu par la maladie et la misère, le poète vint frapper à la porte de l'hôpital de la Charité, la vie de Moreau ne connut guère que des heures de deuil et de découragement. Tantôt typographe, tantôt maître d'études dans de petites pensions enfantines, tantôt correcteur et pamphlétaire, le poète erra, pendant ces six ans, à travers Paris, mal nourri, mal vêtu, à peu près sans gîte. Et lui qui avait rêvé de succès, de gloire et d'honneurs, il était devenu un ami âpre et tourmenté ; en ce temps de la Bohême des lettres, il n'y eut guère qu'avec Berthaud et avec Veyrat, deux déshérités comme lui, que Moreau pût vivre. Le pauvre Veyrat, l'auteur des *Italiennes*, était même le plus riche des trois ; il avait un bel habit vert et chacun de ses amis le revêtait tour à tour ; si bien que, comme chez les héros de Murger, il n'y en avait jamais qu'un de sorti à la fois.

Le malheur de Moreau (comme celui de Berthaud et de Veyrat, d'ailleurs), ce fut d'avoir quitté sa province, sa petite cité tiède et silencieuse : « Hélas ! écrira-t-il un jour à celle qu'il nommait sa sœur, une jolie Provinoise, Mlle Louise Lebeau, hélas ! pourquoi vous ai-je quittée ? Pourquoi m'avez-vous laissé venir ? » Ah ! certes, pauvre Moreau, pourquoi ? A Provins, est-ce qu'il n'y a pas les plus belles roses du monde ? Et les vieilles pierres, les tours démantelées, la campagne vaste et douce, la Voulzie, au nom « bien fait pour la poésie », est-ce que tout cela ne dégage pas un charme qu'on ne trouve pas dans les villes ?

Mlle Louise Lebeau, dont une lithographie a conservé les traits si gracieux et si fins, comme tracés par Nanteuil ou par Johannot, demeura jusqu'au bout la Muse du poète. A ses lettres, si réconfortantes, si tendres, elle joignait parfois discrètement quelques subsides. Moreau les recevait en pleurant.

« Rien, entre deux cœurs, disait-il avec une vérité poignante, n'est froid comme l'argent. » Parfois, ce froid, joint à celui de l'hiver, était très rigoureux. « J'enveloppe, écrivait alors le poète à Louise, mon cou avec un mouchoir qui a touché le vôtre et je n'ai plus froid. »

Pauvre Moreau ! Il était un froid que le charmant souvenir des yeux de myosotis, des boucles délicates et des jolies lèvres de la petite Lebeau ne put réchauffer jamais ; c'était le froid mortel dont la maladie, le chagrin et les privations abattaient ses forces et glaçaient son cœur.

*
* *

En réalité, Moreau, qui avait toutes les malchances et qui ne s'appelait même pas Moreau, mais Roulliot, était né à Paris, 9, rue Saint-Placide. Sa mère, laissée veuve de bonne heure, attachée au service de Mme Guérard, l'emmena à Provins ; c'est là que grandit l'enfant, là que — pour la première fois — il rima des vers, là que l'académicien Pierre Lebrun reconnut en lui le feu de la poésie.

Bluet éclos parmi les roses de Provins,

Hégésippe se plaisait dans cette riante patrie, en ce pays de sources chantantes, de plaines fécondes et de beaux arbres. Apprenti imprimeur chez M. Lebeau, le père de Louise, Moreau « était à ce moment, a écrit la jeune fille elle-même, d'une sensibilité exquise, ayant des larmes pour toutes les émotions pieuses et pures ».

C'est sous le coup d'une de ces émotions que, dans un moment d'inspiration idyllique, le poète écrivit la *Voulzie*, cette argentine et tremblante perle de son œuvre.

Le meilleur de Moreau est à Provins. C'est là que, par les jours embaumés de l'été, il faut venir sous le voile des roses chercher son souvenir. Et ce souvenir, il est partout vivant encore, non seulement aux vieilles pierres, au tic-tac des moulins, au cristal de l'eau, dans le chant des cloches; mais encore il vit dans la belle campagne, autour de Provins. N'est-ce pas au hameau de Fontaine-Riante, où le poète écrivit le *Hameau incendié*, qu'il faut venir le chercher ? Surtout, n'est-ce pas à la ferme (une de ces bonnes fermes de Brie) de Saint-Martin-Chênnetron qu'il convient de venir honorer sa mémoire ? Qui ne se souvient que c'est dans cet endroit que Mme Camille Guérard accueillit plus d'une fois, pour le soigner et le réconforter, le famélique auteur du *Gui de chêne* et de la *Souris blanche ?*

Le poète n'a pas été ingrat ; il a remercié Mme Guérard en beaux vers. C'est, à côté de la *Voulzie* et des pièces à sa « sœur », l'une de ses poésies les meilleures que celle où Hégésippe s'écrie, avec un tremblement de respect et de reconnaissance :

Amour à la fermière, elle est
Si gentille et si douce...

Mais, au-dessus de Provins, dominant la ville de ses toits moussus, de sa terrasse aux allées bordées de buis, plantées de verveines et d'œillets, il y a un vieil hôpital paisible. A l'heure des prières, des chants purs d'enfants s'élèvent dans la chapelle des Cordelières ; les espaliers — sous le soleil d'été — tapissent les murailles de feuilles et de fruits, de lentes cornettes passent au fond des couloirs ; il n'y a rien au monde de plus reposant et de plus doux.

Comment, en se promenant là, par un bel après-midi de juillet, au milieu des fleurs visitées des abeilles, dans la paix tendre et monacale, ne pas penser à Moreau ? C'est là, bien plus que dans un froid hôpital parisien, que le poète eût dû venir s'éteindre ; ainsi, avant de clore pour la dernière fois ses yeux à la vie, le Gilbert de 1838 eût revu sa petite cité d'enfance, les grappes de vigne et de roses sur les murs, les toits anciens verdis par le temps ; sa mort eût été moins triste et moins désespérée.

Maintenant il nous faut penser que Moreau, en accomplissant ce geste si spontané, si personnel, de piquer dans l'éclatant bouquet de fleurs pour-

pres du romantisme sa fraîche fleur des sources, s'est réservé une survie charmante. Ce poète, qui subit en poésie tant d'influences, en qui se reflétèrent notamment Barbier, Béranger et Barthélemy, a été bien souvent lui-même ; il l'a été chaque fois qu'il a su conserver le sentiment agreste et l'a paré avec la mélancolie de son cœur. En un temps où Alfred de Musset revendiquait le Rhin allemand comme un fleuve de chez nous, Moreau a su montrer — et c'est là son honneur — que le *vergissmeinnicht* des romances était aussi une fleur française de nos rives.

PAULINE DE FLAUGERGUES
A LA VALLÉE-AUX-LOUPS

Pauline de Flaugergues
à la Vallée-aux-Loups

> ... Pauline tient des cieux
> Le mal si doux de la mélancolie'
>
> SOPHIE PANNIER
> (*Sur Pauline de Flaugergues*).

Pour atteindre, de Paris, au petit coin d'agreste verdure qu'est la Vallée-aux-Loups, on peut suivre à pied, par Fontenay et Châtenay, ce qui est l'itinéraire que choisit Lamartine venu, tout jeune encore, rendre visite à Chateaubriand. « C'était », dit le poète, « au mois de mai ou juin. Fontenay était éblouissant et enivrant de ses champs de roses », Fontenay que célébra Chénier ! Mais aussi on peut y aller, en quittant Robinson, par l'aimable et montueuse petite route des ânes. Sans doute M. de Balzac, venu du bal de Sceaux, portant l'habit à basques et la canne à pomme d'or, gravit cette pente aimée, depuis les temps de Mabille et de la Grande-Chaumière jusqu'à ceux

d'aujourd'hui, par toute l'amoureuse et bruyante jeunesse. Et Musset et Murger vinrent s'asseoir, ici, sous les châtaigniers! Irma la Canotière avec Marie-Belles-Dents dansèrent, sous ces arbres, le cancan et la polonaise; et les guinguettes fleuries, les charmilles mystérieuses n'ont point su se déshabituer, depuis, d'entendre, sous leurs ombrages, tinter le rire des filles et la voix des galants. A suivre les petits ânes aux jambes grêles, charmants et battus, dont le piteux et naïf cortège gravit l'âpre côte, on atteint bientôt la hauteur. Comme la vue est belle qui s'étend du plateau! L'immense horizon! Les bois de Verrières sont à droite et ceux de Meudon à gauche; Sceaux, Fontenay et Bagneux sont au bas. Deux lignes parallèles, dont l'une marque la Bièvre et l'autre le chemin de fer, s'éloignent vers Paris; le Plessis est tout près, enfin le mélancolique étang d'Ecoute-s'il-pleut. De là, quittant la route, prenons l'étroit sentier bordé de genêts et d'aubépines qui descend de Malabry à Aulnay. Le parfum des chênes, la vue des châtaigniers penchés sur la ravine, l'intime et discrète petite ombre des bois indiquent que nous sommes à la Vallée-aux-Loups; encore un peu et, suivant la longue grille du vaste domaine où se plut jadis à vivre M. de Chateaubriand, nous atteignons « la maison-

nette toute calme que Sully-Prudhomme occupa quelque temps avec sa sœur et *qui* fut, avant lui, habitée par Henri de Latouche » [1]. L'endroit recueilli, silencieux, tout intime, a du charme et l'aspect sylvestre. Mais où est le vieux colombier, où sont la Butte grise et la « Tour en fleurs de Croui », où donc, enfin, est le mélèze du gazon au pied duquel l'amoureuse Flaugergues cacha dans une urne, violée depuis par la guerre, le cœur du maussade auteur de *Fragoletta?* Tout cela sans doute a été changé, bouleversé, détruit; mais le site même n'a pas varié, le bois d'Aulnay, réduit, morcelé, dépecé, est bien le bois encore. Les châtaigniers y sont toujours drus, et hauts et fiers; la pervenche « aimée de Rousseau et de M. de Latouche » [2] y fleurit maintenant comme jadis, et le Val lui-même, Val-de-Loups, comme disaient Fontanes et Mme de Broglie, est toujours odorant de sa verdure, de sa mousse et de ses parterres. Sous ces bois centenaires le misanthrope poète des *Agrestes* et des *Adieux* promena la fiévreuse angoisse de sa souffrance. Celui que les plus illustres amitiés littéraires, que l'amour ardent d'une Valmore, que les dons les plus hauts du talent

1. Edouard Champion : *Entretiens avec M. Sully-Prudhomme* 1904).

2. P. de Flaugergues.

n'avaient pu contenter, trouva ici, dans le dévouement le plus tendre, dans le plus sûr attachement de toute une vie de femme, le calme réparateur, l'oubli bienfaisant et, vers la fin de ses ans perclus et moroses, le paisible et discret bonheur de l'affection. « Dieu, dit George Sand, dans les pages si touchantes qu'elle consacra un jour au pauvre paysan de la Vallée-aux-Loups, envoya un ange près M. de Latouche. Une femme d'un mérite supérieur se dévoua saintement à la tâche pénible et délicate de soigner et de consoler le poète mourant. » « Nous tous, dit encore George Sand, qui avons connu et aimé le poète navré, nous savons combien il a fallu de patience ingénieuse, de persévérance héroïque, de délicatesse d'esprit et de cœur à la fois pour endormir et calmer sans cesse les crises de ce mal physique et moral auquel rien ne pouvait l'empêcher de succomber. Qu'elle en soit bénie, la sainte fille, la digne fille de l'honnête et intrépide Flaugergues, la douce ermite d'Aulnay[1] ! »

Maintenant elle est morte aussi, morte après son cher mort, la pieuse et fidèle gardienne d'un nom désormais presque oublié des hommes. C'est pour l'évoquer mieux qu'aidé de notes de M. de

1. H. de Latouche : *La Vallée-aux-Loups* (préface).

La Morinerie, de pages de Latouche, de celles non moins trempées de larmes qu'elle-même a écrites, je suis, en un jour de pluie et de soleil, venu par les routes mouillées vers le petit clos d'Aulnay où le souvenir de la chère et fidèle amoureuse, sous le rideau des lierres et les buissons épais de roses et de magnolias, s'offre visible encore dans la tiède petite âme végétale des mûriers.

§

M. de La Morinerie, archéologue et folkloriste aussi modeste que savant, ne connut que vers la fin, après que tous les orages eurent passé sur elle, Mlle de Flaugergues.

« Ses yeux, écrit-il, étaient de couleur foncée. Le poète l'a dit : « Ma Muse aux yeux noirs. » « Ses noirs diamants... » Ses cheveux étaient de même nuance ; quelque part Pauline se surprend à parler d'un fil d'argent glissé dans ses boucles d'ébène. En vérité, il n'y a guère là que les éléments d'une esquisse. L'accentuation du nez et du menton à l'âge où j'ai vu Mlle de Flaugergues tenait à l'étrange maigreur de son visage et mon crayon se refuse à en suivre les lignes anguleuses

pour reconstituer le profil des jeunes années [1]. »

Mais cela, c'est Flaugergues âgée, Flaugergues baignée par les larmes, accablée de ses souvenirs et ne vivant que pour garder son deuil. Un temps fut pourtant, jadis, où Flaugergues, toute portée par ses désirs, toute soulevée d'amour, d'art et de poésie, fut une femme heureuse, et, dans son jeune lyrisme, vint, de sa province sauvage, se mêler à ce cortège des Muses impatientes que Latouche annonçait :

Delphine aux yeux d'azur, beau front d'Indiana,
Flaugergues, Ségalas, Guinard, Tastu, Valmore...

Pauline, attentive, modeste et simple, revenue du Portugal où elle avait vécu, à Rodez qui était sa patrie, offrait alors les traits animés de la jeunesse. « Un shall, dit son ami, un blond chapeau de Florence » ombrageaient son beau front. Et elle était ainsi, dans sa chétive province, qu'une jeune fille impatiente et qui regarde ardemment vers la ville de ses rêves.

Fille de cet intègre et courageux François de Flaugergues que faillit perdre, en 1793, un attachement trop exclusif aux Girondins et que ruina, plus tard, la plus irréductible opposition à Bona-

1. La Morinerie : *Pauline de Flaugergues* (*Revue littéraire*, 1887).

parte, la petite Marie-Anne-Françoise-Pauline, née à Rodez le 4 fructidor an VII (21 août 1799), grandit dans la menaçante tristesse des luttes les plus âpres de la politique locale. A douze ans elle était, dit-on, née déjà à la poésie et les touchants malheurs de la Grèce asservie ne tardèrent point d'inspirer son talent délicat. Se dévouant à sa famille et résolue d'aider, de tout son naïf courage, aux malheurs de son père, elle accepta bientôt l'exil que lui offrait, en échange d'avantages, en son château de Belem, la jeune reine portugaise Dona Maria. L'isolement où elle se trouva vivre dans un monde différent du sien, loin de sa famille et de sa patrie, accentua encore une mélancolie qu'elle avait naturelle. Aussi, écrit M. de La Morinerie, « le séjour de Mlle de Flaugergues en Portugal ne fut-il qu'une longue station dans la douleur ». La mort de François de Flaugergues, survenue en 1836, la trouva impatiente de revenir. Malgré la mer mauvaise, le déchaînement des flots, elle n'hésita point à quitter Lisbonne, se montra intrépide et, défiant la tempête, attachée sur le pont du navire l'*Hérié* faisant voiles vers Marseille, donna le viril exemple d'un courage bien au-dessus de son âge, de ses forces et de son sexe.

« A quelle époque, se demande M. de La Mori-

nerie, Latouche et Mlle de Flaugergues se sont-ils rencontrés pour la première fois ? Faut-il se reporter au temps de cette histoire tragique de l'assassinat de Fualdès ? »

On sait que Latouche, chargé alors par la *Gazette de France* du compte rendu de ce fameux procès, vint à Rodez, y vit « Clarisse Manson, la gentille espiègle habillée en ouvrier bambocheur » [1], prit en mains sa défense et produisit alors ces *Mémoires* justificatifs dont le succès fut considérable. Connu déjà du public pour ses mordants et spirituels articles du *Figaro*, ses polémiques retentissantes, son amitié avec Balzac, mais aussi par l'inquiète et perverse expression de ses romans, Latouche, aux yeux des femmes, portait surtout la gloire d'avoir imaginé, à côté de l'auteur de *Séraphita,* cette sorte d'hermaphrodisme passionnel et charmant dont les héros de ses livres offraient les exemples. En même temps sa voix séduisante, l'esprit si merveilleux qui lui faisait donner à sa conversation un tour si imprévu, l'expression d'un visage qui, malgré les défauts (Latouche était borgne), savait s'illuminer, aux instants pathétiques, de la flamme intérieure, étaient autant, pour lui, de moyens infaillibles

1. Raoul Deberdt (*Revue des Revues*, 1er mai 1899).

d'exercer sa domination. Aussi, dit Sainte-Beuve, « se fit-il plus d'une fois aimer... ». Les plaintes poétiques et passionnées de Valmore sont au nombre des plus belles qu'aucun homme ait jamais arrachées au cœur d'une pareille amante :

Quand tu vins éclairer mes beaux jours languissants,
Ta voix me fit pâlir et mes yeux se baissèrent !

Toute sa vie, Valmore, comme un beau cygne blessé, porta le regret de l'amour de l'ingrat Latouche. Jusqu'à la fin de ses jours qui furent trempés de larmes et souvent désolés, Marceline garda pour la mémoire de son cher Hyacinthe cette secrète affection dont elle-même proclama, dans sa lettre à Sainte-Beuve, l'amer panégyrique et le douloureux deuil[1]. Des amantes comme Valmore, des amies comme George Sand formèrent,

1. Voir, outre les *Poésies* et la *Correspondance intime* de Marceline, les articles d'Arthur Pougin, Sainte-Beuve, Lovenjoul, enfin toute la première partie du chapitre V du second volume de M. Léon Séché : *Sainte-Beuve* (*les Mœurs*). L'émouvant et dernier biographe de l'auteur des *Pleurs*, M. Lucien Descaves, revenant sur la question, a écrit dans *La Vie douloureuse de Marceline Desbordes-Valmore* : « Il n'est point indispensable de connaître l'Autre pour raconter les années de jeunesse de Marceline ». Rien, selon M. Descaves, dans l'épisode des amours de Marceline, ne vient désigner Thabaud de Latouche de préférence à Saint-Marcellin, le comte de Marcellus, Dupuy des Islets ou Audibert.

à ces jours désenchantés de Latouche, comme un consolateur cortège de belles Muses. M[lle] de Comberousse, que le poète épousa vers 1807 et dont il eut plus tard un fils qui succomba jeune, se dévoua, mais plus vainement encore, au bonheur de le chérir [1].

« Latouche, dit Sainte-Beuve, inspira plus d'un dévouement de femme. » Aucun, cependant, n'atteignit, par sa grandeur dans le sacrifice, le profond attachement de cette modeste Flaugergues de qui l'âme poétique trouva dans l'amour d'un

1. « Au commencement de la Restauration, le père de M. de Latouche fut injustement poursuivi et renvoyé devant la Cour prévôtale d'Orléans. Son fils, qui n'avait pas voulu être avocat, accourt, se présente seul comme défenseur de l'accusé, parle, étonne, entraine ses juges, et l'arrache aux terribles rancunes politiques de ces temps néfastes. Le poète venait à peine de sauver son père qu'il perdait son fils Léonce. Léonce avait dix ans. Son intelligence trop précoce, son développement trop rapide causèrent sa mort. M[me] de Latouche (née M[lle] de Comberousse), retirée chez ses parents, depuis le voyage de son mari en Italie, fut frappée au cœur. Devant le chagrin de sa femme, M. de Latouche oublia son propre chagrin. Il la soigna, la disputant à la mort à son tour... M[me] de Latouche vécut de longues années après ce cruel déchirement et conserva toujours, mêlé à sa douleur maternelle, le souvenir du dévouement de son mari. Jusqu'à sa mort, arrivée en 1845, elle fut pour lui une amie sérieuse, patiente, infatigable... » (H. DE LATOUCHE : *Clément XIV et Carlo Bertinazzi*). (Notice de Ch. de Comberousse, 1867).

homme accablé, misanthrope et vieilli, l'aliment de toute une vie de tendresse et de souffrance.

§

Le mal secret dont souffrit toute sa vie l'ermite malheureux de la Vallée-aux-Loups était tout intérieur et il tenait à l'âme bien plus qu'à tout le reste.

« En réalité, a-t-on dit, Latouche semble avoir été un éternel malade, un torturé, et (malgré ses succès) un exclus d'amour, comme Swift, comme Jean-Jacques. »

Valmore, qu'il a tant fait souffrir, a écrit dans le même sens : « Non ! ce n'était pas un méchant mais un malade !... »

« Cette âme, a dit ailleurs George Sand, n'était ni faible, ni lâche, ni envieuse. Elle était navrée, voilà tout. » Le tort le plus grand de Latouche fut de porter en lui, à la façon de Rousseau, de René et d'Obermann, une telle désolation, un fonds d'hypocondrie tellement incurable qu'ils effrayaient même les plus fidèles de ses amis.

Les rancunes littéraires que ses amers sarcasmes lui avaient values accrurent peu à peu son goût de l'éloignement, sa soif de la solitude. C'est alors qu'il trouva, dans le vallon d'Aulnay,

ce sauvage et délicieux asile de verdure et d'oiseaux, cette agreste et paisible retraite peuplée d'arbres et de légendes, « petit Combourg près de Paris » qu'aima Chateaubriand.

« Sa petite maison, ajoute George qui l'y vint voir souvent, n'était qu'une sorte de presbytère dont il avait fait une habitation saine et commode. Son petit jardin, tombant en pente sur des prairies coupées de buissons, cachait sous les arbres ses murs de clôture, et se trouvait, par ses ombrages, convenablement isolé des maisons voisines. Il était là bien seul, bien ermite, bien poète : mais aussi bien rêveur, bien mélancolique, et peu à peu il y devint bien misanthrope. »

Rousseau à Montmorency, maussade et bourru, cloîtré chez lui, ne sortant que pour botaniser aux champs, mal vêtu, semblable à un sorcier, se trouva revivre encore, mais avec plus d'excès dans le cœur désespéré de ce Timon des bois. Et cela devint tel, si l'on en croit M. de La Morinerie, « que personne à quelques intimes près ne tenait plus à le voir ».

Un goût commun pour tout ce qui, dans le monde, germe, pousse et fleurit, l'identique attrait qu'exerçaient sur eux la vue des mêmes sites, les souvenirs des mêmes arbres admirés, des mêmes forêts connues rapprochèrent, à ce moment, Pau-

line et Latouche. Lui, l'amer Berrichon, avait gardé au cœur l'amour des prairies, des sites de son enfance, de ce courant de la Creuse qui berça ses jeunes ans ; et il était semblable à l'homme des sources et des bois, à l'antique ægipan, comme il aimait à dire.

Elle, selon La Morinerie, « son nom de Flaugergues, âpre et rocailleux, sent la montagne ». Ils ont tous deux une même entente de la nature, la comprennent et l'admirent et, dans cette mutuelle et puissante communion, en viennent peu à peu, malgré les craintes de l'une, malgré l'humeur de l'autre, à désirer de vivre au milieu de ses retraites. De son exil provincial, du fond de sa petite vie humble, là-bas, dans le Rouergue, Pauline salue l'*ami souffrant,* se porte, par la pensée, à la Vallée-aux-Loups :

Vers ce toit brun s'élance en longs festons le lierre ;
Le jasmin étoilé jette, frêle espalier,
Au mur qu'il réjouit sa grâce printanière,
La fenêtre en s'ouvrant froisse un jeune églantier ;

Le soleil renaissant dore le clair vitrage
Et des senteurs d'avril les airs sont enivrés ;
La rose au buisson vert, le ramier sous l'ombrage !
Près de vous tout fleurit, tout chante et vous souffrez !

Sensible à l'hommage de sa correspondante, flatté de l'intérêt que porte à ses maux cette jeune femme « aux sentiments pudiquement ardents dans leur chaste audace », d'autant plus surpris qu'il est plus délaissé, plus seul et plus meurtri, le poète, qu'une fidélité si secourable au malheur a touché d'une manière si profonde, pense que le temps est venu de chasser sa tristesse, de secouer sa torpeur et de puiser enfin, dans un dernier amour, la force nécessaire à se survivre encore.

Venez, songe de l'élégie,
Moitié femme et moitié douleur,

écrit-il alors en réponse à Pauline ;

Venez voir aux flancs des coteaux,
Bruyères et châtaigneraies,
D'ombreux taillis, quelques futaies,
Les remparts morts des vieux châteaux ;
Ce haut moulin blessé d'une aile,
Que la Fronde a nommé fidèle ;
Çette fontaine que Richard,
Un pâtre qui craignait plus tard
De voir sa mémoire en allée,
Laissa pour des voisins jaloux,
Avec son nom, dans la Vallée
D'où se sont exilés les Loups...

Mais Pauline s'attarde encore ; la muse des *Bords du Tage* hésite un peu. Comment a-t-elle pu, si petite, si humble, si « demoiselle aux champs », retenir l'attention, mériter le cœur du poète de tant d'œuvres imprégnées de génie âpre, de celui que, dans sa naïveté, elle confond, elle égale peut-être, éditeur et auteur, au pauvre André Chénier ! Déjà le malheur a flétri ses traits ; ce ne sera pas, auprès du poète accablé, une muse éclatante ; enfin, moins cérébrale que passionnée, elle n'est point, bien qu'on en ait pensé, à l'image des Emma Hamilton, des Gabrielle de Saint-Alverte, et de tant d'autres héroïnes du romancier, l'une de ces fluides figures de rêve de qui l'amour candide est tout immatériel, tout psychique et ne monte peu à peu vers l'homme adoré que comme un encens pur. Une forme plus absolue, plus totale de l'amour a vécu dans Flaugergues. Flaugergues, ç'a été, pour Latouche, Valmore rajeunie, Valmore revenue, libre et soumise, mais peut-être bien aussi Valmore plus humiliée, plus petite et meurtrie.

« Je ne savais pas, avait écrit un jour Sainte-Beuve parlant de la première liaison de Latouche avec Marceline, je ne savais pas que ce fût pour le *Loup* que la *Colombe* avait tant gémi [1]. »

1. Léon Séché, *ibid.*

Qu'eût dit alors Sainte-Beuve de Flaugergues ? Qu'eût pensé de Pauline le doux Guttinguer ? De quel nom de fleur discrète, de colombe complaisante l'eussent-ils honorée celle dont Valmore elle-même, dans une *Prière pour lui,* qui semble si bien s'appliquer au poète, avait, durant un jour d'angoisse, annoncé, à Latouche, la venue amoureuse :

Dieu ! Créez à sa vie un objet plein de charmes ;
Une voix qui réponde aux secrets de sa voix !
Donnez-lui du bonheur, Dieu, donnez-lui des larmes ;
Du bonheur de le voir j'ai pleuré tant de fois !

J'ai pleuré, mais ma voix se tait devant la sienne ;
Mais tout ce qu'il m'apprend lui seul l'ignorera ;
Il ne dira jamais : « Soyons heureux, sois mienne ! »
L'aimera-t-elle assez celle qui l'entendra ?

§

Douce question, petite question tremblante de Valmore ! Pauline, en se liant pour toujours à Latouche, en vouant désormais toutes ses forces à le chérir, répondit bien au delà des faibles ressources humaines, au dévouement total que le poète des *Pleurs* attendait pour cet homme. Dès que ce fut décidé, que les derniers de ses scrupu-

les furent vaincus, elle quitta son pays, laissa tout un passé de souvenirs derrière elle, ne regretta aucune des habitudes, des affections anciennes et, dans la fièvre du sacrifice, craignit de n'arriver pas assez tôt pour lui plaire.

Si tu viens au Vallon, viens le soir, viens loin d'eux...

avait écrit le poète.

Et c'est ainsi qu'elle arriva. Elle venait des montagnes ; elle était un peu impatiente. J'imagine que, comme George Sand, mais avec bien plus de fougue, une hâte plus fébrile, elle prit « l'espèce de diligence » qui descendait à Sceaux ou Antony et qu' « à travers les prés et les champs », par « un sentier qui serpentait sous les pommiers en fleurs », sous la neige odorante et toute rose des vergers, elle « gagna à pied l'humble demeure du poète ».

Flaugergues, il t'attend ce hameau solitaire
Où nos premiers plaisirs ont caché leur mystère,
Ce toit connu des arts, si cher à nos loisirs
Et cet étroit verger plus grand que nos désirs.
Là, sous tes pieds, le thym, les généreuses menthes
Répondent en versant leurs senteurs plus charmantes.

C'est tout ce qu'il y a de plus gracieux comme bonheur dans l'année ; c'est le temps où les arbres

fleurissent, où la vallée s'éveille ; les pentes de Verrières, toutes plantées de fraisiers, s'ornent déjà de verdure ; le colombier est pépiant d'amour ; un petit merle gazouille sur la noble-épine ; la maison humble de l'ermite morose sourit sous les lierres et quand le soleil ardent chauffe la terre encore mouillée de la pluie, les hauts châtaigniers étendent sur les toits la douce et tremblante protection de leur ombrage. Lui aussi est bien fier, bien rajeuni, l'ægipan ! Il a laissé son bâton de coudrier près du feu et le voici qui marche vers sa Muse amoureuse. Tout ce dont il se souvient de son passé, les champs de seigle et d'orge du Berri, les *mignons* en fleurs au printemps, les chênes élevés, les maisons de chaume du site natal et jusqu'aux buissons verts « que la Sédelle arrose », tout cela chante en lui à mesure qu'il approche et voit la voyageuse. Mais elle, la voilà ! Elle est toute rose de sa hâte, toute fraîche et toute belle sous son chapeau de paille, d'où tombent çà et là des boucles ardemment noires. De revenir à la maison par le chemin des bruyères, ils sentent tout le charme. Voilà : ils étaient seuls, hier encore : lui était vieux et malade ; elle était désolée. Et maintenant ils se sont réunis ; ces deux cœurs se soutiennent, se plaisent et se complètent. Ne voilà-t-il pas un foyer de plus

créé, une famille nouvelle? Pauline, exaltée, le pense et s'écrie, unissant, dans un culte commun de tendresse et de piété, son père à son ami :

Comme vous il rêvait l'avenir radieux,
Et d'un monde opprimé la paisible victoire,
Aux nobles sentiments son cœur qui savait croire,
Eût trouvé dans le vôtre un écho précieux,
Ce père avec bonheur vous voit du haut des cieux,
Adopter son enfant et consacrer sa gloire...

Et Latouche, à son tour, en un bel élan de foi, mêlant en de mêmes vers ses utopies républicaines de 48, la mémoire de sa mère et la bonté de Pauline, répond non moins bien :

Tu me rends mes premiers, mes deux plus saints amours,
O mon Dieu ! le vieillard qu'une lointaine aurore
Vit bercer dans les plis du drapeau tricolore,
A revu ce drapeau fêter ses derniers jours,
Et tu me rends ma mère à mes regrets ravie.
Oui, je trouve une mère aux deux bouts de ma vie,
Si je savais un nom et plus tendre et plus doux,
Mon cœur, ange béni, le garderait pour vous...

Ainsi leurs cœurs murmurent dans le Val-des-Loups ; et, dans de douces promenades faites dans le site champêtre, au Plessis, la Fosse-Bazin, dans leurs sentimentales excursions botaniques aux bois de Verrières et de Meudon, dans le plaisir qu'ils

éprouvent à aimer les mêmes arbres, chérir les mêmes fleurs, à relire ensemble les hymnes émouvants des poètes préférés ils mêlent peu à peu et si bien leurs deux cœurs qu'un seul et pur souffle, une pensée unique semblent les mieux confondre et les animer mieux.

Mais ce parfait bonheur, d'abord vainqueur du mal qui terrassait Latouche, faiblit peu à peu et, de trop s'exalter, finit par languir. Le poète, un instant revenu à l'espérance, à l'activité, au travail, retomba bientôt dans le marasme ancien de ses souffrances et de son deuil. D'abord il eut peur d'affecter son amie, de la trop accabler de tout le poids de sa détresse ; il craignait d'assombrir, de peines imaginaires, celle qu'il nommait si bien sa chère Antigone. Mais quelles ruses échappent à l'affection? Pauline ne fut point dupe. « As-tu, lui demanda-t-elle,

As-tu quelque douleur qu'elle ne m'appartienne?
Ton âme ne s'est point confiée à la mienne,
Et pourtant sur ton front, ami, j'ai vu tracés
Des plis par l'insomnie ou la fièvre laissés.

Sur ta force appuyée et la main dans la tienne,
J'ai marché sans effroi, *six ans déjà passés.*
Que mon bras à son tour t'enlace et te soutienne,
Si la route un moment meurtrit tes pas lassés...

Ce furent, à l'automne, des journées encore belles. Elle, pour mieux lui plaire, évoquait ses souvenirs, le charme de ses voyages : Lisbonne, Belem, l'Espagne, enfin Grenade lointaine et somptueuse. Et lui, aussi, disait tout ce qu'il savait d'heureux, tout ce qu'avait en lui laissé la vie ancienne :

Nous aimions les sentiers d'où la lune s'exile,
Les éclairs disparus de l'étoile qui file,
Et ces lointains appels dans l'espace amoindris
Qui vont, sous les blés noirs, avertir la perdrix...

Mais éclataient les crises. Il en était de terribles.

« Ce que cette intelligente, courageuse et modeste femme, dit George Sand, a souffert auprès de ce mourant si aimé, nul ne le saura jamais, car jamais aucune plainte ne sortit de son cœur, jamais un regard, jamais un soupir d'impatience ou de découragement ne firent pressentir au malade ou à ses amis l'énormité d'une tâche si rude pour un être si frêle. »

Dirai-je que les dernières années d'une liaison que la mort fut seule assez forte à rompre s'assombrirent encore chez le poète accablé, de l'irritabilité croissante du caractère? Son humeur hypocondre, ses souffrances continuelles, l'obligeant à l'inaction totale, le rendirent vers la fin l'esclave

de ses colères. « Brusque il l'était certainement, écrit M. de La Morinerie », et, dans un triste aveu dont il s'efforce assez d'atténuer la honte, l'exact confident des malheurs de Flaugergues ajoute comme à regret :

« N'avait-il pas levé la main sur sa douce et affectueuse compagne ? Dans un moment de surexcitation nerveuse et d'accès de fièvre sans doute ? »

La mort réparatrice vint pacifier enfin ce pauvre cœur aigri. D'instinct il la sentait venir ; et, dès décembre 1850, elle apparaît proche dans ces lignes d'un court testament autographe :

Je lègue et donne à Mademoiselle Pauline de Flaugergues tout ce que je possédais à l'heure de ma mort.

Aulnay, décembre 1850.

H. DE LATOUCHE.

Que de torts réparés, que de regrets discrets à l'adresse de « l'ange » dans ces pauvres lignes ! Enfin le grand jour arrive. C'est un matin d'hiver, la neige blanche et pure envahit Val-de-Loups ; çà et là de noirs corbeaux se posent sur les haies nues, volent dans les châtaigniers. Flaugergues à veiller, depuis des nuits et des nuits, n'apparaît plus, à ceux qui viennent la visiter, que comme

le fantôme d'elle-même. Apre dispute, amère rébellion d'une âme devant la mort ! Enfin « l'agonie étreint le malade ; le râle commence ; une lueur d'accalmie paraît ; encore des vers ; ceux-là à demi éteints, à peine entendus, un souffle... puis rien. Le voile de la mort couvre les yeux du poète ; midi sonne... C'était le 17 février 1851. Latouche avait soixante-six ans [1]... »

§

Elle plaça, dit-on, dans une urne de pierre, à la base d'un mélèze, le cœur du poète ; elle mit partout aux murs de la maison agreste des portraits du cher hôte. Toutes choses laissées intactes dans le jardin intime, dans la chambre où l'ami passa ses derniers jours, toute vêtue en noir, amaigrie et les yeux battus de pleurs, elle se recueillit en lui, assembla ses souvenirs et se consacra des jours à veiller sa mémoire. Bientôt elle publia, sous ce titre : *Encore adieu*, les derniers des poèmes de son cher Latouche. « Nous donnons — disait-elle — avec les quelques lacunes qui s'y trouvent — ces pages mouillées de larmes, ces sentiments que le poétique malade a, pour ainsi dire, pensés tout haut. » En même temps

1. La Morinerie (*Rev. Littéraire, ibid.*).

l'entière possession du passé envahit tout en elle. Flaugergues, avec une fièvre de sauvage ardeur, revit l'une après l'autre les années anciennes d'amertume et d'amour.

Et moi qui ne vivais qu'à tes pieds, sous ton ombre,
D'un regard éperdu, je te cherche toujours...

Elle-même publie un jour son recueil des *Bruyères*. Ces hymnes forestiers, saturés d'âpre brise, tout bruissants de la vie végétale des grands bois, elle les voue au souvenir de celui qui n'est plus. D'ardentes élégies, des prières amoureuses où se lamente son cœur, elle emplit tout ce recueil d'un souffle souvent pur et d'une âme émouvante :

Ah ! ne me dites pas d'avoir force et courage,
Laissez-moi ! Laissez-moi ! ne me consolez pas ;
Ces deux amers ruisseaux qui creusent mon visage
Tariront seulement glacés par le trépas...

Ainsi, droite et muette sous son voile, Flaugergues n'est plus, au bout de longues années, figée dans son deuil et se nourrissant de lui, qu'une figure farouche gardant un tombeau :

Ah ! ne me parlez pas de fuir cette retraite,
Ah ! ne me dites plus que ces lieux sont déserts,
Ici tout me le rend, ici son vœu m'arrête ;
C'est encor mon Eden, c'est tout mon Univers ;

Je suis seule, partout, hors dans ce cher asile
Où, sans effroi je passe et mes nuits et mes jours,
Car, pour me protéger contre tout être hostile,
Quelque chose de lui sur moi plane toujours ;

En vain, au sombre appel de la cloche vibrante
Ils me l'ont pris, gisant sous le plomb du cercueil ;
En vain, environné d'une foule pleurante,
De son doux Ermitage il a franchi le seuil ;

Il n'est pas tout entier, là-bas, sous cette pierre
Où mes mains, chaque jour, portent de tristes fleurs.
Il est, il est ici ; l'accent de ma prière
L'attire, et, d'un soupir il répond à ma voix...

A chaque anniversaire, Pauline fait la moisson des fleurs de la vallée ; elle en tresse de guirlandes le tombeau de son ami :

Tu reviens, froid novembre, et ta deuxième aurore
Ramène, après dix ans, le plus triste des jours ;
En vain dix ans ont fui, notre deuil dure encore ;
Il durera toujours...

chante-t-elle d'une voix plus tremblante et plus basse, déjà toute cassée par l'âge et les larmes...

Et puis la guerre arrive. Alors c'est effrayant, inattendu, d'une affreuse soudaineté cruelle. Les hordes allemandes approchent ; elles seront là, demain, occuperont Châtenay et Verrières, cam-

peront sous les arbres étonnés du vieux Val, envahiront les maisons solitaires et ne laisseront d'elles, après leur passage, que le deuil et les ruines. En vain conseille-t-on à Pauline de quitter Aulnay, de gagner Paris, de se protéger. « L'idée, dit-elle, de m'éloigner de tout cela n'entrait même pas dans mon esprit, et je me disais, en regardant mes grands arbres, mes vieux lierres inséparables des murs où ils s'accrochent par mille petites mains : « Moi aussi je mourrai où je suis attachée. » « Ainsi, dit son regretté voisin, M. de La Morinerie, elle veut rester, elle le doit. »

« Dans le pavillon que le cher poète lui-même a fait construire et qu'il aimait avec prédilection, parce que le site en est charmant, elle a imaginé d'installer une infirmerie : deux lits de soldats au rez-de-chaussée, deux grands fauteuils, du linge, sans oublier du tabac ; à l'étage au-dessus une chambre d'officier... »

Cependant ils approchent, les barbares ; les villages, les maisons se dépeuplent. Il y a danger. Alors Mme Desprez, femme du maire de Châtenay, n'hésite pas et c'est de force presque qu'elle emmène Pauline, l'arrache à sa chère solitude amoureuse.

« Elle part donc, laissant tout à sa place accoutumée, n'emportant rien que deux médaillons :

une miniature de son père, suspendue à son cou, et l'un des nombreux portraits de Latouche... Mme Desprez la conduisit au couvent de la Retraite, rue du Regard, où elle passa les cruels moments du siège... »

La paix signée, la guerre finie, la pauvre et souffrante Pauline, maintenant vieille femme, usée par les larmes et courbée par les ans, revient à son ermitage. Hélas! les durs vainqueurs, dans leur brutalité, n'ont plus laissé de lui que le toit et les murs! Le jardin saccagé, les vitres et les portes brisées, les meubles épars et démolis, voilà le triste aspect qu'offre à la pauvre recluse sa chère solitude. Les livres eux-mêmes ont été pillés, brûlés, détruits : les papiers, les portraits de Latouche jetés au vent ; l'urne, sous le mélèze, a été profanée et voici que Pauline ne trouve plus en place, dans le petit pavillon, ces papiers manuscrits d'André Chénier, trésor inappréciable des lettres de la France, que le poète avait recueillis jadis.

Tant de coups, tant de revers ne purent abattre encore cette femme vénérable. Pauline s'employa, de toute l'ardeur des forces qui lui restaient encore, à réparer le mal de la guerre, à en laver la souillure, à en masquer partout les traces trop visibles. Ainsi se traîna-t-elle quelques

années encore. Mais l'âge implacable s'abattait sur elle. Et Flaugergues, ruinée, percluse et malade, fantôme octogénaire de l'ancienne amoureuse, de la Muse abolie, dut se résigner enfin à quitter cette demeure où elle voulait mourir. « Le jour, écrit La Morinerie, qu'on vint la chercher pour la conduire à l'asile de Sainte-Anne d'Auray, à Châtillon, affaissée sur elle-même, l'œil terne, on aurait pu la croire inerte : on la souleva de son fauteuil. Mais, à ce moment, comme si une violente secousse lui eût rendu la force et le sentiment, elle se leva brusquement, les membres raidis, la prunelle pleine d'éclairs, les mains crispées. Il fallut l'enlever ; elle se cramponnait aux murs, aux arbres, elle s'incrustait convulsivement dans le sol ; elle jetait des cris rauques et lugubres qui devaient dire : « Pourquoi ne pas me laisser mourir là ? »

Le fatal dénouement ne tarda guère à se produire. C'est le 10 février 1878, à l'âge de quatre-vingt-un ans, que la prit le grand frisson. Se fermèrent alors ses yeux où la fraîcheur des larmes avait gardé visible, sur le sylvestre décor de son val et de ses bois, la toujours vive image de l'homme adoré, du poète dont jadis elle fut, pauvre Muse, l'amante et la mère...

LE DÉCOR DE TENNYSON

Le décor de Tennyson

Le père de Tennyson était un humble recteur de campagne ; sa mère était fille d'un vicaire protestant ; et tous ceux qui ont lu, dans le *Vicaire de Wakefield,* les petits tableaux agrestes, pleins de finesse et de bonhomie, de la vie ecclésiastique anglaise, se représenteront aisément, à travers le récit d'Olivier Goldsmith, ce que pouvait être, à Somersby, pays de naissance du poète, ce milieu de frugalité, de simplicité et de modestie dans lequel l'auteur d'*Enoch Arden* et d'*Idylles du roi* passa son enfance. Le Lincolnshire, pays de fermes et de pâturages, d'une douce fraîcheur d'aspect et d'une belle verdure, en bordure de la mer du Nord, offre d'admirables et purs horizons, d'harmonieux sites et, dans une étendue riche et cultivée, les aspects les plus variés de la campagne. Attentif au spectacle rustique qu'il avait sous les yeux, déjà sérieux, déjà rêveur, le fils du recteur commença, dès l'âge le

plus tendre, à manifester son chaste génie poétique. A peine sut-il un peu de latin que, tout de suite, Virgile le prit, l'enchanta de sa douceur et le ravit de son murmure :

I salute thee, Mantovano,
I that loved thee since my day begane !

« Je te salue, ô Mantouan, moi qui t'aimai dès les premiers jours de ma vie », écrivit-il plus tard avec reconnaissance.

Ce goût de Virgile ne quitta plus le poète durant toute sa vie inspirée. A Cambridge, dans la vieille université, il ne cessa jamais d'avoir, sur sa table d'étudiant, « entre un Euripide annoté et un manuel de philosophie scolastique », ces *Géorgiques* délicieuses, toutes parées de printemps et bruissantes d'abeilles, qu'il avait lues dans l'enfance. Mais ce sentiment des « choses ailées » qui se manifesta si précocement en lui, qui donc le lui communiqua avec plus de ferveur, avec une flamme plus limpide et plus douce que ces blancs *lakistes*, que ces suaves poètes des eaux et des paysages, qui sont comme les fils virgiliens de l'Angleterre ? Les divines légendes que les fées tissèrent jadis au fuseau chez les paysans, et les contes de chevalerie qui vont du cycle d'Arthur et de Merlin à celui de Lancelot en passant par

la Table ronde, aidèrent puissamment, à côté de cette poésie de la nature, à former son inspiration. Les légendes, avec leur monde exquis et surnaturel d'enchanteurs, de princesses et de héros, accompagnèrent toujours Tennyson dans la vie ; mais lui, le pur poète, ne cessa jamais de les évoquer ailleurs que sur les bords des lacs de son pays. Les fluides et charmantes figures d'Œnone, d'Eléonore, de Liliane, d'Adeline et de la Reine de Mai ne sont pas autre chose, dans son œuvre, que la personnification de ces réminiscences délicates et somptueuses. Et c'est ce que nul au monde, parmi les admirateurs du maître, n'a exprimé mieux ni plus justement dans de beaux vers français que l'abbé Louis Le Cardonnel, quand, au cours d'une *Louange* entre toutes célèbre, il dit de l'auteur d'*Enoch* et de *The Princess :*

Tu nous rendis Spencer aux splendides images,
Wordsworth penché le soir sur de pensives eaux,
Shelley presque perdu dans les ardents nuages,
Keats retrouvant les sons des antiques roseaux :
Car ton âme volait d'images en images.

Ces images sont toutes limpides et vaporeuses, elles sont discrètes et musicales ; et les belles rêveuses qu'on voit, dans les toiles de Dante-Gabriel Rossetti ou d'Edward Burne Jones, disper-

sant des fleurs de leurs mains languides, ne sont pas plus poétiques et ne sont pas plus douces.

*
* *

O Tennyson, cor d'ivoire dans le soir pur,
O Tennyson, cloche d'argent dans l'aube claire...

dit encore, comme touchant de ses mains religieuses une harpe idéale, M. Le Cardonnel. Et rien ne fut jamais plus vrai, rien ne fut jamais plus exact, que ces paroles d'un poète de France louant le poète d'Angleterre! Entendre Tennyson, c'est entendre le petit cor d'ivoire d'un chevalier de légende errant dans les bois, c'est entendre la voix d'une cloche de village qui tinte à l'heure grave du soir où les troupeaux rentrent. Le retentissement de ce cor sans défaut, l'accent de cette cloche cristalline, dépassant de beaucoup le mode légendaire et préraphaélite, sont venus jusqu'à nous comme autant d'appels musiciens. Un écho de l'*Eloa* de Vigny, du *Lac* de Lamartine, semble à nos cœurs français monter de ces poèmes; nous ne les en admirons que plus volontiers; mais — en les admirant — ne nous défions-nous pas de l'excès des ornements et, comme dit Taine, de celui des « ciselures » dont ce style artiste d'Alfred Tennyson est comme alourdi ?

La trame décorative, dont ces ouvrages parfaits sont tissés comme autant de tapisseries merveilleuses, a longtemps permis de soupçonner Tennyson de froideur. Notre Hippolyte Taine ne manque pas d'écrire, en le jugeant mal, qu'un petit sanglot de Musset est bien préférable à toutes ces belles plaintes du poète anglais. Mais ici, l'auteur des études sur la littérature anglaise a surtout le dessein de parler de *The Princess* et d'*Ydills of the King ;* et, dès qu'il touche à *Locksley-Hall*, à *Maud,* à toutes ces brûlantes pages qu'Alfred Tennyson écrivit dans le désespoir de l'amour et de l'amitié, Taine lui-même est ému.

Ce qui laisse, de la lecture de ces nobles vers, cette impression de monotonie et de beauté implacables n'est jamais autre chose, chez Alfred Tennyson, qu'un sentiment de discrétion et de pudeur admirable. Mais, en réalité, un feu sourd couve sous cette cendre brillante et légère, une âme habite au fond de ces légendes ; et les pleurs du poète, jaillis de son amour ou de son chagrin, ne font qu'ajouter une parure de plus à son style orné et à ses beaux vers.

Alors qu'il n'avait que quinze ans à peine et qu'il était encore à Somersby, le bruit du grand désastre de Missolonghi et de la mort de Byron parvint jusqu'au fond des campagnes où Tenny-

son vivait. On dit que cette terrible nouvelle fit une impression ineffaçable sur l'esprit du jeune homme. Il s'échappa de chez son père les yeux baignés de pleurs; il erra longtemps par les bois; son désespoir se trahissait par les cris dont il emplissait le silence des forêts ; enfin il parvint dans un lieu solitaire, et c'est là qu'il grava, sur le pan d'un rocher, ces mots douloureux : « Byron est mort ! Jour où pour moi le monde entier a paru se couvrir de ténèbres ! »

On sait que, par la suite, une amitié étroite le lia à Arthur Hallam, le fils de l'historien. Depuis la grande liaison de Pope et de Swift, aucune sympathie littéraire aussi fidèlement pure n'avait rapproché d'aussi près deux hommes de l'Angleterre. Aussi la mort qui emporta Hallam laissa-t-elle Tennyson à jamais blessé.

Son beau poème *In memoriam* est tout pétri de cette douleur :

Où est la voix que j'aimais ? Ah ! où
Est cette chère main que je voudrais presser ?
Hélas ! les larges cieux froids et nus ;
Les étoiles qui ne connaissent pas ma détresse !

La vapeur façonne le ciel !
Des formes indécises se meuvent dans l'ombre !
Plus grande que nature voici passer

L'ombre de l'homme que j'aimais,
Et elle joint les mains comme en prière...[1]

Et, dans *Maud*, dans *Locksley-Hall,* Tennyson n'a pas de cris moins beaux ni moins déchirants.

Ce n'était donc pas qu'un délicat artiste et qu'un froid rimeur, celui qui traça ces vers, celui dont la résignation avait purifié le cœur, et qui pouvait écrire à sa chère fiancée, Emilie Sellwood, ces mots d'une acceptation aussi digne que poignante : « L'avenir éloigné a toujours été le monde que j'habite. »

*
* *

Et pourtant Tennyson n'a pas reçu que de l'avenir justice et réparation. Le présent lui a été favorable. Nul poète au monde, dans les temps modernes, si ce n'est notre Victor Hugo, n'a été plus fêté, n'a connu plus unanime hommage des vivants.

Celui que lord Selborne appelait « le premier homme » d'une génération qui comptait pourtant Gladstone et Darwin dans ses rangs atteignit la vieillesse entouré d'ovations, chargé de dignités, dans le respect de tout un peuple. Les hommes

1. Trad. par M. Firmin Roz (dans son *Tennyson*).

les plus réputés de l'Europe : Ruskin, Browning, Carlyle, Renan, Tourgueneff, viennent le visiter dans sa petite maison de l'île de Wight ; Robert Peel lui fait accorder une pension ; la reine Victoria le crée baron d'Aldworth et de Farringford ; il obtient la pairie ; enfin, en 1883, à Kirkwall, en Écosse, il connaît l'apothéose. Gladstone, cette fois-là, le célèbre publiquement et prononce devant tous le fameux *speech* commençant par ces mots : « Le temps est sans pouvoir contre le poète lauréat... »

Et, poète-lauréat, Tennyson l'était depuis 1850 ; le prince Albert lui-même l'avait choisi. Et il succédait à son maître Wordsworth, comme Wordsworth avait succédé à Southey, comme Southey avait succédé à tant d'éminents hommes ! Ce titre de poète-lauréat, qui n'a pas son équivalent en France, fut décerné pour la première fois au XVe siècle, sous Edouard IV. Le premier, John Kay reçut le traitement annuel de 127 livres et la barrique de vin de Xérès qui sont afférents à cette dignité ; plus tard, ce fut Dryden, à qui Jacques II donna le titre et la pension, mais à qui il refusa le vin de Xérès !

Devenu poète-lauréat, Tennyson ne perdit rien de son aménité, de son accueil cordial et de sa modestie. C'était l'une de ses vertus de n'aimer

pas les basses et stupides flatteries. A quelqu'un qui, pour le vanter, rabaissait devant lui la mémoire de Johnson, et pour s'y aider mieux, rapportait le témoignage d'une vieille demoiselle qui disait avoir vu le célèbre auteur tourner sa limonade avec un doigt malpropre, Tennyson vertement répondait : « Je crois que c'est plutôt dans le cœur de cette créature qu'était la malpropreté ! »

Entouré du respect de l'Angleterre et de l'amour de sa famille, le créateur de tant d'œuvres, le poète de tant de beaux ouvrages, habita jusqu'au jour final de sa vie dans sa chère résidence de Wight. Il ne quitta cette île admirable, ces côtes magnifiques et son petit cottage de verdure qu'en octobre 1892, époque douloureuse où ceux qui le vénéraient vinrent solennellement chercher sa dépouille pour la porter à Londres, à Westminster-Abbey, auprès de celle de Chaucer.

JULES LAFORGUE
ET CONSTANTIN CHRISTOMANOS
EN ALLEMAGNE
ET EN AUTRICHE

Jules Laforgue et Constantin Christomanos en Allemagne et en Autriche

A Teodor de Wyzewa.

Il fut d'usage, dans le passé, que les reines ne connussent des livres que le peu que leur en lisaient, aux heures dérobées à l'apparat, les gouvernantes et les confidents. Au siècle de Grimm et de Bernardin de Saint-Pierre, on vit une Catherine de Russie ou une princesse Marie Miesnik choisir comme correspondants ou lecteurs étrangers ces célèbres écrivains. Diderot fut lire à Saint-Pétersbourg près de celle qu'il appelait « la souveraine, la femme extraordinaire » ; Moncrif, l'ami des chats et le poète de leurs jeux, tint le même emploi à Versailles, près de la Polonaise Leczinska. Nous avons vu depuis, par le choix que les impératrices Augusta d'Allemagne et Elisabeth d'Autriche firent de Jules Laforgue et du docteur Christomanos, que cette mode des cours anciennes

est venue jusqu'à nous. Il est piquant de constater alors l'importance que prennent, pour les âmes souveraines, ces hommes humbles et obscurs qu'un royal caprice arracha de l'existence médiocre pour les porter au faîte du luxe et de l'opulence. Quand l'ordre vint, pour Laforgue, de rejoindre à Berlin l'impératrice-reine, le poète menait, au Quartier Latin, une vie grise et difficile. On sait quelle lumière se projeta à jamais sur la vie non moins terne de Constantin Christomanos du jour où le fabuleux carrosse vint arracher l'étudiant à sa solitude de l'Alserstrasse pour le mener aux jardins de Lainz où l'attendait Elisabeth. Ce fut pour ces jeunes hommes une destinée exceptionnelle. Il est surtout admirable que ces deux souveraines — guidées par une sourde intuition — aient fait choix, pour cette place, d'hommes pauvres et délicats, poètes tous les deux et d'une âme si limpide.

*
* *

Il arrive parfois que les reines, en dehors du cérémonial où elles se contraignent, ne peuvent point se borner à la désolante vie où les voue l'étiquette, où l'apparat morose et grandiloquent

du palais souverain les réduit toujours. Alors, se retournent vers la linguistique, les belles-lettres et les arts, les pensées fiévreuses de ces êtres ennuyés qui ne connurent jamais, en fait de notions esthétiques ou éducatrices, que celles de gouvernantes ou de vieillards pédants. A ces cœurs refrénés, à qui le rang et le diadème interdisent la passion ou la vive amitié, les lectures choisies dans les livres des poètes verseront le songe qui distrait ou l'espoir qui ranime. Le lecteur étranger est l'homme qui apporte l'inconnu, le confident qui n'est pas de la cour et dont les notions libres, vierges de ces basses intrigues où se retrouvent avec des âmes pareilles laquais et chambellans, s'étendent plus humainement à toute cette vie terrestre qui dépasse l'horizon d'un palais impérial. Il est le lien qui relie à la vie extérieure, à la nature vive et gaie, au monde actif des hommes, ces femmes royales et solitaires ; il est la voix jeune et libre qui ne sait point fléchir aux hypocrisies protocolaires, aux mensonges d'un entourage sournois et guindé. « Passionnées de la solitude », ces âmes habituées à se contenir trouvent enfin des âmes où s'épancher, des êtres confidentiels à qui livrer des secrets que ne comprennent ni les dames d'honneur, ni les vieux conseillers. Ç'aura été le destin de Jules Laforgue

et de Constantin Christomanos d'éveiller le rêve en ces cœurs d'impératrices, de montrer l'idéal des poèmes et des livres à ces femmes puissantes et résignées.



C'est au mois de novembre 1881 que Jules Laforgue annonça à sa sœur Marie la nouvelle de son départ pour l'Allemagne. Alors il n'avait pas publié les *Complaintes,* le *Concile féerique,* les *Moralités légendaires,* ni aucun de ces ouvrages qui devaient le désigner plus tard, à l'attention des lettrés, comme ce funambulesque et délicieux poète que nous ne cessons d'aimer. Alors, il a vingt et un ans. Il vient de Tarbes à Paris, dévoré de rêves et d'espoirs. Hanté de pantomimes, de douces songeries lunaires et de grave japonisme, il est déjà, en éveil, l'ironiste attendri dont l'ingénu sourire a le charme mélancolique et persifleur.

Ah! les débuts n'ont pas été gais! « Comme l'argent s'en va à manger! » écrit-il avec une poignante résignation à sa tendre et chère sœur. Il mène, à Paris, les jours chétifs d'un étudiant pauvre « vivant tantôt avec un franc par jour, tantôt avec douze sous », promenant, sous les arcades de l'Odéon, dans les allées du jardin du Luxem-

bourg, l'incertitude d'un cœur désemparé. Son père, sa grande sœur Marie, tous ses autres frères et sœurs sont restés au pays. Il rêve pour eux d'un avenir calme et doux, paisible et simple, d'une sécurité que leur vaudra son labeur parisien. « Oh ! dit-il, je veux travailler, travailler, — me mettre dans mes meubles, avoir mon chez-moi, — aller à Tarbes, te voir ! t'embrasser, te faire des misères... » Et puis, avec une ingénue simplicité qui tire les larmes, sous la signature : *Jules Laforgue,* d'une main tremblante il joint un timbre avec ces mots : « Chère petite pauvrette, je vous envoie un timbre. »

L'engagement pour l'Allemagne se négocia par l'entremise de M. Paul Bourget, que le lecteur précédent de l'impératrice, le poète Amédée Pigeon, avait chargé du soin de lui procurer un successeur.

Les lettres de Laforgue qu'on a publiées — avec une discrétion scrupuleuse et charmante [1] — précisent peu les détails. Elles montrent seulement le grand trouble, bientôt réprimé, de l'événement extraordinaire. L'instant du départ coïncide pour le jeune homme avec la mort de son père. M. La-

1. Dans l'*Occident* d'abord, numéro de janvier-février 1903, puis, augmentées des lettres à M. Ephrussi, dans les *Œuvres complètes de Jules Laforgue* (1903).

forgue s'est éteint à Tarbes, subitement, sans que son fils le revît. Le poète en éprouve une grande peine. Ce cœur doux et souriant cache des sources de tendresse sous le pli du génial humour. Il écrit à sa sœur : « J'ai reçu la lettre de la cousine, dimanche, à midi. Et papa est mort vendredi matin. Oui, j'ai vécu vendredi et samedi, ne sachant rien, allant à mes occupations ordinaires, et pendant ce temps, là-bas, mon père était mort. — Je ne m'en consolerai jamais. » Et, tristement, il ajoute : « Oui, nous voilà onze orphelins. » C'est alors qu'il songe à son départ, à la nouvelle situation qui lui est faite, au secours que va lui être, pour sa famille, sa charge de lecteur près de S. M. l'impératrice et reine ! Toute cette lettre à sa bonne et tendre sœur trahit son émotion, son espoir, sa courageuse volonté : « ... Et pourtant il *faut* se faire à cette idée que nous n'avons plus de père, il faut l'envisager, en voir la conséquence... Et moi qui me préparais à aller à Tarbes avant de partir pour l'Allemagne, vous apprendre que j'étais nommé ! J'étais si heureux vendredi et samedi, et là-bas mon père était mort ; maintenant je vois l'enterrement. » « Et toi, pauvre Marie. Si tu avais entendu chez la tante, toutes les larmes étaient pour toi. Tu es capable de tomber malade de chagrin, tu es si bonne, tu

souffres pour tous — et moi je t'évoquais — tu n'as probablement ni mangé ni dormi de tous ces jours. Vois-tu, je suis prêt à tous les dévouements, à toutes les abnégations ; mais, avant tout, mon but c'est ton bonheur à toi, je ne veux songer qu'à cela. Je rendrai mes frères et sœurs heureux ; mais, pour toi, ce sera de l'adoration, de la vénération. » Et il ajoute, saisissant avec joie l'incroyable occasion que le sort lui envoie : « Vois-tu, je vais être logé, nourri au palais, j'aurai un domestique ; à la moindre chose j'aurai là un grand médecin ; j'aurai 9.000 francs par an. Je prends,pour moi seul, Charlot et Adrien. Je serai heureux, et vous le serez. Les premières semaines de douleur passées, nous songerons au positif, le terrible positif. Mais je me sens du cœur et des forces, va ! »

*
* *

Ainsi le délicieux indifférent, le moqueur et puéril Hamlet « bien malhûreux », le sage jeune homme « qui a bien mal à sa belle âme » va connaître cette chère Allemagne, qu'il aime à cause de Gœthe, de Hartmann, de Jean-Paul et de Heine. Ce sceptique poète de France, en qui M. Camille Mauclair, par tant d'affinités secrètes, voit aussi

un « logicien de tradition allemande », va connaître la terre rêveuse des *Lieder* et de *Wilhelm Meister,* ce monde sentimental de romances et de *vergissmeinnicht* où, depuis Werther et Charlotte, se meut la sentimentalité germanique. Quel événement décisif dans une vie jusque-là difficile, anxieuse et modeste ! L'impératrice Augusta sut-elle jamais de quelle douce lumière elle enveloppa, en appelant Laforgue auprès d'elle, les jours déjà comptés de ce jeune homme tendre et poétique ?

Augusta — que n'abattait pas encore complètement le mal dont elle mourut plus tard — avait, à l'époque, le charme froid et hautain qui donnait de la noblesse à sa taille, de la grâce à sa personne. Laforgue, qui apprit à l'apprécier, assure qu'elle offrait ce « type accompli de *grande dame*, comme les aiment ceux qui ont vécu en imagination dans les salons du grand siècle et dans ceux du dernier » (*Lettre à M. Ephrussi*). Retirée dans son palais de Coblentz, ou bien à Potsdam, dans ce château de Babelsberg qui domine les rives de la Havel, elle passe des jours solennels et paisibles, parmi les chambellans et les dames d'honneur soumis aux lois de l'étiquette la plus stricte, à lire des livres français, à broder de sa main des coussins pour la cham-

bre de l'empereur, à livrer ses pensées fugitives et graves à sa confidente favorite, cette noble comtesse Hacke, si puissante sur le cœur d'Augusta que d'aucuns la nomment *Die vice Kaiserin*, la vice-impératrice ! Parfois paraissent, à l'heure du thé familial, le vieil empereur Guillaume Ier, sanglé dans son uniforme militaire, le kronprinz Frédéric et son fils Guillaume. Seuls quelques familiers, le prince Radziwill, la comtesse Perponcher, grande maîtresse des cérémonies, les comtesses de Brandebourg et Oriolla, le secrétaire et conseiller intime baron de Knesebeck, le grand maître de la cour comte Nesselrode, sont admis dans l'intimité de l'impératrice et reine. Qu'on songe au doux et simple Laforgue, transporté, comme par l'enchantement d'un sorcier fabuleux, dans ce milieu de luxe et de puissance ; qu'on se représente ce jeune homme, obligé de lutter si étroitement, hier encore, avec la vie réelle, ses misères et ses peines, partageant tout à coup, dans son intimité, l'existence quotidienne de la plus puissante des femmes... Il y a là du prestige. Le moment de la présentation à Coblentz est arrivé. Écoutez le poète la conter : « Un valet à mollets superbes m'apporte sur un plateau une lettre. C'est une visite pour dix heures. En attendant, je regarde dans la cour du

château les gardes faire l'exercice à cheval.

« A dix heures, visite du secrétaire de la maison de la reine.

« On va me présenter à Sa Majesté vers onze heures ; comme le cœur me bat...

« A onze heures, je monte, je traverse des corridors pleins de portraits, de glaces, avec des rangées de sentinelles en armes.

« J'arrive dans une antichambre qui est un véritable jardin de plantes exotiques. On me présente à la comtesse Hacke, une bonne et maternelle dame (la première dame d'honneur); elle a su la mort de papa, etc. Elle me parle si affectueusement, — elle me montre par la fenêtre le Rhin qui coule dans le brouillard, elle me dit de ne pas m'intimider. Deux valets s'avancent, on m'introduit !

« Ça été comme un éblouissement. — Ah ! mon Dieu ! — L'impératrice était là !... »

*
* *

Constantin Christomanos, à l'approche d'Elisabeth de Bavière, éprouve le même trouble presque mystique, la même confuse et intense crainte. Le magnifique carrosse impérial vint chercher le jeune étudiant hellène jusque dans la modeste

chambre de l'Alserstrasse, qu'il partageait avec son frère. Le voici maintenant dans les jardins de Lainz. « Soudain, dit-il, Elle fut devant moi sans que je l'eusse entendue venir, svelte et noire. Dès avant que son ombre m'eût atteint pour me tirer en sursaut du rêve où je m'abîmais, je sentis son approche, et cette sensation juste avec sa venue surgit et, cependant, me sembla être née en moi depuis bien longtemps, comme si je l'avais vécue heures et années. Elle se tenait devant moi, un peu en avant penchée. Sa tête se détachait sur le fond d'une ombrelle blanche irradiante de soleil, d'où naissait une sorte de nimbe vaporeux autour de son front. De la main gauche, elle tenait un éventail noir légèrement incliné vers sa joue. Ses yeux d'or me regardaient fixement, parcourant les traits de mon visage et comme animés du désir d'y découvrir quelque chose [1]. » Comme pour Laforgue à l'aspect d'Augusta, c'est un éblouissement, une joie indescriptible, un prestige : « Elle fut devant moi, svelte et noire. »

Quel portrait en peu de mots, et comme ce jeune Hellène, en qui M. Maurice Barrès reconnaît « un frère très lointain, tout imprégné d'orientalisme,

1. *Elisabeth de Bavière*, par Constantin Christomanos (*Mercure de France*).

de notre Julien Sorel » la contemple et l'admire! Son journal n'est tout entier qu'un hymne à Elisabeth. Elle est devant lui, comme une déesse de l'*Odyssée,* comme une apparition charmeuse et légendaire. Un parfum subtil se dégage d'elle et le pénètre. Le souvenir du poète des *Orphische Lieder* en restera imprégné à jamais. « J'avais, dit le jeune Hellène, le sentiment de rêver un beau rêve. »

Ce « beau rêve » dura deux saisons. Il épura si bien ce cœur inexpérimenté, cette raison adolescente, qu'il sembla que ce fût désormais, pour l'étudiant grec, la seule atmosphère où il pût respirer. Depuis le jour où il fut arraché à sa chère solitude de l'Alserstrasse jusqu'à la minute suprême de séparation où, — n'ayant plus rien à faire de ses lectures, — elle le congédia, une fresque pure et admirable se dessina sur la vie de Christomanos.

D'Innsbruck, à la date du 13 août 1891, il écrit, dans son journal : « Aujourd'hui, le premier anniversaire de ma naissance depuis cet inconcevable événement : mon premier véritable jour de naissance. »

Il y a du culte dans ces paroles. Et comme Constantin souffre aux instants où il n'est plus près de l'Impératrice, où il ne partage plus l'au-

guste intimité qu'elle anime ! Il appelle lyriquement la chère présence d'Elisabeth, « la seule nourriture de son âme » et, tandis qu'elle se retire à Ischl ou à Gastein, ses résidences d'hiver, il prend le chemin d'Innsbruck, abattu et morose, ne sachant plus charmer le lourd vide de ses heures que du souvenir évoqué de cette femme.

Le temps qu'il ne passe pas auprès d'elle, Christomanos le consacre à la chanter. Il célèbre en de pieuses *Laudes* exaltées « les musicaux contours de son corps », sa chevelure abondante, l'éclat spirituel de son visage ; il écrit à sa louange des pages respectueuses et symboliques, à la manière de Dante ou de Rossetti. Enfin, il renoue le beau rêve interrompu. Le baron Nopcsa le prie, d'Ischl, au nom de l'impératrice, de revenir auprès d'elle « comme professeur de grec et pour l'accompagner dans ses promenades ».

Il ne fut pas ainsi uniquement pour elle le seul précepteur qui enseigne les textes ou commente les lectures. Il fut plus qu'un maître de grec ; il fut aussi un ami de ses voyages et de ses divagations et tint, à l'ombre de sa personne, ce rôle discret de confident que jouent dans les tragédies les fidèles suivantes. De l'aube au soir, il vit dans le sillage de la robe d'Elisabeth, attend ses ordres comme un plaisir, se penche au-devant de ses pen-

sées, guette sur l'anxieux visage le sourire ou le songe. Il est là pendant que s'accomplit, par les mains des servantes, le « service sacré » de sa coiffure, au gymnase ou au parc, accompagnant partout cette grande insatisfaite, cette reine tourmentée, pareille à l'Eurydice errante. Ensemble ils lisent Eschyle ou *Othello*, causent « d'Homère ou des Sirènes, et de Béatrice que Rossetti a peinte ». Lui l'accompagne sur ces routes fantasques de l'esprit, s'appliquant à comprendre sa sensible ironie. Mais elle le devance en riant, prompte à toucher déjà un sujet nouveau. Alors que, sérieusement, il songe encore aux lectures homériques, aux passages de l'*Odyssée* appris avec elle, pendant la toilette du tout matin, l'âme vagabonde d'Elisabeth s'envole vers les hauteurs. Les *Contes* de Dostoïewsky, le « poète anglais Swinburne qu'elle aime tant », Arthur Schopenhauer ou Frédéric Nietzsche deviennent facilement familiers à cette exceptionnelle intelligence. Du rayonnement de tant de science et de beauté, le docteur Christomanos est ébloui. Cette descendante des Wittelsbachs, avec ses souverains caprices, cette tête d'âne de Titania empreinte sur les portails de ses châteaux et qu'elle appelle aussi celle de ses illusions, les horreurs tragiques d'une famille où il n'y a que du sang et la

forme svelte et douloureuse de sa personne figura, devant ses yeux, une statue noble de la douleur. Pour lui, plus que pour le vulgaire, se montra davantage derrière l'éventail le visage voilé d'Elisabeth ; pour lui, plus que pour tous les autres, elle récita ces vers de Heine : « Le monde et la vie sont trop fragmentaires : je veux aller trouver le professeur allemand. Celui-là sait harmoniser la vie et il en fait un système intelligible : avec son bonnet de nuit et les pans de sa robe de chambre, il bouche les trous de l'édifice du monde. »

Elle aime les îles et les jardins, les maisons de paysans et les statues grecques ; la saveur des sources fraîches l'émeut autant que celle des beaux vers. La nature est si belle et les formes de l'art antique si parfaites qu'Elisabeth veut bien se résigner à vivre. Constantin Christomanos l'aida de tout son cœur dans cette consolation uniquement spirituelle ; il aida au miracle de cet accomplissement. C'est grâce à son journal que nous savons aujourd'hui quelles paroles belles et résignées la reine et le poète échangèrent ensemble dans les bois de la Hofburg ou de Capo d'Istria.

*
* *

Laforgue vécut de la vie berlinoise, quatre ou cinq ans. Pendant quatre ou cinq ans, réduit à l'intimité de l'impératrice et de la comtesse Hacke, s'étudiant à « sauter habilement les passages » un peu lestes des lectures, il attendit que vînt l'automne de 1886 pour rentrer à Paris, s'y marier et mourir. Sa railleuse destinée ne l'avait élevé si haut que pour le rejeter brutalement à ce néant dont il cherchait, d'un cœur tout hamlétique, à pénétrer le profond et ironique mystère. Cette vie d'Allemagne ne lui fut pas mauvaise. Il n'eut sans doute qu'à se louer d'Augusta, connut des loisirs de poète et rapporta, en outre de ses précieuses notes, ses menues observations impressionnistes sur les mœurs publiques et familiales germaniques, quelques-uns de ses plus beaux contes. Son génie, si finement délié, d'un tour XVIIIe siècle si subtil, y gagna encore en sourire. A force de voir la vie « en levers de rideau » comme cela se pratique assez chez les princes, il s'apprit à percer, d'un stylet acéré, le factice des légendes. Et il est probable que la légère grâce où se courbent, en sinueuses arabesques, *les Moralités légendaires,* s'éveilla au contact de ces heures berlinoises. Déjà, dans la demi-clarté de cette âme, sœur de Pierrot, du socialiste Iaokannan et d'un Lohengrin de parodie, se joue, en

scènes intérieures, le dialogue du *Concile féerique*. Quand un poète est si spécial, si hautain à la fois que si apitoyé, il n'est pas, sauf celle de l'art, de majesté qui le domine.

Tout autre nous apparaît Christomanos. Le rôle que joua, auprès d'Elisabeth de Bavière, le jeune lecteur de grec, pour n'avoir duré que peu de temps, est devenu la grande affaire de la vie. Quand est arrivée l'heure des adieux et que l'Impératrice, l'engagement terminé, congédie affectueusement son secrétaire et lecteur, on sent, à la pointe de cette jeune plume, passer le frisson d'une plainte. Pour Christomanos « cet épisode était devenu la vie même ».

Autant Laforgue, plus amusé de la vie urbaine que de celle de la cour, promène en rêvant, sur les bords de la Sprée ou sous l'avenue de tilleuls de l'*Unter den Linden*, la fantaisie de son dandysme sentimental, autant le jeune poète des *Orphische Lieder* (les Chants orphiques) et de *Die graue Frau* (la Dame grise) se rapproche d'Elisabeth, se pénètre de sa présence, se penche avec une ferveur infinie sur la coupe douloureuse de ce cœur de reine.

Alors qu'à Berlin l'impératrice allemande ne nous apparaît qu'en demi-jour, plus souveraine que familière, estompée à peine, derrière la sil-

houette de Jules Laforgue, il semble que ce soit, ici, l'impératrice autrichienne qui domine de son génie tourmenté la vie ardente et adoratrice, toute subjuguée du poète grec. Alors qu'à Berlin c'est le lecteur qui est le poète, qui invoque Heine et Shakespeare, il semblerait qu'à Vienne ce soit au contraire l'impératrice. Christomanos, auprès d'Elisabeth, n'est que le comparse confidentiel. Ébloui par l'éclat de cette âme trempée de pleurs et de sourires, il suit fidèlement, à travers les voyages, cette pérégrine de l'insatiable mystère, cette lyrique de la solitude. A Lainz, dans les jardins, à Innsbruck, à Schœnbrunn, à la Hofburg de Vienne, à Corfou ou à Miramar, il est là, dans son ombre, silencieux, recueillant, comme des perles rares, les mots amers ou attristés qui tombent de ces lèvres admirables. Parfois il est déconcerté, ne sachant plus si elle pleure ou si elle se moque, surpris des mille et une couleurs qui se jouent au travers de ses yeux, ainsi que dans le prisme constellé de cette mer où tous deux accomplirent, en mémoire de Heine, le plus beau des voyages.

Avançant toujours au-devant de lui, « la tête dans la blanche auréole de son ombrelle », elle le conduit ainsi qu'une dame féerique. Au palais viennois ou dans le site ionien, c'est Elisabeth

qui s'affirme le poète, qui devient peu à peu le lecteur de cette jeune âme de Christomanos. Auprès d'Augusta, au contraire, Laforgue, non dominé, garde avec correction, sous son aspect rigide, l'inimitable et divin mutisme. Ce Heine français a été lui aussi vers le professeur allemand ; et il a rencontré Schopenhauer, Hartmann et son système de l'inconscient. Cela est, pour lui, bien plus séduisant que tous les mirages ou toutes les passions d'âmes solitaires. Laforgue, isolé et discret, ne communie point spirituellement avec la souveraine. Ils n'étaient point faits complètement, l'un et l'autre, pour s'attirer et se rejoindre dans les livres, pour se rencontrer dans les hymnes des poètes. Tout différent du Français, Christomanos, séduit par la belle forme d'Elisabeth telle que, pour la première fois, elle lui apparut dans le jardin de Lainz ou, plus tard, dans le blanc palais de l'Achilléion, en gardera dans son souvenir à jamais l'empreinte impérissable. Personne au monde ne dut éprouver une douleur plus atroce que ce petit étudiant hellène le jour où commença de se répandre par l'Europe la nouvelle du meurtre brutal. Le coup de couteau du régicide, en frappant la souveraine, déchira aussi d'une profonde blessure le cœur ardent de ce jeune homme qui ne pouvait songer

à elle sans penser « à la reine Bérénice, dont la chevelure maintenant brille au ciel parmi les étoiles ».

Quoi qu'écrive désormais Constantin Christomanos, il y aura, à chaque phrase de ses pages, le pli, comme d'une aile cassée, de cette déchirure. Être sensible et passionné, — il aura été non sans beauté, et par delà la mort, le confident unique d'une belle âme de femme ; il aura, selon le mot de M. Maurice Barrès, « arraché à l'*in pace* volontaire » où elle s'était vouée, cette ombre hautaine et pudique de reine.

Le poète du *Concile féerique* — moins spécial — avait certes, mieux à réaliser. Là, comme au Princessen-Palais berlinois, il eût, lui aussi, vu le monde « en levers de rideau ». Laforgue ne se tenait-il pas devant la vie ainsi qu'Hamlet devant les comédiens? Point n'était besoin, pour donner à ce pur poète l'empreinte irrémédiable, de pensées tourmentées ni de mort tragique. Plus lyrique, plus sensible, plus ému que l'impératrice Augusta, il est mort le premier, pauvrement, tristement, au lendemain du bonheur. Ce fut lui que frappa aussi d'un coup de lame en plein cœur l'absurde réalité. Ainsi, l'un comme l'autre, Laforgue et Elisabeth de Bavière, se jouèrent à eux-mêmes, jusqu'à la fin, le plus beau rôle, se

préparèrent également, du jeu discret de leur éventail, à sourire à la mort. Pendant qu'ils regardaient les comédiens, eux-mêmes devenaient leurs propres acteurs, se donnaient pour eux seuls tout le spectacle. En présence d'impératrices si différentes, de femmes d'un caractère si disparate, les jeunes poètes lecteurs ne jouent point le même rôle confidentiel. Que fût-il arrivé si l'auteur des *Moralités*, à la place de celui des *Orphische Lieder*, fût venu rejoindre à Vienne, dans les chemins de la Hofburg, la descendante des Witelsbachs[1]?

1. Ces pages étaient composées à peine que la nouvelle de la mort de Constantin Christomanos, mort survenue à Athènes en novembre dernier (1911), nous parvenait sans nous étonner. Il est trop certain que, depuis la nouvelle de l'attentat de Genève, Christomanos n'appartenait plus que de très loin au monde. Depuis longtemps, le lecteur d'Élisabeth était retourné dans sa patrie. C'est là, sous le plus classique et le plus pur des cieux, enveloppé des flots de cette lumière dont *Elle* avait tant aimé à s'éblouir que Christomanos acheva des jours qui n'étaient plus, pour lui, qu'un fardeau sans beauté.

Après Rodenbach :

UNE BRUGES-LA-MORTE EN FRANCE

BERGUES

Après Rodenbach :

UNE BRUGES-LA-MORTE EN FRANCE

Bergues

On dirait d'une ville en l'âme se mirant
Avec des peupliers sur les bords, soupirant
Sans qu'on puisse savoir par un subtil triage,
Si, dans l'eau qui gémit, c'est le bruit du feuillage
Ou si l'eau se lamente avec sa propre voix.

(*Le règne du silence.*)

Quand la vieille fileuse flamande, assise au seuil de sa maison, courbe la tête au-dessus du rouet et file, et file, avec une grâce un peu grêle et un peu cassée, ce qu'on découvre d'elle, avant tout, c'est son beau bonnet tuyauté ; et, quand on vient du nord ou du sud, vers les petites villes de canaux, entre Artois et Brabant, ce qu'on aperçoit d'abord, au-dessus des cités assoupies ou vivantes, c'est le beffroi, le beau beffroi ajouré comme un bonnet d'aïeule.

Ici, mieux encore qu'à Gravelines, à Béthune, à Dunkerque ou à Douai, le beffroi est d'une fine et gracieuse architecture ; il est svelte, effilé, découpé à jour ; il s'élève au-dessus des remparts, des toits à pignons, des hauts murs, des tours aiguës, des jardins et des eaux-mortes ; il est ainsi que le hennin de la vieille petite ville féodale, le hennin tout azuré et transparent, comme paré de point de Valenciennes ou de Malines, de la cité ancienne.

Il suffit, dès qu'on approche, d'un léger nuage à peine blanc ou gris, d'un vol plané d'oiseaux, d'un jeu glissant de lumière : le beffroi semble aussitôt vivre ; sa dentelle de pierre, sa belle coiffe d'ardoises paraissent s'animer pour la bienvenue. En même temps, l'on entend tinter les cloches ; les peupliers, le long de la Colme, au bord des canaux, frissonnent avec un bruit de feuilles ; un clapotis d'eau tinte sous l'aile des cygnes ; une brise, venue de toute la grande plaine de la Moër, s'enfile, en coup de vent, par les portes de Bierne, d'Hondschoote ou de Cassel — ces trois béantes entrées des remparts — et, sur les places paisibles, dans les rues tranquilles, jusque sur les toits des maisons, des pigeonniers et des églises, va poser sa fraîcheur.

A celui qui vient des capitales bruyantes, —

Paris, Bruxelles ou Londres, — rien n'est plus accueillant que ce sommeil des rues, cette quiétude des eaux et ce repos des maisons dont la ville de Bergues est tout envahie. A peine a-t-on — sur un pont-levis — franchi la porte de Cassel, ornée, comme au temps des « conquestes » du roi, de trophées militaires, que, tout de suite, en passant devant les vieilles façades, en foulant le pavé herbu, l'on pense aux récits anciens : à saint Winoc, retirant avec son bâton, du cours de la Colme, le fer de la charrue d'un laboureur, aux reliques du même saint posées sur les eaux et ressuscitant une jeune noyée, enfin à ce beau capitaine de Hollande venu, avec son bâtiment, de la mer par la Colme, abordant toutes voiles ouvertes sur le quai aux poissons et à qui le conseil de ville, envoyé en députation, offrit une coupe d'argent.

L'aspect claustral des façades, le calme des demeures, la pudeur des hauts remparts fortifiés, cachant la ville aux yeux de ceux qui passent, le recueillement des canaux, le bruissement des peupliers et des doux saules, tout cela, joint aux souvenirs des chroniques guerrières, des légendes des saints, ajoute à l'attrait que Bergues exerce sur le visiteur. « O ville ! petite ville apaisée, pense-t-on dès que l'on est dans ses murs, toi jadis si combative et si valeureuse, si industrieuse,

si fervente, dans ta ceinture de pierres et d'eaux, sous tes toits d'ardoises, te voici maintenant plus tranquille qu'une aïeule qui filerait à l'ombre. »

∴

Durant le jour, le long de la Colme et au bord des canaux, retentissent, dans les tanneries, les corroiries et les filatures, les bruits des métiers ; au fond des forges, les enclumes sonores gémissent sous les coups des marteaux ; mais, avec le soir, tous ces bruits s'apaisent ; le feu rouge des forges s'atténue, et Bergues, avec ses quais, ses couvents, son église et ses tours, n'est plus qu'un domaine de silence.

Alors, mieux qu'à n'importe quelle autre heure du jour, c'est le moment de connaître la jolie cité, ses arcades de cloître, ses demeures assoupies, ses places plantées d'ormes, ses rues sinueuses aux détours nombreux et charmants. De vénérables maisons aux panneaux de couleurs et aux volets verts, d'anciens logis espagnols à pignons et à pas de moineaux, tassés le long des rives, se penchent sur l'eau grise ; et leurs reflets composent, ainsi qu'au bord du Quai-Vert à Bruges, du Quai-aux-Herbes de Gand ou du Quai-

au-Sel de Malines, un miroir paisible animé d'images.

Ces quais aux dalles usées par les pas des âges, aux pierres disjointes laissant passer la mousse, aboutissent à tous les carrefours et à toutes les rues ; d'anciens ponts les relient d'un des bords à l'autre, et il est agréable, au moment que le crépuscule étend peu à peu, comme ferait sur les eaux un pêcheur de la mer du Nord, son immense filet aux mailles d'ombre, d'errer çà et là, à la découverte.

Ce sont d'abord les marchés que l'on rencontre : le Marché aux bestiaux, le Marché aux chevaux et le Marché aux fromages, ce dernier où il faut venir pour penser à la grasse Flandre, à ses prairies, à ses pâturages et à ses troupeaux. Ici, durant des siècles, les peseurs d'or eurent leurs boutiques de change, le négoce anima les comptoirs, et les livres de France, les florins de l'empereur, les ducats marqués à l'effigie de Guillaume d'Ypres, de Robert le Frison et de Baudouin à la Belle Barbe, les vieux comtes flamands, tintèrent dans l'escarcelle des maquignons et des tisseurs. Les maisons de l'époque de la domination espagnole, à toits inclinés, à pans et à tourelles, au temps de Quasimodo et de la Trinité, le jour de saint Luc et à la Toussaint, mirent en-

core, dans leurs étroites fenêtres, les auvents à bâches bleues des marchandes, l'étal des poissonniers et les troupeaux des bêtes. En méditant bien, par ce soir ouaté qui atténue les choses et le contour des êtres, on les imagine mieux ces images de notre Flandre ! Sur le Marché aux chevaux, voici une affiche signée *Claès*, que Balzac eût lue, et sur le Marché aux fromages, voilà un cabaret Cockenpot, où les jours de fête, les farauds, vêtus de blouses neuves et parés de chapeaux à rubans, viennent, ainsi que dans les petites tabagies des peintres, jouer aux dés et piper du vin clair.

*
* *

Et puis ce sont les rues : la rue Espagnole, la rue Anglaise, la rue des Chats et la rue d'Hondschoote, toutes voies aux vieux noms, où il faut errer — si l'on veut connaître le visage de la ville — à l'instant du soir. De partout, à ce moment, du fond de l'ombre, surgissent les maisons doucement conventuelles, aux toits moussus, à vieilles poutres et à tuiles usées ; seules les façades des estaminets et des auberges s'animent de lumière. Il faut lire alors, sous des images peintes, ces enseignes naïves et désuètes : à la *Fleur*

de blé, à la *Pomme rouge*, au *Petit lion noir*, à la *Botte de lin*, au *Cerf bigarré* ou au *Bœuf de Flandre*, dont les panonceaux, en battant au vent, évoquent ces lointaines hôtelleries de province qu'on voit dans les contes ; et, dans beaucoup d'entre elles, de même qu'au vieux temps, l'on vend le vin ou la bière *à emporte-pot*, l'on sert le *casse-croûte* et l'*on loge à pied ou à cheval !*

Une intimité si douce, un recueillement si pénétrant et si total, mais surtout ce silence autour de Saint-Martin et, dès le seuil de l'église, ces bas chuchotements, ces pas feutrés des dévotes, tous ces aspects de quiétude pourraient — si les durs remparts n'étaient là dressés autour de la ville — inciter à croire que, du fond des âges, Bergues vint jusqu'à nous, enveloppé de prières, vieillit aux tintements des cloches, dans des tiédeurs d'encens ; mais cette Bruges de chez nous, pas plus que l'autre Bruges, la grande Bruges du Nord, ne fut — au cours des temps — épargnée du désastre.

Oh ! qui jamais dira — dans le langage du carnage et du deuil — les malheurs de Bergues, la belle proie des guerres ! Un jour, c'était la peste ou la fièvre noire, un jour, c'était l'incendie ; mais, le plus souvent, c'étaient les combats. Depuis les armées du roi Philippe le Bel jusqu'aux légions

de Houchard victorieuses à Hondschoote, des pennons battus de lis aux drapeaux de la République claquant dans un chant de victoire, toutes les vieilles armées aboutirent à ces fossés d'eau où la Colme circule ; et là, comme autant de hordes barbares, elles mirent le feu, pillèrent et semèrent la mort. Après Rosbecque, Bergues fut mis à sac, détruit et pillé ; en 1558, le maréchal de Termes l'enleva d'assaut, massacra la population et recommença de porter partout les brandons allumés. Enfin au siècle suivant, vint M. de Turenne ! Il parut comme les Espagnols tenaient la ville. Les digues rompues, l'eau battant les murailles jusqu'à Saint-Martin et à Saint-Winoc, la fière petite ville, isolée comme une île au milieu de la Moër, tint bon tant qu'elle put. Après l'affaire des Dunes, il fallut bien qu'elle cédât. C'est alors que Sébastien Le Prestre, seigneur de Vauban, résolut de l'enfermer dans les « conquestes » du roi, et de même qu'un amant met une riche et belle ceinture orfévrée à la taille d'une dame, Sébastien Le Prestre plaça cette ceinture de bastions, de tertres et de remparts autour de la cité ! Dès lors elle fut imprenable...

*
* *

Petite ville obstinée, Bergues, au cours des âges, se releva jusqu'à cinq fois de la ruine et de la mort.

Guichardin — qui a dans le langage du sel de Chastelain et de Comines — nous dit comment, de son vivant, les marchands, drapiers et artisans, en « grande diligence et extrême gaillardise », la reconstruisirent muraille à muraille et maison à maison.

Longtemps, longtemps, les compagnons et les maîtres travaillèrent ; puis, quand cela fut fait, qu'ils eurent — au bord des quais — réédifié les murs et repeint les façades, alors seulement, à Saint-Winoc, ils dressèrent les tours : la Tour Bleue, la Tour Blanche, encore visibles aujourd'hui, et que — dit-on — les pêcheurs, par un temps propice, aperçoivent, en jetant leur filet, de la mer du Nord.

Mais la plus belle de ces tours, parée d'arcatures à ogives, flanquée de quatre tourelles pareilles — aux quatre angles — à des échauguettes, habitée des cloches et visitée des oiseaux, c'est — bien au-dessus des deux autres — le Beffroi !

Le Beffroi ! Il est là comme un haut veilleur. De sa cage aérienne, on découvre les tours de Saint-Winoc, le clocher de Saint-Martin, enfin, blotties à ses pieds, les maisons couvertes de tui-

les et à toits aigus. Les remparts, les peupliers, les ajoncs et les saules forment une ligne au delà de laquelle un paysage infini commence. Le regard, étonné de tant de grandeur, en épouse les ondulations ; il suit le cours argenté de la Colme, les deux canaux dont l'un va vers Dunkerque, — là où il y a des navires, un port et la mer, — l'autre qui va vers Furnes, la ville aux grandes places, au Marché aux pommes et aux maisons si vieilles que plusieurs ont vu, du temps de Philippe II, passer avec leur longue suite de chevaux, de femmes et de captifs, les reîtres et les lansquenets.

Du sommet du Beffroi jusqu'au fond de l'horizon extrême, alors apparaît la Flandre ! La voilà, tout étale, ainsi que sur ces plans anciens où les lignes bleues des eaux, les masses verdoyantes des prairies, les monticules avec des moulins se succèdent dans les traits d'un dessin strict et net. Mais ici, bien plus que sur les vieux plans des guerres, les carrés de céréales et de froment, les champs de lin et de colza, les prairies d'ajoncs, les saulaies et les futaies s'avivent de couleurs, s'animent sous le soleil de rayons plus clairs et plus vifs.

« Ces grasses et plantureuses campagnes uniformément riches d'engrais, de canaux, d'exubé-

rante végétation », où « hommes, herbes et animaux poussent à l'envi », les voilà bien telles que Michelet a pu les voir (*Notre France*), resplendissantes de sève et de vigueur. Et ces campagnes, soulevées de vie féconde, envahies de troupeaux, où paissent des bêtes robustes, où verdoient les moissons, elles s'étendent, de plaine en plaine et de prairie en prairie, jusqu'à ces horizons dont Breughel de Velours a reproduit, dans de fins paysages, les lointains d'azur.

Seules, de blanches routes, parmi les prés et les wateringues, circulent, en s'amincissant à mesure qu'elles s'éloignent, parallèlement aux canaux et à la Colme. C'est par là que, jadis, arrivaient les armées. Franz Van der Meulen, qui peignit ces mouvements militaires du temps du grand roi, a montré cela dans les œuvres murales où il a fait voir des détachements de fantassins, chevau-légers et mousquetaires, disposés en carrés, avançant beaux de couleurs et tout hérissés d'armes.

*
* *

D'autres fois, c'était pour le plaisir qu'arrivaient les armées. De solennelles entrées de rois et de princes, ces jours-là, animaient le vieux Bergues. Il faisait beau alors voir, du haut du Beffroi, avan-

cer les longs et chamarrés cortèges, et — par les rues sinueuses — les cavaliers en armures, casques et lances, passer sous les arceaux en fleurs, dans le battement des pavois et au son des fifres. Des portes de la cité jusqu'à la Maison de ville et aux abbayes, ce n'étaient plus, se déroulant semblables à des tapisseries, que de longues suites d'hommes d'armes à pied ou à cheval, bardés de soie, de satin ou d'acier, haussant des trophées ou poussant des meutes. Sur un cheval aux harnois dorés et à selle de damas, précédé du gonfanon à ses couleurs et de ses hérauts sonnant dans les rauques trompettes, tout vêtu de velours cramoisi, des diamants au cou et l'épée au poing, entre le double rang des marchands humiliés, avançait le terrible duc Téméraire. Devant Saint-Winoc attendaient les prêtres ; le duc, botté et casqué, toujours l'épée au poing, entrait, les précédant jusque dans l'abbaye ; et là, par-devant tous, sur les os des saints, à titre de comte de Flandre, il prêtait serment.

Plus tard, en quittant Saint-Omer, ce fut Philippe le Beau qui vint ; et comme au Téméraire, « les échevins lui présentèrent un bassin et une aiguière d'argent et ceux de la Châtellenie un flacon de même ».

Puis parut le Charles-Quint, suivi de dix mille

lances, plus farouche qu'aucun roi, avançant précédé de belles femmes nues, sur une allée de fleurs.

Enfin, Louis XIV arriva dans Bergues, coiffé de son haut chapeau à panache, sur un beau cheval, entre ses mestres et ses maréchaux de camp. En avant et autour de lui étaient les mousquetaires ; les grenadiers, piquiers et les gendarmes rouges allaient à sa suite ; des officiers en cocarde noire et en habit à galons caracolaient hardiment sous le vol des enseignes ; et Louis, plus noble et plus éclatant encore qu'au passage du Rhin, d'un geste de sa main gantée, recevait à merci la députation des tisseurs, foulons, marchands et boulangers lui portant, sur un plat vermeil, les clefs de Bergues, la petite France du Nord séparée des Flandres...

Maintenant, ils sont loin les cortèges, elles sont loin les entrées des rois et des princes. Seules de rustiques kermesses animent encore la ville, aux beaux jours. Le Beffroi, devenu semblable à une haute et droite horloge, n'appelle plus à la guerre, et l'époque n'est pas si ancienne où le veilleur, il y a peu d'années, du haut de ses tourelles, annonçait à voix haute, au-dessus de la cité, le rosaire des heures...

⁂

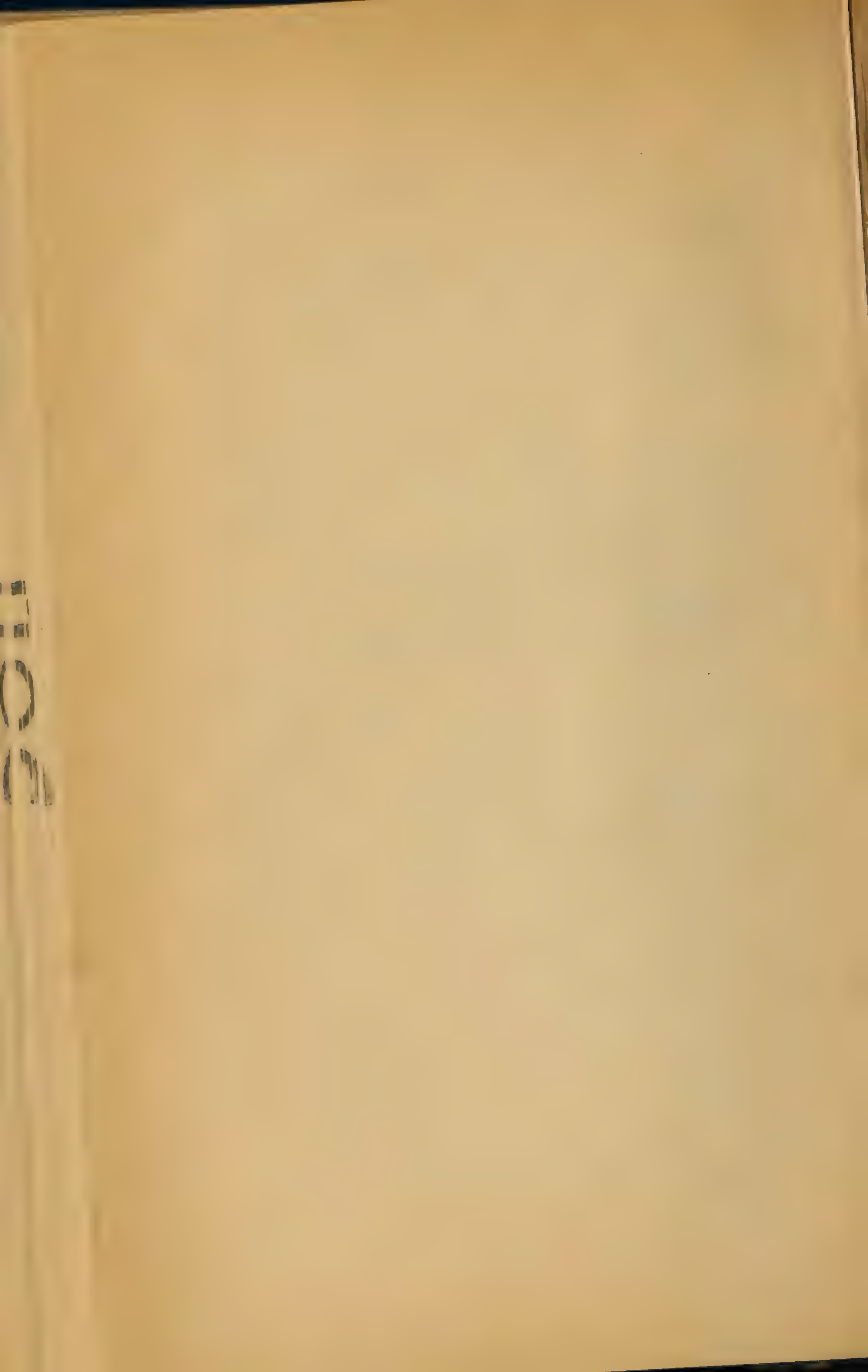
Depuis, le veilleur lui-même s'est tu. Le seul bruit qu'on entende encore dans Bergues, avec le carillon des cloches et le croassement des corbeaux sur les tours, c'est celui que fait le crieur de ville quand il va, de place en place, annonçant les nouvelles et, d'une petite baguette, frappant sur un disque de cuivre.

Tapies au bord des canaux, cachées sous les peupliers, la verdure des houblons et des saulaies, enfermées dans les hauts remparts, les vieilles demeures qui ont connu la guerre et la paix, la mort et l'amour, derrière leurs petites vitres, sous leurs toits anciens, se recueillent comme pensant au passé.

Le sommeil des âges s'appesantit sur Bergues.

O petite ville ! Toi jadis belliqueuse, enveloppée de paix, d'eaux douces, de vieilles pierres et de feuilles mortes, on entend maintenant à peine ton cœur battre...

ALBERT SAMAIN
A MAGNY-LES-HAMEAUX



Albert Samain à Magny-les-Hameaux

A Georges Périn.

Nous avions revu Milon-la-Chapelle, Saint-Lambert, les bois autour de Port-Royal et cette vallée de Rhodon aussi fraîche que celle de Chevreuse. A présent nous allions vers Magny-les-Hameaux ; mais nous convînmes, pour ne pas nous écarter de l'ombre et demeurer plus longtemps sous la protection de ces beaux chênes et de ces peupliers dont les plus âgés avaient dû voir les Solitaires, d'y aller par Milon. Là se trouve une église vieillotte, usée du temps et petite comme une chapelle humble. Une vue admirable s'offre, du carrefour, embrassant tout le val, depuis là jusqu'à Saint-Remi ; l'étendue en est fertile et boisée. Nous ne la quittâmes qu'à regret pour prendre, dans le bois des Aulnes, le sentier de bruyères qui gravit la pente et mène à Magny.

*
* *

Un fin clocher, couvert — à la façon de tous ceux de cette contrée — de tuiles vieilles et moussues, une ou deux fermes, des rues basses, quelques chaumes et un presbytère, voilà Magny. D'où vient que son aspect me parut plus conforme encore que tous ceux que nous avions vus, à l'austérité et aux vertus des hommes qui demandèrent jadis à ces sites la paix du recueillement et l'oubli du monde ? Est-ce le vieux cimetière fleuri d'orties et de pieds d'alouette, habité d'abeilles et sentant le buis, est-ce la petite église d'une intimité grave qui nous incitèrent à penser encore à Messieurs de Port-Royal ? Mais nous ne pûmes pas voir sans une grande émotion les noms d'Arnauld de Luzancy et d'Arnauld d'Andilly inscrits par M. Hamon sur les dalles usées du pourtour sans les évoquer encore, dans leur petit Val, les bons Solitaires, émondant leurs ceps, méditant de la Grâce ou morigénant ce jeune Jean Racine qui devait donner tant de sublime aux passions, que ses maîtres rigides eurent longtemps le regret de ne le voir honorer Dieu que par toutes les faiblesses qu'il a permises aux hommes.

*
* *

« Ce lieu saint touche ce me semble, plus que les autres, a écrit la mère Agnès de son petit Port-Royal (mais on pourrait le dire aussi bien de Magny) ; on ressent, en l'approchant, un certain mouvement de dévotion qu'on ne ressent point ailleurs... Si nos sœurs l'avaient éprouvé, je crois qu'elles demanderaient à Dieu des ailes de colombe pour y voler et s'y reposer. » Les religieuses de Sainte-Marthe — qui étaient si près, par l'esprit de sacrifice et de pénitence qui les animait, des mères de Port-Royal — ont-elles retenu ces mots de la mère Agnès ? Il faut bien le penser, puisque les vingt-quatre dernières de ces pieuses ermites vinrent se grouper, il y a peu d'années, à l'ombre tiède du vieux clocher janséniste et, comme autant de colombes, se blottir dans le recueillement de l'ancienne église. De ces femmes qui représentent la religion d'un autre âge, vingt-deux reposent à présent dans le cimetière du village, auprès des solitaires qu'elles avaient pris pour modèles. Les deux survivantes, avec leur visage émacié et tendu sous la coiffe par l'excès de la foi, l'air de vivants portraits de Philippe de Champaigne, représentent, les der-

nières, les traditions du vieil ordre de Sainte-Marthe. Leurs doigts, affaiblis par l'âge, ont pendant la nuit du 17 au 18 août 1900, égrené le rosaire pour Albert Samain.

∴

Retrouver Samain au village près duquel Racine avait passé, où les dépositaires d'un grand ordre religieux étaient venus s'éteindre, quelle mélancolie et quel étonnement! Nous savions que Samain, atteint par le mal lent et sourd qui devait l'emporter, était venu mourir à Magny, chez son ami Bonheur. La maison de Bonheur s'offre, dans le village, non loin de l'église ; mais, ce n'est pas dans celle-là que Samain est mort.

— La maison de M. Samain, monsieur, c'est en allant sur le chemin de Milon, auprès du charron, en tournant la rue.

Nous retournâmes par où nous étions venus. Des roues de carrioles et de charrettes, de camions et de voitures à foin, toutes différentes et de jantes diverses, étaient assemblées à l'ombre d'un grand arbre. C'était la maison du charron. Celle du poète y était contiguë. C'est une de ces petites demeures simples d'Ile-de-France qu'aiment les hirondelles, dont les fenêtres sont à la mesure de

l'homme et qui laissent entrer le soleil et l'air. Un jardin assez vaste en précédait le seuil, fleuri de dahlias, de pensées et d'œillets de poète; de petites allées courtes en coupaient les humbles plates-bandes régulières, bien alignées, strictes et un peu monacales... Nous pensâmes à celui qui avait vécu là ses derniers moments, qui avait fait craquer le gravier du chemin sous ses talons, qui s'était penché sur ces rosiers et sur ces œillets.

***

« La maison blanche aux pignons brunis de lierre et pépiante de nids » que Bocquet a décrite dans son livre sur Albert Samain, c'est bien celle que voici. Les chambres en regardent toutes sur la campagne ; c'est dans l'une de ces chambres-là, qu'un soir brûlant d'août on put voir le poète étendu avec ses mains de cire croisées l'une sur l'autre; un cierge brûlait; la chaleur était lourde; les deux dernières des religieuses de Sainte-Marthe disaient leur chapelet au chevet du mort. Le lendemain, Eugène Carrière était arrivé. (Qui sait ? Lui, peut-être aussi, souffrait déjà de son mal?) Il s'était installé là avec ses pinceaux; et dans le marmonnement chuchoteur des prières, à la pâle lueur du cierge, il avait peint les traits immo-

biles du poète. Celui qui avait, avec tant d'éclat, animé les grandes ombres de Cléopâtre et de Polyphème, celui qui avait aimé l'odeur d'amour des parcs, le calme des soirs et la paix des eaux, revivait, en quelques traits essentiels, dans la toile du maître.

A présent la maison est toujours la même et les fleurs poussent encore à l'ombre de ses murs...

Nous savions qu'il avait aimé la Butte-aux-Chênes, le Pont de l'Arche, les petits rus de la Gironde et de la Mérantaise qui coulent avec des eaux claires, à proximité, dans les fins roseaux ; nous voulûmes les connaître. Mais un été radieux, une végétation éclatante donnaient à ces sites une espèce de gloire. Et cela ne nous parut pas convenir au souvenir du poète autant que le clocher ancien, les petites rues douces, allongées à l'ombre et que les cornettes blanches des mères de Sainte-Marthe palpitant ainsi que des ailes de colombes sur un toit de village.

CHARLES GUÉRIN
AUX BOSQUETS DE LUNÉVILLE

Charles Guérin aux bosquets de Lunéville

C'est aux bosquets de Lunéville, dans l'une des allées les plus françaises et les plus belles de la Lorraine, qu'a été élevé le monument du noble et regretté poète Charles Guérin.

Né dans cette cité de l'Est le 29 décembre 1873, Guérin, qui retrouvait toujours avec tant de bonheur, après les plus longs voyages, sa demeure et son ciel natals, y revint mourir en 1907. Il avait alors trente-trois ans ; mais son séjour terrestre, ainsi qu'il eût pu lui-même appeler son passage en ce monde, avait été employé au mieux de l'art et de la poésie. L'œuvre qu'il laissait se place, bien qu'interrompue trop tôt au gré de ceux qui la connaissent, au rang des plus personnelles, des plus poignantes, des plus hautes qui soient. La forme n'en est pas seulement achevée comme celle des marbres les plus harmonieux et les mieux polis ; mais une flamme secrète, jaillie du fond de ce cœur déchiré, gonfle et co-

lore ces poèmes, leur communique une humanité frémissante, répand à tous les purs contours de ces vers une chaleur vivante et un rythme heureux.

Le *Cœur solitaire*, le *Semeur de Cendres* et l'*Homme intérieur* composent, au milieu de tous les livres de Guérin, un triptyque admirable. Maintenant, voici visibles devant nous, dans le camée mémorial, les traits mêmes du jeune inspiré de tant de pages si graves et si belles ; et la sorte de crise tout intime et religieuse que connut le poète vers la fin aide à purifier, à ennoblir encore à travers la pierre ce visage méditatif et placide d'un homme revenu de tous les systèmes, et qui ne voyait plus que dans la foi et l'amour les mobiles d'écrire et de penser.

Né à la poésie au moment le plus incertain que connut jamais celle-ci dans nos lettres, Charles Guérin, comme Albert Samain, qu'il admirait tant et avec lequel il avait tant d'affinités, démêla vite la part d'artificiel et de convenu des écoles et des théories. Il était trop épris de la beauté dans ce qu'elle a d'essentiel et de parfait pour sacrifier longtemps aux modes transitoires. Le « voluptueux Chénier », le « grand Virgile », ainsi qu'il se plaisait à nommer deux des maîtres qu'il aimait entre tous, le maintinrent toujours

dans le respect le plus haut d'un art qu'il considérait au-dessus des autres et qu'il contribua, pour une part, à grandir encore.

Savoir au moins les mots divins qui font pleurer...

voilà, dès qu'il eut pris la complète conscience de son talent, quelle fut son ambition la plus chère d'artiste.

Les mots, les pauvres mots de l'élégie humaine,

ceux qui sont les plus éloquents, les meilleurs, ceux dont se servaient les maîtres, un Lamartine ou un Vigny, ne sont-ils pas souvent les plus répétés, les plus usés du langage ?

C'est en employant simplement ces mots, en leur restituant toute leur signification forte et juste, que le poète retrouva le secret, qui semblait perdu depuis Verlaine, d'émouvoir par la seule sincérité du cœur.

* * *

Poète du cœur, voilà ce que Charles Guérin fut jusqu'à la fin et par-dessus tout. Ces mots de *Cœur solitaire*, qu'il écrivit d'un accent si vrai en tête de l'un de ses livres, trahissent à la fois cette sen-

sibilité et cet isolement dont il exprime les plaintes dans ses vers résignés.

Une tendresse ardente et toujours renfermée

s'épanche, à tous les cris de ces élégies voluptueuses et mélancoliques, à travers ces œuvres d'une si rare délicatesse et d'une si poignante grâce.

Par les voyages qu'il fit à plusieurs reprises à Bayreuth, à Munich et dans plusieurs des autres cités de concert, nous savons à quel point Guérin était épris de musique. La sorte de vibration, qui communique à tant de ses poèmes un mouvement si doux et si grave, a sa source au fond de cette éducation purement harmonieuse à laquelle il soumit son talent naissant. Et, pour ce sentiment élevé de la nature, ce recueillement admiratif devant l'accord des campagnes et des paysages, on sait bien que c'est à son pays natal qu'il en est redevable.

D'abord étudiant de licence d'allemand, Guérin s'apprit, encore adolescent, dans la langue de Gœthe. La Bavière de Louis II le séduisit par ses monts et ses lacs légendaires. Par la suite, il aima se rendre à Bruges et à Rome, ces deux villes de cloches ; enfin, le Midi laissa son parfum de mimosa dans son cœur. Mais « son pays lorrain »,

sa « Lorraine adorée », pour employer une expression très juste dont M. Emile Krantz, doyen honoraire de la Faculté des lettres de Nancy, et son premier maître, usa à propos de lui, par leurs lignes sobres et belles, la mesure de leurs courbes et leurs lentes collines plantées d'arbres, le retinrent, de préférence à tous les autres pays qu'il connut. Au reste, Guérin n'aima pas, dans la Lorraine, que ces magnifiques places de Nancy et de Lunéville que M. Maurice Barrès propose, comme des modèles de grâce, à notre admiration ; mais les petites rues plus humbles et plus provinciales, les sites de la campagne meusienne, les bords verdoyants de la Meurthe et de la Venouze lui furent infiniment chers. Ainsi que l'a écrit M. Emile Krantz, « il eut ses Feuillantines et son Milly dans la vieille et noble maison héréditaire de la rue des Capucines », à Lunéville. L'amour de la musique et le goût de la nature dominèrent longtemps avec le voluptueux sentiment de la beauté des femmes, à l'éveil de ses vers ; mais, plus il inclinait à la méditation, plus l'amer tourment du doute entrait dans sa pensée et la torturait, plus le maître artiste du *Semeur de Cendres* tendait à s'éloigner du monde périssable et à s'élever vers des méditations plus sereines et plus hautes.

C'est à Vadelaincourt, dans sa vieille Lorraine,

que, détaché déjà de tous les liens charmants de l'univers, il eut, pour la première fois, le pressentiment de cette fin qui nous a tous surpris par sa hâte.

O jardin ! quand la mort, aux cœurs sombres fidèle,
M'aura, liant ses bras aux miens, pris auprès d'elle,
Mon jardin vous rirez et fleurirez encor...

L'allègre durée des choses naturelles lui voile ainsi de fleurs le visage de la mort ; mais, ce n'est pas seulement par une pure résignation d'artiste que le poète se prépare à cet aboutissement ; c'est encore par un acte de foi religieuse, par un retour à Dieu que prévoyaient déjà ceux qui, depuis longtemps, suivaient au fond de lui, malgré tant de pudique réserve, le combat intérieur.

*
* *

En vain avait-il écrit, dans le temps où ses maîtres païens le guettaient encore entre les branches des hêtres et des mirabelliers de son pays natal, ces vers d'un beau panthéisme :

... Je bénis
Tout ce qui, flots des mers, des blés, courbes des nids,
Seins purs des femmes, fleurs aux tiges sveltes, lignes
Des coteaux bleus, du torse humain, du col des cygnes
Ou glissement doré d'étoiles dans les cieux
M'apprit l'art de former les vers mélodieux...

« l'inquiétude de Dieu », comme lui-même appelait ce tourment de sa conscience et de son cœur, commençait de s'imposer à son attention avec autorité. Bientôt cette « inquiétude », sous le flot de ses pensées, dans le feu qui le poussait aux aspirations mystiques les plus épurées et les plus belles, se changeait en une foi convaincue et ardente. Dès lors, appliquant l'Ecclésiaste à la poésie, il pouvait, repoussant toutes les formes de beauté fugitive, écrire avec humilité : « Il n'est point hors de Dieu de beauté qui ne se corrompe. »

Sa forme poétique, épousant cette nouvelle expression de sa pensée, devenait dès ce moment plus rigoureuse ; ses vers, affranchis de tout ornement superflu, répudiaient, comme ceux des poèmes chrétiens de Jean Racine, les vocables trop recherchés, les sonorités trop riches de la musique. Il semblait que ce cœur, voulant se dépouiller de ses trésors, ne conservât dans ces stances d'une ligne si sévère aucune des séductions d'une jeunesse heureuse. Le souvenir des mondanités qu'il avait chéries apparaissait encore à plus d'un des regrets du poète ; celui-ci n'était pas sans se remémorer le passé insouciant :

> J'étais libre alors du souci
> D'atteindre une forme parfaite :

Pourquoi ne suis-je pas ainsi
Resté naïvement poète?

Mais, revenir en arrière n'était plus possible à cet être impatient de paix et de lumière. « Guérin, a dit excellemment à ce propos M. Jean Viollis, était de sensibilité catholique ; chacune de ses fibres vibrait à sa foi. »

Ce serait bon donner toute sa vie à Dieu,

souhaitait-il à mesure qu'il se détachait d'un des liens d'ici-bas. Mais sa vive intelligence, sa culture étendue empêchaient parfois la sensibilité d'une foi encore trop littéraire ; alors, comme l'auteur de *Sagesse*, il souffrait des combats que le doute et la certitude échangeaient dans son cœur :

Seigneur, Seigneur, moi qui voudrais tant vous aimer !

On peut dire que c'est de ces combats autant que du mal physique qu'il avait rapporté de Saint-Moritz que Guérin succomba, le jour de la Passion de 1907.

Mais, depuis longtemps, il était préparé ; depuis longtemps, comme Keats l'avait écrit de lui-même sous le soleil d'Italie, il avait pu dire : « Je ne me sens plus appartenir au monde. »

Seule demeure son œuvre, qu'on honore dans son souvenir ; cette œuvre, pour ceux qui demandent à la poésie autre chose que des mots, apparaît ainsi que l'un de ces refuges choisis que lui-même avait accoutumé de chercher, aux moments d'angoisse, dans Vigny et dans Lamartine.



TABLE

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le douze février mil neuf cent douze

PAR

Ch. COLIN

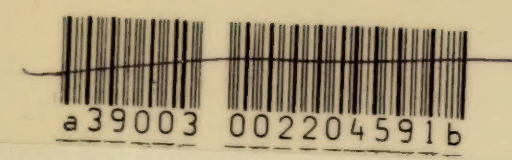
A Mayenne

pour

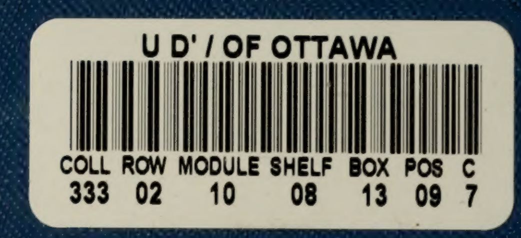
BERNARD GRASSET

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due



CE PN 0457
.P5 1912
COO PILON, EDMON SITES ET PER
ACC# 1206823


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 10 08 13 09 7